1967

Ce Livre De faux
Mours appartient
a Jean antoine -
Duilhes mard qui
le trouvera luy fera
le plaisir de luy -
Rendre a auch
Ce 22e fevr. 1752.
Duilhes Ainé

B 13

Universitas
BIBLIOTHECA
Oltavi ensis

Franc. 40 F
Coll. spec.

AA 1804 E

ALYON,
chez PIERRE THENED, à la grand ruë de l'Hôpital, à S.t Roch.

Universitas
BIBLIOTHECA

LE FAUT-MOURIR, ET LES EXCUSES INUTILES qu'on apporte à cette neceſſité.

Par Mre JAQUES JAQUES, Chanoine créé de l'Egliſe Metropolitaine d'Ambrun.

Augmenté de l'Avocat nouvellement marié, & des Penſées ſur l'Eternité.

Le tout en Vers Burleſques.

A LYON,
Chez PIERRE THENED, à la grand' ruë de l'Hôpital, à l'Enſeigne de S. Roch.

M. DCC. VII.
Avec Permiſſion.

PQ
1801
.J2A7
1707

-Collection.

AU LECTEUR DOCILE.

AMI LECTEUR, l'habile Medecin voyant que son malade a de l'aversion pour la pilule qu'il lui a ordonnée, à cause de l'amertume qui s'y rencontre, a coûtume de l'enveloper d'une feüille d'or, ou de la couvrir de quelque douce poudre; & par ce moyen cachant cette amertume, la fait avaler, avec moins de difficulté au malade qui en reçoit les éfets tels qu'il desire pour sa santé. J'ai fait le même en ton endroit, j'ai vû que la pensée de la Mort, t'étoit grandement salutaire, & que neanmoins à cause des amertumes qui l'environnent, tu avois

grande peine de l'admettre dans ton esprit, & que quand elle s'offroit à toi, tu la traittois d'importune, & de melancolique : C'est pourquoi pour te la rendre en quelque façon plus douce, & moins desagreable, j'ai pensé qu'il seroit bon d'en traitter d'une maniere divertissante, esperant que de la lecture tu passeras dans la consideration de cette pensée tant importante, de laquelle tu recevras de grands avantages, & de puissans motifs, pour te faire dresser les actions de ta vie comme il faut, afin de la terminer par une bonne mort. Tu verras dans ce petit Traité, comme il n'y a personne qui se puisse exempter de la necessité de mourir : Que l'heure de la mort nous est à tous cachée, & connuë à Dieu seul, & que quand elle est arrivée, nous ne pouvons la differer en aucune

façon, les excuſes étans inutiles en cette rencontre ; & enfin tu y conſidereras, que cette heure eſt ſi importante, que d'elle dépend l'Eternité, ou bien-heureuſe ou malheureuſe. Je te debite toutes ces veritez tout en riant ; Ce ſera à toi d'y penſer tout à bon. Au reſte n'attend pas de la délicateſſe dans mes Vers, ni des pointes d'eſprit, ni des penſées revelées : Tu n'y trouveras que la ſimple rime, & la naïveté, telle que demande la façon des Vers Burleſques ; & à te dire la verité, quand je voudrois faire autrement, je ne le pourrois pas.

Je n'ai pas cette vanité de vouloir paſſer pour Poëte du tems, il faut être plus poli & plus ſubtil que je ne ſuis, je te debite ma penſée telle, que je l'ai dans le cœur, ſans fard, ſans affection, ni

dissimulation, puisque je ne suis double que de nom. Reçois-le tout à gré, & fais-en ton profit. Adieu.

TABLE

DE LA PREMIERE PARTIE du Faut-Mourir.

LA MORT RACONTE SES Conquêtes, & fait voir en general qu'elle n'épargne perſonne.

Et que par une Loi de tout âge ſuivie,
Elle ravit le jour à qui reçoit la vie.

LA MORT.

AU Pape. page 13
A une jeune Demoiſelle fiancée. 14
A un Forçat de Galere. 19
A Guillot qui a perdu ſa femme. 31
A Dom Diego Dalmazere, Cavalier Eſpagnol. 36
Au Roi. 50
A une jeune veuve d'un Bourgeois. 54
A un Bourgeois. 62
A un riche decrepité. 72
A un Chanoine. 79

A un Aveugle. 87
A un pauvre Payſan, 97
A un pauvre Soldat, nommé la Tourmente, malade à l'Hopital, 101
A un Criminel dans la priſon, 116
A une Religieuſe, 132

TABLE

DE LA SECONDE PARTIE du Faut-Mourir.

LA MORT.

AU Medecin, page 159
A l'Apoticaire, 179
Au Chirurgien, 205
A un Gueu eſtropié, 224
A un Riche Uſurier, 303
A un riche Marchand, 344
A un Cabaretier, 402
A un Avocat nouvellement marié. 443
Penſées ſur l'Eternité, 489

AU LECTEUR CRITIQUE.

PUIS qu'aux œuvres les plus parfaites,
Que font les excellens Poëtes,
Tu remarques des manquemens,
Sans doute que ma Poësie,
Te choquera la phantaisie,
Parmi tes divertissemens,
Elle n'aura pas ton estime,
Tu trouveras fausse ma Rime
En plusieurs lieux, je le vois bien,
Puis que par toi sera vûë,
Quelque Syllabe superfluë,
Tu diras que tout ne vaut rien.
Vraiment tu pourras bien te plaindre,
Et moi j'aurois sujet de craindre,
Si je faisois des écus faux:
Mais si je fais des fausses rimes,
Cela n'est pas aux rangs des crimes,
Qu'on punit sur les échaffaux.
Si pour être trop mal-habile,
Les Vers qui partent de mon style,

Ne te ſemblent pas aſſez doux,
Frote-les ſans autre myſtere,
Avec du ſucre de Madere,
Tu feras qu'ils le ſeront tous.
Tu connois bien à ma poſture,
Que je me ris de ta cenſure,
Cenſeur ſuperbe, audacieux :
Et que je veux faire entendre
Qu'il eſt facile de reprendre,
Difficile de faire mieux.

Μωμησεῖαι μᾶλλον μιήσησαι,

Culpabis facilius hæc quàm imitaberis.

Monab. Apollodorus de Zeuxide.

LE FAUT-MOURIR, ET LES EXCUSES INUTILES qu'on aporte à cette neceſſité.

LA MORT.

QUe ces diſputes ſont frivoles
Qu'on agite dans les Ecôles,
Pour ſçavoir quel eſt le plus fort,
L'amour, le vin, ou bien la mort:
Je crois qu'il faut faire litiere
Du débat de cette matiere;
C'eſt un conte à dormir debout,
Sçait-on pas que par deſſus tout
Glorieuſement je l'emporte,
Et que je ſuis toûjours plus forte;
C'eſt diſputer, quel eſt plus beau:

Ou le Soleil, ou le flambeau :
C'eſt diſputer de leur lumiere :
Quelle des deux eſt la premiere,
C'eſt demander quel eſt plus grand,
Ou la terre, ou le firmament;
D'un Geant, ou bien d'un Pigmée,
Ces diſputes vont en fumée :
Un chacun doit tomber d'accord,
Qu'il n'eſt rien plus fort que la mort,
Je fais voir par experience
Que c'eſt là l'unique ſcience.
N'eſt-ce pas moi qui fais les Loix
Aux Papes auſſi bien qu'aux Rois ?
Seule je diſpoſe & j'ordonne
De leur Sceptre, de leur Couronne,
Et quand je veux, je leur fais voir,
Ma force jointe à mon pouvoir,
C'eſt moi qui fais deſſus la terre
A tous une ſanglante guerre,
Qui va de l'un à l'autre bout,
Pour me faire craindre par tout :
Quand il me prend la fantaiſie,
Je m'en vai fourrager l'Aſie,
J'attaque dans ſon Arcenal,
Ou pour mieux dire en ſon Serrail,
Le Grand Seigneur de la Turquie :
Et quoi qu'il peſte, & quoi qu'il crie,
Quand je l'ai percé de mon dard,

Il faut qu'il vienne tôt ou tard,
Sans qu'il puisse avec son dictame
Guerir le coup dont je l'entame,
Avec mon dard envenimé,
Qui surpasse le sublimé.
Ce bouc se fâche, se dépite,
Peste, tempête, quand il quitte
Ses concubines dans le tems
Qu'il en prenoit ses passe-tems,
Cet infame Sardanapale,
Ce ruffien, si vilain, si sale,
Subit avec un grand regret
Mon inevitable decret.
Et quand il sent que je le presse,
Il faut malgré lui qu'il confesse,
Qu'un seul coup de mon bras puissant
Fait évanoüir son Croissant.
Je parcours toute la Syrie,
Je vais traverser l'Arabie,
Et là je frappe quand je veux
Ces Negres qu'on appelle heureux:
De-là passant dedans la Perse,
D'un coup de javelot je perce
Ce grand Sophi rempli d'orgueil,
Et lui fais voir dans le cercueil,
Que ma puissance est sans seconde;
Quelle commande à tout le monde
Que pas un de tous les humains

Ne peut s'échaper de mes mains :
Je fais voir mes forces égales,
Dans les Indes Orientales,
Je traite le Roi de Legeu,
Ne plus ne moins qu'un pauvre gueu,
Et je lui fais assez comprendre,
Moi commandant, qu'il doit se rendre.
Quand j'entreprends le grand Mogor
Quoi que sa terre abonde en Or,
Et qu'elle étale sans mesure
Les raretez de la nature,
Quoi qu'il commande comme on sçait:
Des Provinces quarante-sept,
Je lui fais dire dans sa couche
Aussi-tôt que mon dard le touche,
A même-tems qu'il est blessé :
C'en est fait, je suis fricassé.
Ce grand Monarque de la Chine,
Ce puissant Roi quoi qu'il domine,
Des païs vastes & divers,
Plus qu'aucun Roi de l'Univers,
Ce Roi, dis-je, qui seul enserre
Dans son Royaume autant de terre
Que l'Europe, ou bien s'en faut
Païs à qui rien ne défaut,
Où même la moindre Province
Fourniroit aux frais d'un grand Prince,
Puis qu'elles ont abondamment,

Mines d'or, & mines d'argent,
Perles, Musc, Ambres & Porcelaines,
Soye, & coton, & fines laines,
Ce grand Roi, dis-je, sçait comment
Dans le détroit d'un monument
Je borne le cours de sa vie.
Pour le grand Duc de Moscovie,
Je le reduis au petit point,
Quand du moule de son pourpoint,
J'en fais une horrible squelete
Quand je le dis la chose est faite,
Et lui fais voir que de la mort,
Il ne peut éviter l'effort.
Pour ce grand Camp de Tartarie,
Tout plein d'horreur & de furie,
Peu courtois à ses vrais amis,
Redoutable à ses ennemis,
Qui tient en éternelle guerre
Ceux qui sont proches de sa terre,
Prince cruel & le plus fort,
Qui regne du côté du Nord,
D'où sortirent jadis les Scythes:
Quand je vai faire mes visites,
Dans cet effroyable pais,
Ha! que j'en trouve d'ébaïs.
Ce Prince qui fait tant du grave,
Qui le Ciel & la terre brave,
Prince cruel, Prince inhumain,

Sent la pesanteur de ma main;
Et dans ma premiere rencontre,
Malgré les fougues je lui montre,
Que s'il est puissant vers le Nord,
Mon bras est encore plus fort.
Sortant d'Asie je galoppe,
Et je parcours toute l'Europe,
Je vai trouver le Grolandois,
Les Islandois, les Frissandois,
Toutes ces Isles je fourrage,
Après poursuivant mon ouvrage,
Dans les Pais des Suedois,
Je vai là recueïllir mes droits,
J'épouvante la Sacrisinie,
La Norvege, la Fimmarchie,
Je monte jusques aux Japons,
Et quoi que ces mauvais garçons,
Avancent le Cercle Polaire,
Je leur fais sentir ma colere,
Je descends aux païs des Gots,
Des Ostrogots, des Visigots,
Je traverse la Fionie,
La Scame, & la Halandie.
En chemin faisant je m'ébats,
De parcourir le Pais-Bas,
Gueldres, Cleves, Juliers, Hollande,
Flandre, Brabant, Limbourg, Zelande;
Je vai soûmettre sous mes Loix,

Irlandois, Ecossois, Anglois,
De là je descends dans la France,
Après dans l'Espagne j'avance,
Puis je me jette dans la mer,
Pour là me faire renommer.
De-là je passe en Italie,
Et revenant en Lombardie,
Je vai jusques aux Allemans,
Intimer mes commandemens,
D'où mon chemin tout droit je dresse,
Vers ce bon Païs de la Grece;
Par tout je fais beaucoup de mal:
Je traverse le grand Canal,
Parce que le desir me picque,
De parcourir toute l'Affrique,
Et bien que ces noirs Affricains,
Farouches, brutaux, inhumains.
Aux étrangers ferment leur porte,
Et s'ils pouvoient, feroient en sorte
Qu'on entrât point dans leurs quartiers,
Je me mocque de leurs portiers,
J'entre en dépit de leur furie,
Dans l'Egypte, & la Barbarie.
Et sans craindre point de danger,
J'entre dans Thunis, dans Alger,
Je parcours la Mauritanie,
Bile, Dulgerid, Numidie,
De Sarra les affreux Deserts,

Et je porte à travers les airs,
Les Edits de ma loi donnée,
Au Preſtre Jean, dans la Guinée :
Tout cela dans moins de deux jours,
Je marche, je vole, je cours,
Et je fais tant que je m'avance,
Vers le Cap de bonne Eſperance,
En portant toûjours avec moi,
Dans ces lieux la peur & l'effroi,
Ce que j'ai fait dedans l'Affrique,
Je le fais bien dans l'Amerique,
On l'apelle monde nouveau,
Mais ce ſont des brides à veau,
Nulle terre à moi n'eſt nouvelle,
Je vai par tout ſans qu'on m'apelle,
Mon bras de tout tems commanda
Dans le païs de Canada :
J'ai tenu de tout tems en bride,
La Virginie, & la Floride :
Et j'ai bien donné ſur le bec,
Aux François du fort de Kebec :
Lors que je veux, je fais la nique
Aux Incas, aux Rois de Mexique,
Et montre aux nouveaux Grenadins,
Qu'ils ſont des fous & des badins :
Chacun ſçait bien comme je matte
Ceux du Breſil, & de la Plate,
Afin que les Taupinambous :

En un mot, je fais voir à tous :
Que ce qui naît dans la nature,
Doit prendre de moi tablature,
Et quelquefois on n'attend pas
De naître qu'on eſt au trépas.
Souventefois on voit que j'entre
Dans les entrailles, dans le ventre,
D'une femme, pour là dedans
En pieces mettre à belles dens
Son fruit, & lui faire connoître
Qu'il doit mourir, avant que naître.
Enfin, je frappe de mon dard,
Tout le monde ſans nul égard,
Le plus pauvre, avec le plus riche,
Le liberal, avec le chiche ;
Je traite tout également :
Le Conſeiller, & le Sergent,
Et la Dame, & la Villageoiſe,
L'Artiſane avec la Bourgeoiſe,
Le Gentil-homme & le Berger,
Le Bourgeois, & le Boulanger,
Et la Maîtreſſe, & la Servante,
Et la Niéce, comme la Tante,
Le jeune comme le vieillard,
Le Chaſte, comme le Paillard,
Le Valet, ainſi que le Maître,
Le Fidelle comme le Traître,
Le Docte, comme l'ignorant,

Le Pere, comme son Enfant,
Monsieur l'Abbé, Monsieur son Moine:
Le petit Clerc, & le Chanoine,
Sans choix, je mets dans mon butin.
Maître Claude, maître Martin,
Dame Luce, Dame Perrette,
Dame Jeanne, Dame Collette,
Maître Laurens, maître Jeannin,
Maître Jaques, maître Gonin:
J'en prens un dans le tems qu'il pleure:
A quelqu'autre, au contraire à l'heure
Que demésurément il rit,
Je donne le coup qui le frit.
J'en prends un pendant qu'il se leve,
En se couchant l'autre j'enleve:
Je prens le malade & le sain,
L'un aujourd'hui, l'autre demain,
L'un au Tripot; l'autre à la Chasse;
L'un en ruë, l'autre à la place,
J'en surprends un dans son lit,
L'autre à l'étude quand il lit.
J'attaque l'un quand il sommeille;
L'autre pendant le tems qu'il veille,
J'en surprends un le ventre plein,
Je mine l'autre par la faim,
J'attaque l'un pendant qu'il prie,
Et l'autre pendant qu'il renie.
J'en saisis un au Cabaret,

Entre le blanc & le clairet ;
L'autre qui dans son Oratoire,
A son Dieu rend honneur & gloire,
J'en surprends un pendant l'Eté,
L'autre en Automne est emporté,
J'en surprends un, lequel se pâme,
Le jour qu'il épouse sa femme.
L'autre le jour que plein de duëil,
La sienne il voit dans le cercuëil ;
J'en surprends un dedans l'enfance,
Et l'autre dans l'adolescence :
Un dedans la virilité,
Et l'autre tout decrepité :
J'en surprends un à la mammelle,
Et l'autre si vieil qu'il chancelle,
Un dans la ville, l'autre au champ,
Un au dehors, l'autre au dedans,
J'en surprends un à la montagne,
Et l'autre en la pleine campagne,
En Grace l'un ; l'autre en peché,
A la foire l'un, l'autre en marché :
Un je prends que le chaud endure,
Et l'autre qui meurt de froidure :
Un à pied, & l'autre à cheval :
Dans le jeu l'un, & l'autre au bal :
Un dans la Paix, l'autre à la guerre :
Un sur mer, l'autre sur terre :
L'un arrosant ses choux cabus,

L'autre fauchant ſes prés herbus :
L'un en Eté lors qu'il moiſſonne,
L'autre en vendange dans l'Automne :
L'un au Printems cuëillant de verd,
L'autre tremblant de froid l'Hyver,
L'un faiſant des rodomontades,
L'autre évaporant ſes boutades ;
L'un criant Almanachs nouveaux :
L'autre qui ſeme ſes naveaux :
Un languiſſant, l'autre robuſte :
Un qui ſe friſe & qui s'ajuſte,
L'autre qui conte ſes écus,
L'un qui fait la fête à Bacchus,
L'autre qui jeûne le Carême,
L'un rubicond, & l'autre blême,
J'en prend un dans le Conſulat :
L'autre en l'Office de Prélat,
J'en ſurprends un dedans l'étape :
L'autre dans les tailles l'attrape :
Un qui mange & l'autre qui boit :
Un qui paye & l'autre qui doit :
Un qui demande ſon aumône,
L'autre dans le tems qu'il la donne,
Je prends le bon maître Clement,
Au tems qu'il rend ſon lavement,
Et prends la Dame Catherine
Le jour qu'elle prend medecine,
Enfin on ne peut pas douter,

Que

Que je ne faſſe redouter
Par tout ma force & ma puiſſance,
Puiſque je fais ce que j'avance,
Mais ce que j'ay dit en commun,
Je le feray voir à chacun.

LA MORT.

Au Pape.

A Vous Tête à triple Couronne,
C'eſt à vous dis-je que j'ordonne
Que ſans aucun retardement
Vous vous rendiez preſentement,
Devant le Dieu qui ſeul diſpoſe
Sans compagnon de toute choſe,
Il me faut ſuivre pas à pas.

LE PAPE.

Non, vous ne me ſurprenez pas,
Je ſuis tout prêt à comparoître,
Devant mon Dieu, devant mon maître:
C'eſt une Loi, c'eſt un Edit,
Que de ſa bouche il nous a dit:
Que tout homme ſe doit reſoudre,
Tôt ou tard, de tomber en poudre:
Nul n'appelle de cet Arrêt,
De le ſubir je ſuis tout prêt:
Quoi que je ſois le chef du monde,

Avec humilité profonde,
Je revere ſes jugemens,
J'execute ſes mandemens,
Je confeſſe & je dis en ſomme,
Que je dois mourir étant homme,
Ce que je ne refuſe pas :
Je vous ſuivrai donc pas à pas,
Pour aller faire ce voyage.

LA MORT.

Tout ne tiendront pas ce langage,
Ce ſont diſcours d'un bienheureux,
O ! que d'autre malencontreux,
Quand ce viendra du fait au prendre,
Auront de la peine à ſe rendre.

LA MORT

A une jeune Demoiſelle fiancée.

A Vous la belle Demoiſelle,
Je vous apporte une nouvelle,
Qui certes vous ſurprendra fort,
C'eſt qu'il faut penſer à la mort,
Tout vîtement pliez bagage,
Car il faut faire ce voyage.

LA DEMOISELLE.

Qu'entends-je ? tout mon ſang ſe perd
Helas ! vous me prenez ſans verd,

Quelle raiſon qu'on me propoſe,
Que de mourir je me diſpoſe,
C'eſt tout-à-fait hors de raiſon,
Mourir dedans une ſaiſon
Que je ne dois ſonger qu'à rire,
Je ſuis contrainte de vous dire,
Que très-injuſte eſt vôtre choix,
Parce que mourir je ne dois,
N'étant qu'en ma quinziéme année;
Voyez quelque vielle échinée,
Qui n'ait en bouche point de dent
Vous m'obligerez grandement
De l'envoyer à l'autre monde,
Puis qu'ici toûjours elle gronde;
Elle n'eſt jamais en repos,
Ce n'eſt qu'un aſſemblage d'os,
Ce n'eſt qu'une triſte ſquelette,
Décharnée, & toute défaite,
Vous la prendrez tout à propos;
Et laiſſez-moi dans le repos,
Moi qui ſuis toute popinette,
Dans l'embonpoint, & joliette,
Qui n'aime qu'à me réjoüir,
De grace laiſſez-moi joüir
Des avantages de mon âge,
Differons ce triſte voyage,
Pour une autrefois, s'il vous plaît,
Le ſeul ſouvenir m'en deplait:

Et j'en ſuis tant plus offenſée
Que déja je ſuis fiancée,
Avec un brave homme d'honneur
De qui j'attens un grand bonheur :
Car peu s'en faut qu'il ne m'adore,
A tout cela j'ajoûte encore,
Qu'il a fait déja de grands frais,
Il m'a fait des habits exprès,
Et n'étant pas au rang des chiches,
M'a donné des joyaux très-riches ?
Nos parens ſont avertis tous,
De ſe trouver avec nous,
Ha ! voudriez-vous troubler la nôce
Jettant l'Epouſe dans la foſſe ?
Je crois que vous aurez égard,
A ces raiſons qui ſont ſans fard,
Si ce coup je ne puis t'abarre ;
Nous ne mourrons pas moins de quatre
Avec moi mourra mon Epoux,
D'autre côté reſolvez-vous,
Qu'ainſi mourra mon pauvre pere
Auſſi bien que ma pauvre mere ;
Ayez donques compaſſion,
D'une ſi grande affliction,
Et nous accordez cette grace,
Qu'en paix nôtre Nôce ſe faſſe,
Sans que nous ſoyons affligez,
Et nous vous ſerons obligez.

LA MORT.

Vraiment vous me la donnez belle,
Vous croyez-donc (Madame-Iſelle,)
Avec vos emmiellez diſcours,
Que vous parlez toûjours d'amours :
Je n'entens pas vos railleries
Ni toutes vos cajoleries,
Je me mocque de vos détours,
Et je ferai tout à rebours :
Penſez-donc à vôtre voyage,
Et ſongez à plier bagage,
Il faut faire en peu de tems
De vos yeux doux, des yeux mourans,
Ne penſez pas que je me raille,
Chacun doit payer cette taille,
Tout le monde y doit conſentir,
Reſolvez-vous donc à partir.
Si ſouvent (belle fiancée)
J'euſſe été dans vôtre penſée,
Seriez-vous en ſi grand émoi ?
Il falloit bien penſer à moi,
Pour ne me trouver ſi ſoudaine :
Nous ſouffrons avec moins de peine
Les malheurs que nous prevenons,
Et ſi nous ne les détournons,
Par l'effet de nôtre impuiſſance ;
Quand ils ſont en nôtre preſence,
Ils ne nous choquent pas ſi fort.

Au lieu de presenter à la mort,
Qui vôtre trâme a devuidée,
Vous n'avez eu dans vôtre idée
Que de prendre vos passe-tems,
Et couler doucement vos ans
Toûjours dans la cajolerie,
Toûjours dans la muguetterie:
Piafer, & rire, & sauter,
Se divertir, se contenter;
Etre toûjours mieux ajustée,
Pour être le mieux muguettée,
User de poudre de senteurs,
Se faire des Adorateurs:
Se regarder dans une glace,
Au carrosse avoir toûjours place
Pour s'en aller au promenoir
A des Galands se faire voir,
Toûjours belle & toûjours riante,
Toûjours leste, & toûjours fringante,
C'est à quoi vous avez pensé,
Pendant le tems qui s'est passé:
Maintenant, belle Demoiselle,
Il faut partir, on vous appelle,
C'est perdre tems que de marchander
Et quelque terme demander,
Avalez donc cette pillule,
Et tôt, car la chandelle brûle,
Et pour la plûtôt avaler,
Je vous défend de plus parler.

LA MORT

A un Forçat de Galere.

A La fin je me ſuis laſſée,
Ta miſere enfin m'a forcée,
Courage pauvre malheureux,
Courage, puiſque tôt je veux
Mettre fin à toutes tes peines,
Briſer tes fers, rompre tes chaînes
Et ce ſera tout maintenant ;
Sui-moi donc ſans retardement.

LE FORÇAT.

Pour un autre la careſſe,
A cette heure il n'eſt rien qui preſſe,
Laiſſez-moi vivre dans mes fers,
Qui ſans murmure ſont ſoufferts :
Je vous prie dire en conſcience,
Que je ſouffre avec patience,
Mes petites infirmitez,
Et que mes incommoditez,
Ne ſont plus des inſupportables :
Car je les trouve tolerables ;
Il ne faut pas doncques ſonger,
De me faire encor déloger,
Toûjours cela ſe pourra faire.

LA MORT.

Et jusques dedans la galere,
Des excuses on cherchera,
Et des refus on me fera :
C'est une chose qui m'étonne.
Qu'un Roi pour garder sa Couronne,
De déloger fasse refus,
Et qu'il se trouve tout confus,
Quand il faut qu'il quitte sa place,
Et bien encor pour cela passe ;
Il a du moins quelque raison,
De refuser dans la saison
Qu'il nage dans les délices,
Ayant toutes choses propices,
J'approuve son ressentiment ;
Mais mon étrange étonnement,
C'est d'en voir un dans la galere,
Qui dans une extrême misere,
Qui sous ses chaînes, & ses fers,
Souffre ainsi que dans les Enfers,
Et parlant de sa délivrance
Il me fait de la resistance,
Et trouve le bien dans ses maux,
Et la douceur dans ses travaux,
Dis-moi donc, je ne puis comprendre
Pourquoi tu ne veut pas te rendre
Aux semonces que je te fais
Pour alleger le pesant faix,

Qui dedans ce monde s'accable ?
Dis donc n'eſt-il pas veritable,
Que ta vie eſt plûtôt ta mort ?
De le nier as-tu pas tort ?
Tu vit d'une façon mourante,
Ta vie eſt toute languiſſante,
Et par dedans, & par dehors,
Et dans ton ame, & dans ton corps,
Ton corps eſt dedans la Cadene :
Et ta pauvre ame eſt dans la gêne,
Eſt-il d'heure ni de moment ?
Que tu ne ſois dans le tourment ?
Vivant dedans cet eſclavage,
Hé comment as-tu le courage,
De vouloir croupir dans ton mal ?
N'es-tu pas un grand animal,
De vouloir vivre de la ſorte ?
Jadis tu frappois à ma porte,
Implorant ſouvent mon ſecours,
Et tu m'appellois tous les jours
Sourde, impitoyable, inhumaine,
Quand je ne prenois pas la peine
De mettre fin à tes malheurs,
Mais prenant pitié de tes pleurs,
Et tes ſanglots m'aiant touchée,
Enfin je me ſuis approchée,
Pour finir tout d'un coup tes maux,
Et terminer tous tes travaux :

Et quand on vient du fait au prendre,
Les moyens tu n'en veux pas prendre:
De souffrir n'es-tu pas lassé ?

LE FORÇAT.

Il est vrai pour le tems passé,
Que je commençois mes souffrances,
J'implorois lors vôtre assistance,
Et croyois que dans cette saison,
De faire ainsi j'avois raison.

J'avois vêcu dans mon jeune âge,
Toûjours dans le libertinage,
Gai, joyeux, dispos, éveillé,
Toûjours volé, toûjours pillé,
J'avois toûjours fait bonne chere,
Et tout d'un coup dans la galere,
Helas ! je me vis enchainé,
Dans cet état bien étonné,
De changer mon libertinage
Et un tres-cruel esclavage
Je me vis dans le desespoir,
Parce que je ne pouvois voir
Une telle metamorphose.

Ce fut une terrible chose,
Quand entrant dans ces lieux affreux,
On me coupa tous mes cheveux,
Sans me laisser (ha quelle fête)
Un poil de barbe, ni de tête:
Car on y passa le rasoir,

C'eſt ce que je ne pouvois voir :
M'aiant donc razé de la ſorte,
Une camiſole on m'aporte,
Avec un gras & vieux bonnet,
Lequel n'avoit pas un bout net,
Parce que dedans cette haine,
Toute ſale & toute vilaine,
S'étoient mis deſſus & deſſous,
Des entiers eſcadrons de pous,
Des calçons d'une vielle toille,
Qu'on avoit faits de quelque voile,
Qui ne pouvoit ſervir de rien ?
On me les fit chauſſer très-bien.
En cet état (ô choſe énorme,)
L'on me mena dans la chiorme,
Où je ſuis encor à preſent,
Et l'on me fit ce beau preſent,
De cette dure & rude chaîne,
Le vrai preſage de ma peine :
Ainſi de me voir attaché,
A dire vrai, je fus fâché,
Et j'en eus de regret dans l'ame,
On me mit en main une rame,
Je vous puis dire ſainement,
Que voyant ce lourd inſtrument,
Tout à coup je perdis courage,
Prevoyant bien que ſon uſage
Ne pouvoit être qu'épineux,

Bien difficile, & bien peineux,
Pour me rendre en ce mêtier maître,
Souvent il me falloit soûmettre
Mes épaules aux rudes coups,
Que déchargent ces loups garous,
Ces Comites que pour entendre
Nos plaintes n'ont l'oreille tendre,
Ou même d'oreilles n'ont point,
Mais je me flattois en ce point,
Dans une si triste avanture,
Qu'au moins dedans ma nourriture,
Je trouverois quelque douceur,
Comme je les tenois pour seur,
Cela soulageoit mon martyre;
Car j'avois toûjours oüi dire,
Qu'on nous donnoit du pain du Roi,
Alors je disois à part moi,
De ce côté rien n'est à craindre,
Du pain tu ne pourras te plaindre,
Car il sera du pur froment,
Et ne sçauroit être autrement,
Estant pain d'un si riche maître,
Bien étonné voyant paroître,
Un pain demi-cuit & tout noir
Un pain que je ne pouvois voir,
Bien divers du pain de Gonesse,
Est ce là la delicatesse,
(Tout triste dis-je à part moi)

Que j'esperois du pain du Roi ?
Helas que ce bon Sire est chiche,
Puisque si puissant, & si riche,
Il entretient ses serviteurs,
D'un tel pain, vrai pain de douleurs.
J'en ressentis dedans moi-même
Une affliction bien extrême,
Laquelle certes s'augmenta ;
Quand je vis qu'on ne m'apporta,
Rien que de l'eau pour tout mon boire
A ce coup vous pouvez bien croire,
Que le visage me pâlit,
Et que mon pauvre cœur faillit
Voyant ce malheureux breuvage
Que je hais plus dès mon jeune âge,
Que le plus dangereux poison ;
Et certes j'en avois raison,
Me voyant dans cette misere,
Je crie, & je me desespere,
Je rempête contre les Cieux,
Je murmure contre les Dieux :
Je me plains & je les querelles,
Trop inhumains je les appelle,
De vouloir que cet Element
Me doive servir d'aliment,
Pour sustenter ma pauvre vie,
Nonobstant nôtre antipathie,
C'est dans des semblables discours,

Que j'employai vôtre secours,
Ce fut dans la douleur extrême,
Mais je n'étois pas à moi-même,
Parce que vous pouvez bien voir,
Qu'alors un coup de desespoir,
Me fit avancer ces paroles,
Et bien legeres, & bien foles,
Que j'ai revoqué mille fois,
Car parler ainsi je ne dois.

LA MORT.

Au prime-abord de tes souffrances,
Tu demandois mes assistances:
Di-moi qu'as-tu donc avancé,
Depuis le tems qui s'est passé?
N'es-tu pas dans les mêmes peines?
N'es-tu pas dans les mêmes chaînes?
Qu'as-tu plus qu'au commencement?
N'as-tu pas le même tourment?
T'a-t'on changé de nourriture:
Nullement, mais ton corps endure
Les mêmes incommoditez,
Et les mêmes infirmitez,
Je ne vois nulle difference,
Aujourd'hui dedans ta souffrance,
C'est pourquoi n'as-tu pas grand tort,
De ne les finir par la morr.

LE FORÇAT.

Me voyant en même posture.

Vous croyés que toûjours j'endure
Dans ce lieu les mêmes travaux,
Que je souffre les mêmes maux,
Mais cela n'est pas veritable:
Le tems rend tout mal supportable,
Quand longuement on l'a souffert,
Il s'adoucit s'il ne se perd,
Et nous nous rendons familieres,
Nos souffrances particulieres,
Ainsi voyons-nous bien souvent,
Qu'une fiévre au commencement
Cause des ardeurs non pareilles,
De l'inquietude & des veilles,
A celui qu'on en voit surpris,
Mais si-tôt que la fiévre a pris
L'heure de ses accez reglée,
Qu'en tierce ou quarte elle est coulée,
Vous voyez le febricitant:
Desormais ne souffrir pas tant;
Quoique la fiévre soit la même,
La rigueur en est moins extrême;
On voit par là que le seul tems
Cause ces adoucissemens.
Vous voyez bien que je veux dire,
Qu'aujourd'hui je sens mon martyre,
Mais je souffre plus doucement,
Que non pas au commencement,
De plus, outre l'accoûtumance,

Autre bonne raiſon j'avance ;
Je poſſede ſans vanité ,
En moi plus d'une qualité ,
Qui ne ſont pas des plus communes
Pour vous en dire quelques-unes;
Je ſuis un homme de trafic ,
Et je fais ſans point d'alambic
Des prodiges dans la Chimie ,
Par ainſi je gagne ma vie ,
J'ai toûjours quelque peu d'argent ,
Et ne ſuis pas trop indigent ,
Si je ne fais pas bas de ſoye ,
Je fais de la fauſſe monnoye ,
Et je ne cours aucun hazard :
Il eſt vrai que la plus grand part
Appartient à mon Capitaine ,
Qui récompenſe bien ma peine ,
Et m'en donne ſuffiſamment ,
Pour vivre aſſez commodément :
Ainſi dedans mon eſclavage
Je rencontre mon avantage ,
Obligez-moi de m'y laiſſer ,
Et de ne plus tant me preſſer ,
Une autre raiſon qui me preſſe ,
De demander cette careſſe ,
C'eſt que je vois qu'avec le tems ,
C'eſt un reproche à mes parens
Si je meurs dans une galere ;

Et je voudrois, s'il se peut faire
Mourir plus honorablement.
Ce qui seroit asseurement,
Pour peu qu'on prolonge mon terme
Car de me mettre en terre ferme
Mon Capitaine m'a promis,
Si-tôt qu'à lui j'aurai remis
Mon bon secret de la monnoye,
Car cela fait il me renvoye.
Et quand cela ne seroit pas,
Voudriez-vous que (mon trépas
Survenant dans une galere)
Je tombasse en cette misere,
Qu'il fallût faire mon tombeau,
Comme les poissons dedans l'eau,
Car comme étant mon ennemie;
Que j'ay toûjours si fort haie:
Je ne serois pas en repos,
Elle me tenant en dépôs.
A tant de raisons avancées
Plus fortes que bien ajancées,
Je vous prie ayez quelque égard,
Pour en differer mon départ.

LA MORT.

Il est vrai, je te le confesse,
Que tu te sers de grande adresse,
Tu parois bon Rhetoricien,
Mais tout cela ne sert de rien:

Car afin que je te le die,
Je ne suis jamais démentie,
C'est sottise de s'amuser
A pretendre de m'abuser,
Il n'est point là d'autre mystere,
Il te faut ton voyage faire,
Et va-t'en sans plus de débat,
Vîtement car le tambour bat.
Il a falu plus de mystere
Pour tirer un de la galere
Que l'autre du sceptre Royal,
O ! que le monde est deloyal ;
Si je n'étois bien absoluë,
Chacun viendroit la dague nuë,
Et n'est nul qui ne fit éfort,
Pour se garantir de la mort.

LA MORT.

A Guillot qui a perdu sa Femme.

MAître Guillot, ta femme est morte
Et la nouvelle je t'aporte
Qu'il la faut suivre promtement,
Je t'en fais le commandement.

GUILLOT.

Comment? que mes jours je finisse ?
C'est une trop grande injustice,

Pour le meriter qu'ai-je fait ?
Ce seroit le plus grand forfait
Qui se soit commis sur la terre,
En tems de paix, ou tems de guerre.
Non, non, n'est pas la raison
Que si-tôt dedans ma maison
Vous reveniez faire curée,
Vous avez ma femme enterrée,
Seulement depuis quatre mois,
Contentez-vous pour cette fois,
Selon raison que tout se fasse :
Et laissez-moi vivre de grace,
Parce que je ne puis songer
De si promptement déloger,

LA MORT.

Guillot n'a-tu pas bonne grace,
Quand tū dis qu'il faut que tu fasse,
Les choses selon la raison,
C'est être fou de la saison,
Tu sçais pauvre homme sans cervelle,
Que chacun aveugle m'appelle,
Par consequent n'ayant point d'yeux
Pour moi je ne puis faire mieux,
Que frapper d'estoc ou de taille,
A tout hazard, que tout coup vaille,
Celui qui se trouve blessé,
C'en est fait, il est fricassé,
Je laisse tout à l'avanture.

GUILLOT.

Je n'ai pas reçû la bleſſure
De grace donc pardonnez-moi,
Et je vous dirai le pourquoi ;
Je vous demande ainſi la vie,
Ecoutez-moi je vous en prie.
Il y peut bien avoir vingt-ans
Que mes amis & mes parens,
Voyant que j'étois dedans l'âge
Me donnerent en mariage
Une femme, par ma foi non,
Mais plûtôt un petit démon ;
Souventefois avec laquelle,
J'ai penſé perdre la cervelle,
Terrible de toute façon,
Indocile à toute leçon :
Elle avoit le Diable à la tête ;
C'étoit la plus méchante bête,
Qui fut ſous la cappe du Ciel,
Pleine de venin & de fiel,
Elle n'avoit aucun ménage,
Ne valoit rien pour tout potage,
Pour le vin elle le beuvoit
Comme une truie boit le lait,
Elle l'aimoit à tout poſſible,
Toûjours rioteuſe & terrible,
Qui faiſoit enfin ſans raiſon
Toûjours du bruit dans la maiſon.

J'usois de tous les artifices,
Pour la corriger de ces vices,
Pour captiver son amitié
Je l'appellois chere moitié;
Et de fait j'avois bonne grace:
Car souvent au lit à ma place,
Se mettant quelque sien ami,
Je ne la tenois qu'à demi,
Le bon Guillot en conscience
Souffroit tout en patience:
Force m'étoit, car aussi bien
Pour crier je n'avançois rien,
Et durant plus de quinze années;
J'ai souffert ces rudes menées,
Cet amer calice j'ai bû
Le plus constamment que j'ai pû.

Ce qui vous étant bien notoire,
Vous voyez que mon purgatoire
En ce monde j'ai très-bien fait:
Obligez-moi donc, s'il vous plaît;
De m'y laisser encor en vie,
Tres humblement je vous en prie,
Et de bon cœur je vous le dis,
Pour y faire mon Paradis,
Pour ce fait, j'épouse une femme
Qui n'a point en elle de blâme,
On n'y remarque aucun défaut,
C'est donc avec elle qu'il faut,

Que je noye mes amertumes,
Et pendant mes vieilles coûtumes,
Qui m'ont déja fait tant pâtir,
Je commence à me divertir,
Pour prendre la reſſouvenance
De toute ma vieille ſouffrance;
Je vous conjure de bon cœur,
Que vous me faſſiez la faveur
De me laiſſer encore vivre,
Afin que j'aye le revivre,
N'aiant pû recueillir le foin,
Pour le preſent c'eſt tout mon ſoin.

LA MORT.

Guillot, avec ta barbe rouſſe,
Tu n'es qu'un lot en taille douce:
Car tes diſcours n'ont point de nez:
Dans le rang des infortunez
Tu fus durant longues années,
Tes douleurs étant terminées,
Tu les voudrois recommencer:
Celle que tu veux fiancer
Sera peut-être encore pire,
Qui peut ſe vanter de t'en dire
Aſſeurément la verité,
Seroit-ce pas temerité
De t'en donner une aſſeurance;
C'eſt pourquoi dans la defiance,
Il n'y faut penſer nullement;

Allez donc chercher vîtement
Le Paradis à l'autre monde,
Parce que je veux qu'on me tonde,
Si on le trouve en celui-ci,
Otez-vous donc vite d'ici.

LA MORT

A Don Diego Dalmazere, Chevalier Espagnol.

LA MORT.

A Vous, Don Diego Dalmazere,
Je propose un ouvrage à faire
Lequel est du tout important,
Et vous n'y songez pas pourtant,
C'est-à-dire que tout-à-l'heure
Il vous faut changer de demeure:
Il vous faut penser à mourir
Sans qu'on vous puisse secourir,
Et ne faire aucune attente.

DON DIEGO.

Comment, qu'elle est cette insolente
Qui tient de semblables discours?
Quoi! je demande du secours,
Quand il faut disputer ma vie?
Non, non, par le sang, je renie:
Don Diego ne craint point la mort,

Par ton discours tu lui fais tort
Et tu le fais mettre en colere.

LA MORT.

Pauvre fou vous avez beau faire,
Il vous faut mourir en ce point.

DON DIEGO.

Vien, je mets à bas mon pourpoint,
Pour châtier par mon épée
Ton audacieuse échapée,
Et je te veux faire sentir,
Que tôt je te ferai mentir.
Moi mourir ! & quelle apparence ?
J'ai fait retentir ma vaillance,
Aux quatre coins de l'Univers,
Et j'ai fait voir en lieux divers,
J'ai fait voir ce que sçavoit faire
Le grand Don Diego Dalmazere :
J'ai laissé par tout la terreur,
L'effroi, l'épouvante & l'horreur,
J'ai fait voir dans la Barbarie
Quelle est ma force & ma furie,
Mes voisins de Maroc, & Fez,
Sçavent bien ce que je leur faits
Quand ils irritent ma colere.
C'est à Don Diego Dalmazere
De sçavoir comment il faut ranger
Ceux de Tunis, & ceux d'Alger,
Peuple vaillant plein de courage,

Ne

Ne soufflant que flots & qu'orage,
J'ai sçû, que du côté du Nort
Les Tartares on prise fort,
Pour le courage, & vaillance,
Pour en faire l'experience
Je m'en allai dans ce païs;
Mais au Diable l'un que je vis,
Quand ils sçûrent que Dalmazere
Vers eux sa marche vouloit faire,
Ils furent de frayeurs saisis
Et tous tellement ébaïs,
Qu'ils me quitterent la campagne,
Ils gagnerent tous la montagne,
Et se cacherent dans les bois:
Ces braves qui les autrefois
Alloient par tout le voisinage,
Et bien plus loin par leur courage
Porter la crainte & la terreur,
Moi qui paroissant ils eurent peur;
Si qu'il fallut que Dalmazere
S'en retournât, sans y rien faire:
Je fus contraint de m'en aller,
Pour ne trouver à qui parler,
Si grande étoit ma renommée,
Dans cette contrée allarmée?
Je faisois ce puissant effort
Pour pouvoir rencontrer la mort,
Afin que je pûsse avec elle

Mettre fin à nôtre querelle,
Car j'ai toûjours fait assez voir,
Qu'elle n'a sur moi nul pouvoir,
A mille cent-une bataille
De revers d'estoc, & de taille
Je me suis trouvé combattant,
Jamais battu, toûjours battant,
Et toûjours aiant l'avantage,
Toûjours sur la mort mon courage
M'a fait rester victorieux,
Montrant que comme issu des Dieux
Mourir ne peut Don Dalmazere,
C'est un métier que j'ai fait faire
A plus de soldats courageux,
Qu'en tête je n'ai de cheveux,
Que de cheveux! je me méconte?
On n'en sçauroit faire le conte,
Car des moustaches seulement,
Que j'ai mises separément,
De ceux de qui par moi la vie
Dedans le duel fut ravie;
J'en ai fait, & je ne ment pas,
Pas moins de quatre matelas,
Sur lesquels mon corps je repose,
C'est une bien terrible chose
Du nombre qu'à mort j'en ai mis,
Si tout leur sang étoit remis
Dans un même lieu, j'ose croire,

Et dire à ma plus grande gloire,
Qu'il s'en pourroit faire une mer,
Que tel l'on pourroit mieux nommer,
Que non pas celle de Capie,
Oüi, par la sangre, je renie!
En grandeur la surpasseroit:
Pour dire que cela seroit,
Et pour preuve de mon courage,
Dix Armuriers je tiens à gage,
Qui s'occupent incessamment,
Ne faisans ordinairement,
Rien que me fourbir mes épées,
Qui toûjours sont ensanglantées,
Et j'ai fait faire un Martinet,
Où le nommé maître Monnet,
Ne fait rien toutes les années,
Que de les rendre façonnées,
Et plusieurs ans se sont passez,
Qu'il n'en pouvoit pas faire assez.
Pour avoir toûjours de la poudre,
Enfin il me fallut resoudre,
De tenir deux maîtres Poudriers;
Et quoi qu'ils soient deux bons ouvriers,
Tout ce qu'ils pouvoient c'est d'en batre
Pour m'en donner voulant combattre:
Outre ce j'en prends tous les ans
Ailleurs, à plus de trois cens francs,
Quoique de plomb, j'aye une mine,

Et la meilleure, & la plus fine ;
Qu'homme ne sçauroit souhaitter,
Cependant je puis protester
Que je n'en tire autre avantage,
Que celui de mon seul usage,
Quoi que j'aye aussi deux fourneaux,
Et des plus grands & des plus beaux,
Qui font couler le plomb sans cesse,
C'est bien assez si leur viteſſe
Au bout de l'an sans nuls délais
M'en fournir pour mes pistolets.
Quand je suis dedans la mêlée
D'une bataille bien reglée,
Je me montre si furieux,
Qu'il sort plus de feu de mes yeux
Que non pas de l'artillerie,
Et je le dis sans raillerie.
Mes regards donnent de l'horreur,
Et les Soldats dans la terreur,
Tombent tous roides morts sur terre
Comme étant frappez du tonnerre
Et ce que je fais de mes yeux
En soufflant je le fais bien mieux,
Car d'un seul souffle de ma bouche
Tout autant par terre j'en couche
Qu'il s'en presente devant moi :
Dans le Camp je donne l'effroi,
Seulement avec ma parole,

Il n'eſt nul Soldat qui ne vole
Qui n'apprehende plus mon nom
Que la décharge du canon,
Ce qu'eſt la peſte dans le monde,
Ce qu'eſt un torrent qui débonde,
En grondant dans le plat-païs,
Ce que le loup eſt aux brebis,
Quand parmi leur troupe il ſe jette,
Ce qu'eſt la grêle & la tempête
Aux fruits encore tendrelets,
Ce qu'eſt le milan aux poulets,
De ce qu'eſt aux fleurs la gelée
Je le ſuis dans une mêlée.
Si les cuirs des chevaux fougueux
Tuez quand j'étois deſſus eux,
Etoient prêts de mettre en beſongne,
Je puis aſſurer ſans vergongne
Qu'on en pourroit ſuffiſamment
Couvrir & bien commodément
Tous les carroſſes d'Italie :
Il faut que franchement je die
Et je vous puis bien proteſter
Qu'on ne ſçauroit pas conter.
Aux évenemens de la guerre
Fort ſouvent je mets pieds à terre,
Quand je ne ſuis pas à cheval
Je fais auſſi beaucoup de mal
Et ce que j'ai fait en bataille

Je le fais contre une muraille,
Si du pied je lui veux donner
Elle commence de branler,
Le second coup à jour le perce,
Et le troisiéme la renverse,
Et fait la brêche comme il faut
Pour à propos donner l'assaut,
Auquel Don Diego Dalmazere
Fait voir à tous ce qu'il sçait faire,
Et qu'il est toûjours des premiers
Quand il faut cueillir des lauriers;
Pour dire que ma force est grande
J'étois une fois en Hollande;
Un jour qu'on fit un grand combat,
Causé par un leger debat.
Comme je vis les deux armées
Etre chaudement alarmées
Alors je me mettai dedans,
Et je saisis avec les dents
Un Cavalier plein de courage,
Plein de fureur & plein de rage,
Je le jettai si haut en l'air
Qu'on n'en entendit plus parler
Qu'après plusieurs longues années:
Enfin après tant de journées
Ce pauvre corps retombe en bas,
Mais la chair ne s'y trouva pas?
Les vers l'avoient toute mangée.

Et ma foi tellement rongée,
Qu'aiant laiſſé tant ſeulement
Les os dans leur aſſemblement
Ils en avoient fait un ſquelette,
Son plaſtron & ſon pot-en tête
Etoit de fer & bien épais,
Nonobſtant quand il vint après,
A retomber de ſa ſecouſſe,
Il étoit tout couvert de mouſſe,
Et la roüille avoit conſommé
Les armes dont étoit armé
Ce ſoldat des pieds juſqu'au faiſte:
Si longue avoit été ſa traiſte,
Et croire aſſeurément il faut,
Que je l'avois jetté bien haut.
Ma gloire en d'autres faits ſe montre,
Ce jour dans la même rencontre
Avec un ſeul coup de mon poing
Un autre je jettai ſi loing,
Qu'on le trouva (mais d'aſſeurance)
Vers le Cap de bonne eſperance,
Dans une heure (terrible fait!)
Tout ce chemin par lui fut fait,
De mille cent quarante lieuës:
Ce ne ſont pas des veaux ſans queuës
Ce que je dis eſt arrivé,
Voici comment on a prouvé
La verité de cette affaire.

Ce Cavalier avoit un frere
Sur la mer toûjours trafiquant,
Lequel revenant du Levant,
Vers le Cap de bonne eſperance
Vit tout d'un coup à ſa preſence
Tomber avec étonnement
Le corps de ſon frere plus grand
Qui venoit de perdre la vie,
A cet accident chacun crie,
Chacun commence à s'étonner,
Et perſonne ne ſçait donner
Raiſon d'une telle avanture,
Son frere en cette conjoncture,
Gemit & réve inceſſamment
Sur un ſi funeſte accident.
Arrivé qu'il fut en Holande,
Tout incontinent il demande
Comme étoit paſſé tout ceci,
Il en fut très-bien éclairci :
Car il ſçeut que dans la mêlée,
Pour rendre ma gloire comblée,
Je donnai ce grand coup de poing
Qui ſon frere envoya ſi loing :
L'heure aiant été confrontée,
Le jour, le moment, & l'année
Que ce prodige j'avois fait,
On demeura d'accord du fait ;
L'hiſtoire autant bien averée,

Que ce soldat (chose asseurée)
Dans une heure le chemin fit
Que ci-devant je vous ai dit,
De mille cent quarante lieuës,
Chose, que l'on n'a jamais vûës,
Et qu'on ne verra plus jamais
Si moi-même la main n'y mets,
Il n'est que le grand Dalmazere
Qui ces prodiges puisse faire,
Lesquels à parler sainement
Donnent bien de l'étonnement.
Dedans les anciennes Histoires
Ces vieux recueils, ces vieux memoires,
J'ai bien voulu jetter les yeux,
Et me suis rendu curieux
De vouloir là-dedans apprendre
La valeur du grand Alexandre,
Ce qu'ont fait Cesar, Asdrubal,
Le Carthaginois Annibal,
Ces Scipions foudres de guerre
Crains par tout comme le tonnerre,
J'ay de surplus voulu sçavoir,
Quel avoit été le pouvoir
De Lucelle, de Paul Emile,
De Marc Antoine de Camille,
De quel courage étoient poussez
Demetrius, Artaxercés,
Combien vaillante étoit l'épée

Et de Philippe, & de Pompée,
Auquel plus d'honneur étoient dûs
A Marius, ou Lepidus.
J'ai trouvé que cette canaille
Sans mentir n'a rien fait qui vaille,
Qu'au prix du grand Dalmazero
Ils ne sont tous qu'un vrai zero,
Qu'il faudroit brûler ces histoires,
Ces vieux recüeils, ces vieux memoires
Car le tems est plus que perdu
Qui pour les lire est dépendu.
Non mieux vaut que la chose dure;
Et qu'on en fasse la lecture?
Afin qu'on mire là dedans
Les fait de ces vieux Conquerans,
Car ce qu'ils ont fait de plus illustre
Donnera d'autant plus de lustre
A ceux dont je suis couronné
Ainsi que le blanc est donné
Pour relever la couleur noire,
De même cette vieille histoire
Donnera du réhaussement,
A celle qui d'oresnavant,
Fera le recit de ma vie.
Après cela faut-il qu'on dise
Que je suis au rang des mortels
On me doit dresser des Autels
Qui me seront plus convenables,

Plus avenants, & plus sortable ;
On me doit des arcs triomphans
Non pas des tristes monumens,
Puisque ma gloire est immortelle.
Vien donc, approche-toi cruelle
Approchez-toi, Mort, tu verras,
Qu'avec moi rien n'avanceras,
Et que Don Diego Dalmazere
Se rit de ce que tu peux faire,
Et n'étant du rang des humains
Se mocque du dard de tes mains,
D'autant qu'il est invulnerable.

LA MORT.

Vraiment tu parois admirable,
Pour déduire tous tes hauts faits,
Mais je ne sçai comment tu fais,
Car je vois avec ta vaillance
Ton pays troublé par la France,
France, qui lui fait bien du mal,
D'ailleurs je vois le Portugal
Qui beaucoup de peine lui donne,
Et qui s'est fait une couronne.
Je ne mens pas, tu le vois bien,
Et cependant tu n'y fais rien.

DON DIEGO.

Ne croit pas le grand Dalmazere
Cela digne de sa colere ;
Jamais je ne ferai du mal

En France, & moins en Portugal ;
Car j'ai l'ame trop genereuſe
Et j'ai l'humeur trop belliqueuſe
Pour m'attacher à des ſujets,
Leſquels ſont plûtôt des objets
De ma pitié, que de ma haine,
Je ne veux pas prendre la peine
De le regarder ſeulement.

LA MORT.

En voilà bien ſuffiſamment,
C'eſt aſſez pour me faire dire
Serieuſement & ſans rire,
Que Dalmazere n'eſt qu'un fat,
Au vingt-quatriéme carat,
Je te vois dedans la poſture
D'un vrai fol à double teinture,
Et que l'orgueil qui t'a ſaiſi,
T'a rendu ſot en cramoiſi.
Je me mocque de tes boutades,
De toutes tes rodomontades,
Sçaches, ſuperbe boutadeux ;
Que tu mourras, car je le veux.
Nul homme Dieu n'eſt ſur la terre,
Mais un ſeul que le Ciel enſerre
A qui l'on dreſſe des Autels :
Tu n'es que du rang des mortels,
Pauvre orgueilleux dont la nature
Eſt ſujette à la pourriture ;

Et quand ton bras auroit vrayement
Fait tout ce dont impudemment
Servante ton outre cuidance,
Sçache qu'avec cette arrogance,
Tout à cette heure tu mourras,
Va donc, faits comme tu pourras.

LA MORT

Au Roi.

A Vous qui tranchez dugrãd Maître
Et qui pour tel voulez parêtre,
Et vous faisant en ce bas lieu
Obéir comme un petit Dieu,
A vous qui portez la Couronne,
C'est à vous, dis-je, que j'ordonne
D'obéir au commandement
Que je vous fais presentement,
D'aller promptement reconnoître
Le grand Dieu pour souverain Maître,
Puisqu'il peut soûmettre à ses loix,
Et les Monarques, & les Rois.

LE ROI.

J'ai trop certaine connoissance
Que Dieu par sa toute-puissance
A du pouvoir dessus les Rois.
Aussi bien que sur les Bourgeois,

Quoi que je sois puissant Monarque
Je ne suis dans une même barque,
Dessus la mer dans le danger,
Le Roy meurt comme le Berger,
Je ne suis pas d'autre nature
Qu'une autre humaine creature;
Je ne m'en sçaurois dispenser
C'est un abus que d'y penser.
Dieu cet Arrest a voulu faire
Contre Adam nôtre premier Pere,
Et contre tous ses descendans;
Par consequent je suis dedans;
Ainsi j'aurois mauvaise grace,
D'en vouloir éviter la trace,
Et quand faire je le voudrois
A cela le tems je perdrois.
A qui pourrois-je avoir refuge
Puis qu'il est le Souverain Juge;
Il faut ceder aveuglement
A ce divin commandement,
Et sans aucune resistance
Acquiescer à sa sentence,
Qui tient les grands & les petits
Egalement assujettis.
Ce grand conquerant Alexandre
N'a pû refuser de se rendre,
De Rome les grands Empereurs
Sont tous morts avec leurs grandeurs,

Cesar, Constantin, Theodose;
Pompée a fait la même chose,
Charlemagne comme eux est mort;
Je suis sujet au même sort,
Je n'y sçai point d'autre mystere.
Mais pourtant, s'il se pouvoit faire,
Je voudrois bien vous supplier
Qu'il vous plût un peu dilayer
Pourrez-vous n'être pas fléchie?
Je suis d'une ample Monarchie
Le legitime possesseur:
Et je n'ai point de successeur,
Que si vous ne voulez démordre
Tout mon Royaume est en desordre,
Vous sçavez bien que mon Etat
Est dans un pitoyable état,
Car jamais si sanglante guerre
On n'a veu faire sur la terre,
En lambeau l'Etat sera mis,
Par amis, & par ennemis,
Et reduit en pauvre équipage.
Le remede est un Mariage
Qui ces malheurs peut divertir,
Obligez-moi de consentir
Que j'épouse donc cette Reine
Qui seule peu tirer de peine
Mon Royaume, & moi triomphant,
En me donnant un bel enfant,

Vrai ſucceſſeur de ma Couronne;
Cette requête je vous donne,
Vous ſuppliant très-humblement
D'accorder l'enterinement.

LA MORT.

Il eſt vrai que vôtre requête
Paroit civile & bien honnête,
Mais ſon pretexte ſpecieux
C'eſt une menſonge à dire mieux,
Quand il faut quitter la Couronne
Je vois que peine je vous donne:
Vous voudriez le coup éviter,
C'en eſt fait, il faut le quitter,
Vôtre ſentence eſt prononcée,
L'affaire en eſt trop avancée,
Il ne faut point de contredit;
Executez ce que je dit:
Il n'eſt point là d'autres. nouvelles,
Toutes mes fléches ſont mortelles,
Et rien ne ſert de s'excuſer.
Si je me voulois amuſer
A toutes les veines excuſes,
Et les fineſſes, & les ruſes,
Que le monde met en avant,
Je puis dire qu'aſſeurément
Deſormais ne mourroit perſonne,
Car ſon excuſe chacun donne,
Perſonne ne veut déloger,

Et je vous prie où se loger ?
Le nombre seroit-il capable
De loger ce nombre innombrable
De gens qui croîtroient tous les jours,
Si la mort ne faisoit son cours ;
Et de grace où pourrions-nous mettre
Ceux que tous les jours on voit naître?
Les hommes seroient trop pressez
Sans le nombre des Trépassez
Afin donc que tout mieux se fasse,
Que l'un à l'autre fasse place,
Ainsi l'a le Ciel ordonné
Par Edit, qu'il m'en a donné ;
Voilà pourquoi je vous ordonne
De laisser là vôtre Couronne :
Quelqu'autre vous succedera,
Qui pour vous la possedera.

LA MORT

A une jeune Veuve d'un Bourgeois.

JE ne pense pas vous surprendre
Lorsque je viens vous faire entendre
Qu'il vous faut suivre promptement
Ce mari que vous aimiez tant,
Entendant vos pleurs & vos plaintes,
Que je ne crois pas être feintes,

J'ai penſé vous bien obliger,
Si je vous pouvois engager
A faire le même voyage
Qu'a fait ce brave perſonnage;
Et comme vous ne pouvez pas
Après un ſi triſte trépas
Dans le monde vivre contente,
Vous voyant ſi triſte & dolente
J'ai bien voulu vous propoſer
Que vous vous devez diſpoſer
A le ſuivre ſans reſiſtance.

LA VEUVE.

De grace, changez de croyance,
Et tréve de tout compliment
Vous ne m'obligez nullement
En me donnant cette nouvelle;
De vôtre ſentence j'appelle,
J'impreuve tout vôtre projet,
Et vous vai dire le ſujet.
Au bout de ma quinziéme année
Pour épouſe je fus donnée,
A ce brave & riche Bourgeois
Qui ſe nommoit Monſieur François,
Homme en verité tout aimable,
Par ſa vertu recommandable,
Sage, diſcret & craignant Dieu,
Et qui paſſoit dedans ce lieu
Pour homme de vertu ſublime.

Chacun en faisant grand estime,
Parce que son plus grand trafic
Etoit pour le bien du public,
Il entendoit la politique,
Et la mettoit bien en pratique,
Aiant cela de bon en lui
Que s'il travailloit pour autrui;
Il prenoit une peine extrême,
Comme si c'étoit pour soi-même:
Les affaires de la maison
Alloient toûjours dans la raison,
Tout en paix, & tout en concorde,
On n'entendoit point de discorde,
Car il ne se fâchoit jamais,
De demander si je l'aimois:
Je vous en donne ma parole,
Mais aussi, j'étois son idole,
Parce que de me caresser,
Il ne se pouvoit point lasser,
Il m'aimoit d'un amour extrême,
Et je l'aimois comme moi-même,
Je lui fus chere, il me fut cher,
Nous n'étions qu'une même chair,
Nous goûtions dans le mariage
Tout le plaisir & l'avantage
Et le parfait contentement,
Que peut causer ce Sacrement
Dans un tel état nôtre vie,

De tout bonheur étoit suivie,
Mais ce bonheur bien-tot passa
Car ce bon mari trépassa.
Posé ce que je viens de dire,
Considerez en quel martyre
M'a laissé ce fidel Epoux,
Si je puis rien goûter de doux
Si je puis aimer une vie,
Qui n'est que de chagrin suivie :
Car les malheurs m'en veulent tous.

LA MORT.

Et pourquoi donc refusez-vous
De sortir hors de cette terre ?
Puisque tout vous y fait la guerre
Sortez-en donc, & suivez-moi.

LA VEUVE.

Non, s'il vous plait, voici pourquoi :
Menant une si douce vie
De nulle tristesse suivie
Avec cet Epoux si loyal,
Ne souffrant pas le moindre mal,
Puisque j'en étoit adorée,
Ordinairement caressée,
En verité je vous le dis,
J'ai fait çà bas mon Paradis,
Et c'est ce qu'on ne doit pas faire :
Car la souffrance & la misere,
Les amertumes & le fiel,

Nous doivent preparer au Ciel,
Ce Paradis tant agréable
Qui pour toujours sera durable.
J'ai peur que l'aiant fait çà bas,
Au Ciel je ne le trouve pas ?
Par cette raison je vous prie
De me laisser encor en vie,
Afin que je porte ma croix
Par l'ordre des divines loix.
Je ferai donc mon Purgatoire
En repassant dans ma memoire,
Le souvenir de mon Epoux,
Les jours me seront sombres tous,
Me souvenant de ses caresses,
Je vivrai dedans les tristesses;
Et je changerai mon doux miel
En absynthe, vinaigre & fiel:
Toute ma vie sera telle,
Que d'une chaste Tourterelle,
Car je serai tous les momens
Dans les tristes gemissemens,
Et tout mon soin & mon étude
Sera de vivre en solitude,
Puisque je n'ai plus mon Epoux,
M'aiant été ravi par vous,
Laissez-moi donc triste & dolente
Dans cette vie languissante,
De grace ne me troublez pas,

En autre part dressez vos pas.

LA MORT.

Certes, quand j'entends vôtre dire
Je ne me puis tenir de rire,
Bien que de mon temperament,
Me riant que très-rarement.
La belle, riche, & jeune veuve,
A ces regrets vous ferez tréve,
Aussi bien parmi la couleur.
De vôtre apparente douleur,
Je vous connois dissimulée :
L'amertume en est écoulée :
Ce que vous avez avancé
A la faveur du trépassé,
Ce n'est justement qu'une excuse,
A tout cela je ne m'amuse :
Sans vous flatter, pensez à vous,
Il faut suivre ce bon Epoux :
Pensez-vous que je sois si folle
Que de croire à vôtre parole
Que si vous étoient accordez
Les délais que vous demandez,
Vous en feriez un autre usage,
Et penseriez au mariage.
Aiant mis cet homme au cercueil :
Le premier an de vôtre dueil,
Doit se passer dans la tristesse,
Et qu'en dehors elle paroisse,

Et c'eſt ce que vous faites voir
Avec vôtre triſte habit noir,
Et vôtre creſpe ſur la face :
Le premier an ainſi ſe paſſe ;
Auquel pour le commencement
Je crois que veritablement,
Vous reſſentez une triſteſſe
Laquelle vivement vous preſſe
Dans la perte de vôtre Epoux :
Mais après peu que ferez-vous ?
Vous en perdrez la ſouvenance,
Diſant en vous rien je n'avance
De pleurer, de plaindre, & gemir,
Quoi ! le ferai-je revenir,
Si je ne me ſers d'autres charmes
Que de regrets, & que de larmes :
Puiſque c'eſt inutilement ;
J'aime mieux donc vivre autrement ;
Je ſuis belle, dans la jeuneſſe,
A cela je joints la richeſſe,
Je crois qu'en voila bien aſſez,
Pour revenir aux tems paſſez,
Avec ces trois beaux avantages,
J'en puis trouver un des plus ſages,
Des plus riches & des mieux faits,
Et ſi de la ſorte je fais,
Je pourrai mener une vie
Exempte de melancolie :

Je n'ai pas plus haut de vingt-ans,
Je dois prendre mes passe-tems
Plûtôt dedans un mariage,
Que dedans un triste veuvage
Et pour en parler franchement
Je crois que de faire autrement
Ce n'est pas avoir bonne grace :
Le premier an ainsi je passe,
Du grand deüil on vient au petit,
Vous vous ajustez d'un habit
Qui vous met dans un équipage
Tel que demande un mariage,
Vous annelez tous vos cheveux,
Vous mettez un crêpe sur eux
Qui relève avec avantage
La blancheur de vôtre visage,
Vous commencez à caquetter
Vous vous plaisez à frequenter,
Vous agréez qu'on vous muguette :
Posé cela, la chose est faite ;
Vous avez mille serviteurs
Qui seront vos adorateurs,
Vous en serez tôt recherchée,
Puis à quelqu'un d'eux attachée
S'entend, s'il ne tenoit qu'à vous
Mais il faut parler à nous.
Avec toute vôtre jeunesse,
Vôtre beauté, vôtre richesse,
Avec

Avec tous vos charmans discours,
Vos mignardises, vos amours,
Tous vos Galants, & vos Esclaves,
Vos gestes, & vos maintiens graves,
Avec vos charmes, vos appas,
Belle, vous passerez le pas:
Et de parler, & de se taire,
Avec moi c'est le même affaire:
Allez-vous-en sans contredit,
Ne parlez plus, c'est assez dit.

LA MORT
Au Bourgeois.

LA MORT.

DAns les partis, dans les intrigues,
Dás les travaux, dans les fatigues,
Je vous vois tant embarrassé
Qu'à peine aurez-vous bien pensé
A ce que je m'en vais vous dire,
C'est que tout à l'heure (beau sire)
De mourir se faut disposer,
Et tout de bon sans biaiser.

LE BOURGEOIS.

Moi mourir! & toute à cette-heure
Vous dites qu'il faut que je meure;
De mourir dedans la saison

Où je commence ma maiſon :
Que je vous doive cette grace
Qu'en autre tems cela ſe faſſe :
Juſtement dans le tems je ſuis ;
Dans lequel bravement je puis
Commodément faire fortune,
L'occaſion eſt opportune :
Car je ne ſuis point languiſſant,
Mais je ſuis toûjours agiſſant :
Tantôt je ſuis dedans l'étape,
Et tantôt les tailles j'attrape,
Quelquefois je ſuis dans les deux
Et j'y fais tout ce que je veux,
Car du profit toûjours j'amene :
Il eſt vrai que j'ai de la peine,
Mais tres-volontiers je la prens :
Je ſuis déja chargé d'enfans,
Il faut qu'un peu de bien j'amaſſe,
Et faut-il pas que tout ſe faſſe
Par mes travaux & par mes ſoins,
Pour ſurvenir à leurs beſoins,
C'eſt depuis peu que je commence
De faire une bélle chevance,
Je ſuis déja fort avancé,
Dedans le train que j'ai commencé,
Et je fais auſſi bon ménage
Qu'aucun qui ſoit au voiſinage :
J'ai faits aux champs un bâtiment

Pour loger bien commodément,
Belle Etable, & fort belle Grange,
Où pour mon entretien je range,
De quinze à vingt paires de Bœufs,
Quittant ces bâtimens tous neufs
Faut-il que si-tôt on m'enterre.
J'ai de plus acquis force terre,
De bons prez, bleds, & bons raisins
Outre qu'après j'ai de voisins
Lesquels m'ont voulu faire entendre
Qu'ils avoient dessein de me vendre
Les fonds qu'ils ont joignant à moy,
A present je n'ai pas dequoi,
Les sommes sont considerables,
Car ces fonds-là sont admirables,
Et tout à l'entour il n'est rien
Qui soit plus utile à mon bien:
Avec le tems, comme j'espere
Tout cela se pourra bien faire,
Mais il ne se peut pas si-tôt:
Je vous prierois doncque tantôt
De me faire la curtoisie
De me laisser encore en vie,
Afin que je trouve moyen
De pouvoir acquerir du bien
Pour faire une bonne famille,
D'autant plus qu'ayant une fille
Il me faudra bien-tôt songer

En quelque part de la loger,
Car elle eſt à preſent en l'age
Qui demande le mariage,
Et les deux autres cependant
S'en vont dans un âge attendant
Que tout autant je leur en faſſe,
Tellement qu'il faut que j'amaſſe
Du bien pour leur faire leur dot,
Cela ne ſe fait pas ſi-tôt,
Ni ſans beaucup d'inquietudes.
D'abondant, je tiens aux études
Mon fils aîné que je prétens
Aidant Dieu, rendre en peu de tems
Intelligent, capable, habille,
Autant qu'il en ſoit dans la Ville,
Quand je verrai qu'avec raiſon
Il pourra regir la maiſon
Sans demander mon aſſiſtance,
Ni mon appui, ni ma preſence;
C'eſt-à-dire, quand mon pourpoint,
Sera juſtement à ſon point,
Que je n'aurai plus rien à faire,
Il faudra ſans autre myſtere
Songer à faire teſtament,
Et par ainſi tout bellement,
Se mettre dedans la poſture
De ſonger à la ſepulture,
Et pour vôtre dernier effort

Se resoudre enfin à la mort,
Car vous avez conté sans l'hôte,
Prenez tout à l'heure la botte.

LA MORT.

Il faut partir précisément
Monsieur le Bourgeois, & comment
Avez-vous dressé vôtre conte ?
Vous vous mocquez, c'est une honte
De vous entendre ainsi parler ;
Tous vos desseins s'en vont en l'air,
Je dirai, ferai, je veux faire,
Et qui vous doit ainsi complaire ?
Qui ces délais vous doit donner
Pour vos affaires ordonner ?

Je veux élever ma famille,
Je veux bien marier ma fille,
Je veux instruire mon garçon,
Et le former à ma façon ;
Ce sont là vos belles paroles
Ce sont vos pretextes frivoles,
Pour prolonger encor vos jours.

Et moi je dis tout au rebours
Prenez, vôtre sac & vos quilles,
Au lieu de marier vos filles,
Pensez à vîte déloger,
Mais tout-à-l'heure sans songer
A parfaire vôtre chevance,
Il faut partir en diligence,

Vous n'avez pas où recourir
Tout maintenant il faut mourir.

LE BOURGEOIS.

Vraiment vous êtes bien ſevere
(Excuſez-moi) car ainſi faire
C'eſt me traiter bien rudement,
Et je vous dirai franchement
Que vous m'êtes bien importune?
Car au mo tant de ma fortune,
(Choſe qui me ſurprend ſi fort,)
Il faut ſe reſoudre à la mort.
Mais devant que cela ſe faſſe,
Me feriez-vous pas une grace?
Vous m'obligerez grandement
De m'accorder dilayement,
Pour le tems qui m'eſt neceſſaire
A parachever une affaire,
Fort important à ma maiſon;
S'il vous plaît d'oüir ma raiſon
J'en dirai quelqu'une qui vaille:
Dedans l'étape & dans la taille
Je me ſuis toûjours intrigué,
Non ſans m'être bien fatigué,
(Comme je me ſentis habile)
Dans les affaires de la Ville,
Je me mêlois inceſſamment,
Ce qu'ayant fait fort longuement
J'ai fait diverſes fournitures,

Des grands travaux, des procedures,
J'ai donné, j'ai reçûs, j'ai mis,
J'ai fait promesse, on m'a promis,
Des tailles j'ai fait les receptes,
Ces choses ne sont pas faites
Qu'avec un embarras bien grand,
Mais pour me servir de garant
J'ai bravement dressé mon conte,
Où je fais voir tout ce que monte,
Ce que j'ai pris, ce que j'ai mis,
Ce que j'ai promis, ou remis,
Là tout au long & tout au large
Je fais ma charge & ma décharge,
Je conte tous les payemens,
Je cite les acquitemens
Passez en faveur de la Ville :
Je fus toutefois mal-habile
En ce que mes Associez
Avec qui sont negociez
Tous ces procedez d'importance,
Car jusqu'à la moindre quitance,
Et je n'en ai point devers moi,
Ce qui me met en grand émoi,
C'est la cause pourquoi je presse
Que nos contes bien tôt on dresse,
Auditeurs ont été nommez
Afin qu'ils soient examinez.
Vous voiez bien que cette affaire

Par un autre ne se peut faire,
Car mes enfans sont en danger,
(Se faisant par un étranger)
De perdre ce qu'ils ont a prendre,
Peut-être qu'il leur faudra rendre,
Et cependant il leur est dû,
Si je n'y suis, tout est perdu
Je vous demande cette grace
Que par moi ce conte se fasse
Ne me pressez pas jusqu'à tant
Que je rende un chacun content:
Quand j'en aurai fait la cloture
Je me mettrai vîte en posture
D'aller où vous me commandez.

LA MORT.

Rien de ce que vous demandez,
Monsieur, vous n'êtes qu'une bête:
Sans cervelle dans vôtre tête,
Vous le montrez évidemment:
Car vous ne pensez seulement
Qu'à vôtre conte de la taille,
Et vous ne faites rien qui vaille,
Vous ne pensez qu'à vos enfans
A les laisser riches, puissans,
Avec une belle chevance,
Et des biens en grande abondance:
Vous êtes au nombre des fous
Car vous ne pensez pas à vous,

Vous avez un grand conte à rendre
Et c'eſt Dieu qui le doit entendre :
C'eſt-là, qu'il falloit bien penſer
Au moyen de le bien dreſſer,
Et c'eſt où s'eſt moins appliquée
Toûjours vôtre ame detraquée :
Vous n'y ſongez aucunement,
Sçachez toutefois maintenant
Que Dieu tient en main le contrôle,
Dans lequel non chaque parole,
Non chaque action ſeulement,
Mais il marque préciſément
Juſques a la moindre penſée
Si vôtre vie eſt bien dreſſée,
Ce Juge vous l'alloüera
Et vous en recompenſera ;
Mais ſi par un effet contraire
Au monde vous n'avez ſçû faire,
Que tout plein de méchancetez :
Et ſi tout plein de fauſſetez,
Vous avez fait dans vos negoces,
Et tant d'autres crimes atroces,
Il eſt par ſes loix arrêté
Que le tout vous ſera conté.
Si pour faire vôtre chevance
Vous avez eu l'outrecuidance
Ou par chicane ou par procez,
Par violence, ou par excez ;

Ou par quelque sorte de rapine,
D'envahir la terre voisine,
Soit un champ, de vignes, des prez,
Sçachez que vous la payerez.
Si dedans ces grandes receptes,
Que des tailles vous avez faites,
Vous n'avez marché franchement,
Ne marquant pas le payement
Qu'on vous faisoit dans vôtre rôle;
Vous vous trouverez, maître drôle,
Contraint par les Divins Arrêts
D'en payer tous les interêts.
Si quand vous êtiez dans l'étape
Ce grand Dieu Juge vous attrape
Debitant dedans cet emploi
Quelque argent de mauvais aloi:
Si vous avez eu ces addresses
De couper, rogner les especes,
Du tems qu'on ne les pesoit pas,
Si vous avez franchi le pas
Et pour avoir plus grande proye
Avez fait la fausse monnoye;
Vous avez amassé du bien
Mais que vous le payerez bien;
Mais que fais-je, je suis bien folle,
Car tout ce que je dis, s'envole,
C'est parler inutilement
Puis qu'il faut que tout promtement

Devant Dieu vous vous alliez rendre,
Allez donc sans vous faire attendre,
Vous n'avez ja que trop tardé
Depuis que je l'ay commandé.

LA MORT

A un Vieux Decrepité.

A Vous je me suis venu rendre
Ne craignant pas de vous sur-[prendre
Si je vous dis qu'assurement
Il faut mourir maintenant,
Je vous crois si prudent & sage,
Que pour bien faire ce voyage
Je vous trouverai toûjours prêt.

LE DECREPITE'

Vous m'excuserez s'il vous plaît:
Je ne le suis pas à cette heure
Je suis surpris, je vous l'asseure,
Donnez-moi tems, quoi que bien vieux
J'y veux penser encore bien mieux,
L'affaire est telle importance
Qu'elle merite bien qu'on y pense,
Pour une autrefois son effet,
Et je vai mettre ordre à mon fait.

LA MORT.

Je m'étonne & je suis confuse
Qu'un homme ainsi fait me refuse,

Je croiois que dés-auſſi-tôt
Vous euſſiez dû me prendre au mot,
Sans aucunement vous deffendre,
Car je ne ſçaurois bien comprendre :
Quel contentement vous prenez
Au triſte état que vous menez :
Dedans une decrepitude,
Toute pleine d'inquietude,
Parmi le chagrin vous vivez :
Et tous les jours y recevez
Quelque incommodité nouvelle,
Durant certain tems la gravelle
Vous fait éprouver ſon tourment,
Et cependant Dieu ſçait comment
Vôtre propre carcaſſe endure ;
Tant que cette atteinte vous dure
Vous ſoupirez, vous gemiſſez,
Et tout cela n'eſt pas aſſez.
Si ce mal fait un peu de tréve
Auſſi-tôt un autre s'éleve,
Qui vous ſaiſit & vous ſurprend,
La goute aux jointures vous prend,
Où vous ſouffrez la même peine
Que l'on ſouffre dedans la gêne :
Vous êtes les jours & les nuits,
Dans de perpetuels ennuis,
Je vous vois toûjours dans les plaintes,
Toûjours dans les cris & les craintes,

Et là vos maux ne sont pas tous,
Je sçai que d'une rude toux
Vous souffrez une grande peine
Qui vous cause une courte haleine
Ne pouvant quasi respirer,
Toûjours gemir & soûpirer
C'est le mêtier que d'ordinaire
(Ou peu s'en faut) on vous voit faire.
Pour avoir du soulagement,
Il faut avoir incessamment
Avec vous un Apotiquaire,
Qui ne sçait autre chose faire
Que farcir vôtre pauvre corps,
Et par dedans & par dehors,
De drogues & de medecines,
Lesquelles encor que bien fines:
Quand elles doivent operer
Elles vous font desesperer,
Et je ne fais pas difference
Entre l'une & l'autre souffrance,
Car vous souffrez le plus souvent
Un presque plus facheux tourment,
Tant que la medecine opere,
Que quand le mal vous desespere.
Je trouve que dans vos travaux
Vous souffrez deux sortes de maux,
Un dans le corps, l'autre à la bourse,
Ainsi vôtre vie est la source

De toutes les calamitez,
De toutes les infirmitez :
Vous n'avez jour en la semaine
Que vous ne souffriez de la peine,
En ce monde il vous faut pâtir,
Et je parle d'en partir :
Pour terminer vôtre souffrance,
Vous faites de la resistance,
Comme si vous preniez plaisir
Et que ce fut vôtre desir
D'être toûjours dans le martyre,
Pour moi je ne sçai pas que dire,
De vous plaire incessamment
Dans un continuel tourment.

LE DECREPITE'.

Cruelle, inhumaine, felonne,
Ce sont les titres qu'on vous donne,
Mais à tort selon que je vois;
En mon endroit pour cette fois
Vous n'êtes que trop pitoyable
Car supposé pour veritable
Qu'il ne se trouve aucun moment
Que je ne soit dans le tourment,
Et croyant que ma pauvre vie
Soit toûjours dans la maladie,
Et toûjours dans l'affliction,
Vous en avez compassion :
Il est faux, j'ai des intervalles,

Mes peines ne ſont pas égales,
Il eſt des tems plus réjoüis,
Dans le cours deſquels je joüis
D'une parfaite quietude,
Et ſi j'ay de l'inquietude,
Quelque tems de ma rude toux,
Les jours ne ſe ſemblent pas tous;
Si dans l'hyver elle me preſſe,
Dans le printems elle me laiſſe,
La goute me tient quelque jours
Mais ne me preſſe pas toûjours,
Elle eſt legere, elle eſt fantaſque,
Aprés avoir fait la bourraſque
Elle s'en va pour quelque tems
Si je ſouffre quelque tourmens
Que la gravelle me procure,
Ce n'eſt pas toûjours que j'endure,
Car on m'a le ſecret appris
D'une poudre, dont ayant pris,
Elle fait effet admirable
En me purgeant de tout le ſable
Qui me cauſoit tant de tourment
Ce fait, amis comme devant,
Je trouve ma peine allegée;
Dire qu'elle ſoit prolongée
Au moyen du medicament
Qu'il me faut prendre inceſſamment:
Je vous donne bien ma parole,

Qu'il n'en eſt guere dans mon rôle
Par deſſus tous les Purgatifs,
Je n'uſe que de lenitifs,
Toutes mes plus grandes dépenſes
Sont des huiles & des eſſences,
Que j'applique par le dehors,
Et je n'en mets dedans mon corps
Que quand le grand beſoin me preſſe,
Et pour cela j'ai cette addreſſe,
Quand j'en ſuis reduit à ce point,
Que l'argent je n'épargne point
Pour tirer des bonnes Boutiques
Les drogues les plus energiques :
Mes medicamens ſont tirez,
Diſtillez, quinteſſenciez,
Et preparez en telle ſorte
Pour le grand ſoin que l'on apporte,
Qu'ils n'ont point de malignité,
Ni de mauvaiſe qualité,
Partant quand je prends medecine
Elle eſt legere, elle eſt benigne,
Elle opere tout doucement
Sans me preſſer aucunement :
Et voilà donc comme ma vie
N'eſt pas inceſſamment ſuivie
Et de miſeres & de maux ;
Et de chagrins & de travaux.
Ce n'eſt pas que je ne confeſſe

Que bien souvent le mal me presse
Mais que faire dans ce bas lieu
Il faut souffrir un peu pour Dieu,
C'est la vallée de misere,
Nous sommes ici pour ce faire,
Je vous prie de m'y laisser
Et ne pas mon départ presser.

LA MORT.

Monsieur, je connois vôtre ruse,
Ici de rien ne sert l'excuse,
Nous ne joüons pas aux tarots :
Ceux qui s'excusent sont des sots,
Que vos douleurs soient donc legeres,
Ou soient douces, ou bien ameres,
Souffriez, ou vous ne souffriez pas
Certes vous passerez le pas.

LA MORT

A un Chanoine.

LA MORT.

MOnsieur, cet avis je vous donne
Que vôtre derniere heure sonne,
Et je viens pour vous avertir
Qu'il vous faut promtement partir
Pour aller jusqu'à l'autre monde,
Un homme comme vous ne fonde

Son bonheur dedans ce bas lieu,
Il desire de s'unir à Dieu :
Ce n'est pas ici sa patrie,
Et pour ce faut que je vous die
Qu'étant seulement passager
Tout-à l'heure il faut déloger.

LE CHANOINE.

Hé ! s'il le faut à la bonne heure,
C'est tout un qu'aujourd'hui je meure,
Je sçai bien qu'il me faut mourir,
Que tôt ou tard je dois pourrir :
Toûjours je pense à cette affaire,
Tous les jours je la considere,
Jamais je ne me mets au lit
Que je me songe à cet édit :
Mes œuvres avec le compas ;
Afin de ne m'égarer pas
Lors que je dis mon Breviaire,
Par souvenir dans une biere
Je me figure être étendu,
Et de la sorte est mieux rendu
L'honneur que je dois à mon maître,
Car je songe alors que peut-être
Ce sera la derniere fois
Que dire l'Office je dois ;
Je suis dans mon Oratoire
J'en fait l'objet de ma memoire,
Et de ce lieu ne sors pas

Que je ne ſonge à mon trépas.
Quand je commence ma journée,
Mon ame eſt environnée
Quand ma journée a fait ſont tour
Cette penſée eſt de retour.
Quand ſouvente-fois je regarde
Mon poudreux horloge, & prens garde
Au ſable qui va s'écoulant,
Je dis, de même en découlant
La vie errante que je roule
Pour être ce ſable qui coule
N'aura-t'il pas encore paſſé
Que tu te verras trépaſſé;
En effet il eſt veritable
Qu'ainſi que nous voyons le ſable
Paſſer & couler doucement,
Tout de même inſenſiblement
Par une infaillible coûtume
Le chaud interieur conſume
En nous l'humide radical
Dont le terme nous eſt fatal,
Qu'avec lui finit nôtre vie
Qu'elle nous eſt ſoudain ravie,
Qu'à l'autre monde nous paſſons
Au tems que moins nous y penſons,
Quand je vois couler cette poudre,
J'y ſonge afin de m'y reſoudre.
Tous les jours, ou bien peu s'en faut

Pour les morts prier il me faut,
Et quand l'Office j'en recite
Dedans mon esprit je medite
Et je dis souvent à part moi,
Peut-être demain pour toi,
Il se fera la même chose
L'homme propose & Dieu dispose,
Et tu ne sçais quand de ton corps
Ton ame doit sortir dehors.
Quand chaque jour j'entre en l'Eglie
Et m'avient souvent que je lise
Un des funébres écriteaux
Qui sont gravez sur les tombeaux,
Au moment que je le regarde
Je vois qu'il me faut prende garde
Qu'avec le tems mon pauvre corps
Au nombre sera de ces morts
Que dedans ces demeures sombres
J'irai loger avec les ombres
Lors que j'y penserai le moins.
J'ai tellement mis tous mes soins
A réver sur cette pensée
Qu'en mon ame elle est enfonçée,
Il est vrai qu'au premier abord,
Au seul souvenir de la mort,
Je me trouvois melancolique :
Mais quand je l'eus mise en pratique
Au lieu d'y rencontrer du fiel

Je n'y trouve rien que du miel,
Et sur tout quand je considere
Que ce passage est necessaire
Qu'il me faut sortir de ce lieu
Si je m'en veux aller à Dieu ;
Si je le dois voir face à face,
Qu'il faut qu'en mourant je le fasse,
Car tant que je serai çà bas,
Je suis privé de ces ébats.
Cette pensée est si charmante
Qu'elle me plaît & me contente
Et fait qu'en ce dernier moment
Je ne suis surpris nullement :
Je ne fais resistance aucune ;
Mais si je ne vous importune
Je voudrois bien vous dire un mot
Que je vous aurai dit bien-tôt.
Il faut mourir, la chose est claire,
Je suis resolu de ce faire,
Si c'est là le vouloir de Dieu
Que je déloge de ce lieu,
Puisqu'il est le Souverain Maître,
Pourtant si nous pouvions remettre
La partie à quelqu'autrefois,
Sans prejudice de ses loix,
Que je vous serois redevable !
Vous me jugerez excusable
De le faire en cette saison,

Quand j'en aurai dit la raiſon.
Si je veux prolonger ma vie
Ne croyez pas que je le die
Pour mon interêt ſeulement,
A moi tout m'eſt indifferent,
J'ai dans l'Egliſe une Prebande
Et ſi ce n'eſt pas la plus grande,
Je puis dire que peu s'en faut
Je voudrois donc à mon défaut,
S'il ſe peut la pouvoir remettre;
Et reſignant en faire Maître
Un mien Neveu, brave garçon
Lequel a toute la façon
Dans la tendreſſe de ſon âge,
D'être un jour vertueux & ſage;
Et vivre dans les ſaintes loix,
Partant je penſe que je dois
Lui reſigner mon Benefice,
Puis que je vois ſans malice,
Mais je ne puis preſentement.
Ce qui me donne empêchement
C'eſt qu'il n'a pas encore l'âge
Pour pouvoir avec avantage
La poſſeder paiſiblement;
Car il faut neceſſairement
Qu'il ſoit dedans ſa quatorziéme,
Il n'eſt que dedans ſa douziéme,
De maniere que dans deux ans

Il aura tout l'âge & le tems
Qui lui peut être neceſſaire
Pour réüſſir dans cette affaire,
Moi donc & lui, vous ſupplions,
Et de bon cœur nous vous prions
De me laiſſer encor au monde
Ces deux ans, puiſque là ſe fonde
Tout l'eſpoir de mondit néveu,
Lequel alors ſera pourveu
Comme il faut de mon Benefice,
Si vous lui rendez ce ſervice,
Ce ſera le bien obliger,
Aprés quoi je veux déloger.

LA MORT.

Je priſe votre modeſtie,
Vous ne voulez pas que l'on die
Que vous apprehendez la mort,
Mais pourtant vous la craignez fort :
Monſieur dans vôtre échapatoire
Vous me voulez donc faire croire
Que ſi vous m'addreſſez un vœu
Ce n'eſt que pour vôtre néveu ;
Qu'en me priant que je vous faſſe
Cette faveur & cette grace
De pouvoir vivre encore deux ans :
Vous ne demandez que le tems
Qui juſtement eſt neceſſaire
Pour valablement pouvoir faire

Que vôtre néveu soit bien seur
D'être paisible possesseur,
Sans trouble, de vôtre Prebande.
Mais de grace je vous demande
Si je vous donnois ces deux ans.
Vous voudriez bien qu'ils fussent grãds
Et si vous pouviez (je m'asseure) [re
Vous feriés qu'ils n'eussent point d'heu-
Qui ne durât au moins un jour
Pour prolonger vôtre sejour,
Après cela vous prendriez peine
Qu'un jour durât une semaine,
Chaque semaine, je le crois
Vous le feriez durer un mois
Et chaque mois en sa journée:
Vous feriez durer une année:
Ainsi sans doute ces deux ans
Seroient & plus longs & plus grands
Que vôtre néveu ne demande
Pour joüir de vôtre Prebende.
Avec moi l'on ne peut mentir,
Il vous est fâcheux de partir,
Et vous cherchez l'échapatoire,
Mais ce calice il vous faut boire,
Allez-vous-en donc hardiment,
Sans être en peine nullement,
Si vacque vôtre Benefice,
Car avant que le jour finisse

Le Chapitre ordre y donnera,
Et quelqu'un il en pourvoira,
Que si le néveu n'a pas l'âge,
Quelqu'un en aura davantage,
Lequel bien joyeux en sera
Quand en paix le posſedera.
Pour couper tout, je vous ordonne,
Si vous avez dit Sexte & Nonne,
D'aller, puiſque je vous le dis,
Dire Vêpres en Paradis.

LA MORT

A un Aveugle.

LA MORT.

HElas! quand je te conſidere (Pauvre homme) dedans ta miſere
Quand je vois ton affliction,
Je te porte compaſſion,
Je vois bien que ta pauvre vie
De triſteſſe eſt toute remplie,
Que tu ne fais rien que gemir,
C'eſt pourquoi je te veux guerir.

L'AVEUGLE.

C'eſt me faire un bon office,
Et me faire un très-grand ſervice
Que de me donner gueriſon,

Vraiment vous avez bien raiſon
Quand vous dites que dans ma vie
Je ne vois que melancolie,
Rien que triſteſſes & ennuis,
Autrement faire je ne puis,
Ne voyant aucune lumiere,
Laquelle eſt la ſource premiere
Des plaiſirs & contentemens,
Des douceurs & des paſſe-tems
Que l'on peut prendre ſur la terre;
La triſteſſe me fait la guerre,
Je vis dans un chagrin bien grand,
Et tous les jours je vai mourant
Dedans cet état pitoyable,
Qui ſera le cœur charitable
Qui s'offrira de me guerir?
Il ne peut mieux me ſecourir
Qu'en me faiſant cette careſſe,
De bannir toute ma triſteſſe,
Et mettre fin à mes travaux,
Me delivrant de tous mes maux.

LA MORT.

Je te l'ai dit; & le veux faire,
Je mettrai fin à ta miſere,
Il me faut ſuivre pas à pas.

L'AVEUGLE.

Helas! je ne vous connois pas,
Je voudrois ſçavoir qui vous êtes

Qui ce commandement me faites
De vous suivre si promtement.

LA MORT.

Je suis la mort, tu vois pourtant
Qu'en te faisant changer de vie
Ta misere sera finie
Et c'est là l'unique moyen
Qui te peut procurer ce bien,
Il n'est rien de plus veritable.

L'AVEUGLE.

A ce coup je suis excusable,
Faisant avec vous des traités
Pour guerir mes infirmités :
Je ne vous pouvois pas connoître,
Mes yeux ne pouvant le permettre,
Puisque rien du tout je ne vois,
Mais maintenant qu'à vôtre voix
Je vous connois sans tromperie,
Avec instance je vous prie
De ne me pas vouloir guerir,
Et ne me parler de mourir,
Vaut mieux la vie languissante
Que non pas la langueur mourante,
Mourir c'est un medicament
Que je trouve un peu violent,
Soit que je pleure, ou que je rie,
Soit que je chante ou que je crie,
Je vous prie (& très-humblement)

Ne vous en mêlés nullement.

LA MORT.

Tu n'y vois goute, je t'asseure,
Tu le fais bien voir à cette heure,
Asseurément tu n'y vois rien,
Puisque tu refuses le bien,
Au tems que je te le presente :
Ta vie est toute languissante,
Car tu viens de le confesser,
Et tu ne veux pas la laisser :
Pauvre homme que peux-tu pretendre?
Quel contentement peux-tu prendre.
Si la lumiere te défaut ?
Tu ne peux avec ce défaut
Voir les merveilles de nature,
Tu ne peux voir la creature
Pour connoître le Createur ;
Tu ne peux être admirateur
Des belles voutes azurées
Qu'il a d'étoiles bigarées,
Et dont les feux étincelans
Charment les yeux des regardans.
Le Soleil, ce flambeau du monde
Qui tous les jours faisant la ronde
Illumine tout l'Univers ;
Jusqu'aux Païs les plus deserts,
Et dont les douces influences
Nous procurent les abondances

De ces fruits que tu veux avoir ;
Helas ! tu ne le peux pas voir.
Tu ne vois pas non plus la terre,
Tu ne vois ce qu'elle enserre ;
Ni ce quelle pousse au dehors,
Tu ne vois pas tant de trésors
Qui paroissoient dessus sa face,
Tu ne vois pas la bonne grace
D'un million de belles fleurs,
Qui mille aimables couleurs
Sont bigarrement variées,
Et de la sorte historiées,
Pour donner plaisir à nos yeux :
Puisque les tiens sont chassieux,
Tu n'a pas ce bel avantage.
Tu peux entendre le ramage
Des oiseaux qui volent par l'air,
Mais s'il est besoin de parler,
Quel plumage ont, ou quelles crêtes
Ces gentiles petites bêtes,
Tu ne goûtes pas ce plaisir
Ne t'en restant que le desir,
Tu ne peux pauvre miserable
Admirer ce nombre innombrable
De tant de divers animaux,
Dont l'aspect charme tous les maux,
Tu ne peux avoir l'avantage
De voir la mer, cet assemblage,

Des eaux qui sont dans l'Univers
Et qui par des canaux divers
Nous donnent de belles fontaines
Pour arroser toutes les pleines.
Tu ne peux voir dessus ces eaux
De quelle façon les vaisseaux
Volent d'une grande vîtesse ;
Tu ne vois pas de quelle addresse
On tire de ces lieux profonds
Grande quantité de poissons
Qui sont de diverse nature
Fort bons pour nôtre nourriture.
Tu peux bien savourer le vin,
Mais tu ne vois pas le raisin,
Tu ne vois pas cette merveille
Comment elle prend à la treille,
Capable de ravir les yeux
De tous ceux qui sont curieux,
Tu ne vois pas comme on façonne,
La liqueur que ce fruit nous donne,
Tu ne peux juger que de son goût,
Car après cela voilà tout :
Il est vrai que je me méconte,
Car je dois bien faire mon conte,
Que tu peux juger de l'odeur,
Mais tu ne peux pas voir la couleur,
Tu ne vois pas comme peut plaire
Ce vin, lors qu'il est dans le verre,

Avec ſa couleur de rubis,
De griotte, ou d'œil de perdrix :
Cette couleur tant agréable
Qui rend le goût tant delectable,
Et qui va toûjours augmentant
Le plaiſir qu'on goûte en beuvant
Et charme tout d'une venuë
Le goût, l'odorat, & la veuë.
Privé de ces contentemens,
Et de ces divertiſſemens ;
De douceur tu n'en as aucune ;
Cependant dans cette infortune
Tu veux inceſſamment ſouffrir,
Dis-moi, vaut-il pas mieux mourir ?

L'AVEUGLE.

Je confeſſe que la lumiere
Eſt des biens la ſource premiere,
La clarté fait voir à vos yeux
Les objets les plus precieux
Qui ſoient dans toute la nature,
J'en ſuis privé ; mais (je vous jure)
J'en ſouffre la privation
Avecque conſolation
Si des grands biens cauſe la veuë
Des grands maux elle traîne en queuë,
Et bien ſouvent partent des yeux,
Des traits qui ſont pernicieux.
Si David n'eût vû Berſabée,

Il ne l'eût jamais dérobée,
Si ces deux lubriques vieillards
N'eussent pas tournés leurs regards
Sur la Susanne chaste & belle,
Leur imposture criminelle
N'eût pas, réjaillissant sur eux
Rendu ses auteurs malheureux.
Holorfernes perdit la vie
Dans le siege de Betulie :
Et jettant sur Judith les yeux
Fut vaincu : non victorieux.
Marc-Antoine se laissa battre
A Cesar, pour sa Cleopatre
Qui lui donnoit trop dans les yeux,
A ce coup il eût vallu mieux
Qu'il eût été dans ma posture :
Et combien de cette nature,
S'ils eussent perdu les deux yeux
N'eussent jamais perdu les Cieux ?
Dedans les flammes éternelles
Souffriront des peines cruelles
Grand nombre de luxurieux,
Que (s'il eussent été sans yeux)
N'auroient par leur amour infame
Jamais brûlé dedans les flammes.
A vôtre dire je consens
Que privé de ce noble sens,
D'une part je suis bien à plaindre,

Mais auſſi je ne puis pas craindre
Des dangers ſi pernicieux
Qui viennent du côté des yeux.
Si je ne vois la creature,
J'en forme quelque conjecture;
Je reconnois le Createur
Et je crois qu'il en eſt l'auteur:
Je ne puis être que fidelle,
Puis que je n'ai plus de prunelle
Et ne puis être curieux
Que de vouloir jetter les yeux
Sur ce que je ne puis comprendre,
Il m'eſt facile de me rendre
Et d'être fidele croyant,
Puiſque je ne ſuis clair-voyant:
C'eſt Dieu qui par ſa providence
L'ordonne ainſi, comme je penſe;
Puiſqu'il le veut, j'en ſuis content,
Je ne me plains pas, & partant
Laiſſés-moi vivre dans ma peine;
Ne ſoyés pas tant inhumaine
Que me vouloir faire mourir
Comme vous dites pour guerir.

LA MORT.

Selon ce que je puis comprendre,
Tu ne voudrois donc pas entendre
Pour le preſent de déloger:
Mais pourtant il y faut ſonger,

Tes raisons semblent bien modestes
Aussi bien que tous tes pretextes,
Mais tout cela de rien ne sert,
C'est tout autant de tems qu'on perd
Quand des délais on me demande,
Il faut suivre quand je commande,
On ne sçauroit rompre ma Loi,
Partant tout à l'heure suis moi.

L'AVEUGLE.

Que je te suive ? quelle injustice ?
Dans quelque profond precipice
Nous tombérions assurément :
C'est marcher dangereusement,
Si deux aveuglés vont ensemble,
J'ai toûjours oüi (ce me semble)
Dire que la mort n'a point d'yeux,
C'est se jetter en mauvais lieux
De se fier à sa conduite.

LA MORT.

Ne viens pas doncques à ma suite
Va t'en à la garde de Dieu,
Et sors promtement de ce lieu
Sans te mettre beaucoup en peine
De chercher quelqu'un qui te mene,
Par les chemins tu trouveras
Autant de gens que tu voudras
Qui s'ent vont faire ce voyage,
Et ne crains point que le passage

Soit rabouteux, car (m'entens-tu ?)
De tout le monde il eſt battu.

LA MORT
A un pauvre Payſan.

LA MORT.

IL faut quitter cette charruë,
Exprés je te ſuis apparuë
Pour te faire commandement
De me ſuivre tout promtement,
Cette nouvelle je t'apporte.

LE PAISAN.

Vous vous équivoquez en porte,
Aſſeurément vous y manquez,
Où je crois que vous vous mocquez
De me donner cette nouvelle:
Qui feroit tourner ma cervelle:
Hé quoi, mourir un homme doit
Qui n'a pas mal au bout du doigt;
J'ai de la ſanté pour en vendre,
Comment ſongez-vous à me prendre?
Cela paſſe pour un vieillard;
Mais pour mois ſuis bien gaillard
Je ſiou à la fleur de mon âge
Si je mouriou ſarié dommage,
Je ſabou fort bien trabaillar,

Ou foüire à l'eiſſouſſillar ;
De me voir c'eſt une merveille
Mener de force non pareille
Une piche, une pâle, une fiel
Une fourche, un tronc, un ratel,
Et c'eſt choſe bien aſſeurée,
Que quand j'ai ma tâche operée,
Je viens affamé comme un Loup,
Quand ſiou en taulo, je tiens coup ;
De chou je mange une éculée
Qu'a bien d'hauteur une coudée,
Et je vous jure per ſegur
Qu'un demi pain me fait pas peur:
Regardez donc quelle apparence
Qu'un tel homme à ſon decez penſe.

LA MORT.

Tu parles comme un perroquet
Fais donc vîtement ton paquet,
Tout tes diſcours & tes paroles
Ne ſont que choſes bien frivoles,
Peut-tu reſiſter à la mort ?

LE PAYSAN.

Non pas: car j'aurois bien grand tort,
Nous chal tous faire ce voyage,
Mais voudriou que fuſs'au vieil âge
Alors non m'en ſoucieriou point.

LA MORT.

Il te faut partir à ce point.

Obeï quand je te commande.

LE PAYSAN.

Une faveur je vous demande,
S'il vous plaît, ne preſſez pas tant :
Je n'irai pas allegrement ;
Attendez l'année ſuivante,
De ce terme je me contente,
Car jou ay fach una ciffattra
Voudriou vei ſi a bien reſcontra,
Je lui ai ambe grande poine
Semé le bled, ambé d'avoine,
Voudriou avant que m'en anna
La pouvoir faire maiſſonna.
D'ailleurs j'ai fait une chaudiere
Que je crois pas que la pariere
Se puiſſe voir en point de lieu,
Voudriou ſi éto au plaiſir de Dieu
Que ma vie fut reculée
Pour en manger quelque éculée;
Car je lous amou grandament,
Et celous principalement;
Car il aura (je vous proteſte)
De cabuſſes comme ma tête.
D'autant plus j'en voulois manger
Que pour les bien apoutager
J'aurai matiere appareillée,
Car une vache j'ai ſalée
Laquelle ne faiſoit plus de vaux,

Si j'en betou de gros morceaux
Dans l'oule, feront un potage
Qui se mangera sans fromage,
Car ils rendront les chous cabus
Bien imouls & bien sabourus,
Pour en manger deux éculées
Encore que bien acuchées:
Un peu dure sera la chair,
Mais ne faudra pas tant rechercher.
C'est moi qu'ai eu toute la peine
De ces choux j'ai semé la graine,
Tous je lous ai tres-bien planté,
Tout l'estiou je lous ai aigué:
C'est moi qu'ai engraissé la vache,
A dire vrai, certes me fâche
Quand me parlés de déloger
Auparavant que d'en manger:
D'ailleurs j'ai la presente année
Ma vigne si bien cultivée,
Jamais ne l'avois fait si bien,
Il me semble que je dois bien
Sçavoir combien elle rendra,
Et si le vin qui en proviendra
Sera tel qu'il se puisse boire;
Car j'ai bien frêche la memoire
Qu'au tems (je dis en verité)
Estoient verds à l'extremité.

LA MORT.

Tous ces discours sont à la fronde
Va-t'en, va boire en l'autre monde,
Et va-t'en vîte de ce pas,
De replique il ne m'en faut pas.

LA MORT.

A un pauvre Soldat nommé la Tourmente malade à l'Hôpital.

LA MORT.

TU ressens dessus ta personne
Les fruits que la guerre te donne,
Te voilà dans un Hopital
Couché dans un lit & bien mal,
Dans de pitoyables postures,
Ton corps tout couvert de blessures,
Je crois qu'en ces extremités
Et en ces grandes necessités,
Te voyant ainsi miserable,
Je te serai bien agreable;
Te disant pour tes maux finir
Qu'à la mort il te faut venir,
Dispose-toi donc, la Tourmente,
De tôt partir sans point d'attente,
Ici je suis expressément
Pour t'en faire commandement.

Universitäts- BIBLIOTHECA Osnabrugensis

LA TOURMENTE.

Que dites-vous que c'eſt mon heure,
A laquelle il faut que je meure ?
C'eſt à quoi je penſe le moins,
Nuit & jour j'applique mes ſoins
A me guerir comme j'eſpere,
Ce qu'étant, ſans autre myſtere
Si je la ſuis dans le Printems,
Je fais mon conte & je pretends
Que la colline alors je gagne
Pour aller faire la campagne,
Non pas mourir dans l'Hôpital,
Ce feroit là le plus grand mal
Qui pourroit être à ma rencontre :
J'ai fort bon cœur : & je le montre
Je veux mourir dedans l'emploi,
Pour le ſervice de mon Roi,
Prenez-moi dans une bataille,
Non pas ici deſſus la paille,
Puis qu'une fois mourir me faut,
Que ce ſoit dedans un aſſaut,
Que ce ſoit dans une mêlée,
Où je tienne en main mon épée
Pour en frapper les ennemis,
Non dans l'état où l'on m'a mis,
Au point de ne me pas defendre,
Quand vous voudrés, venez-moi prendre
Lors qu'en ma main un piſtolet,

J'aurai saisi par le colet
Quelque Espagnol le plus farouche,
Prenés-moi dedans l'escarmouche,
Où je ne reculerai pas,
Pour donner gloire à mon trépas
En éternisant ma memoire.

LA MORT.

Ce point d'honneur & cette gloire
Sont achetez bien cherement,
Pour moi je ne sçai pas comment
Tu te peux former la pensée
De cette entreprise insensée ?
Ayant réüssi là si mal
Que de tomber dans l'Hôpital
Dedans une extrême misere
Pour tout le prix de ton salaire :
Malingre tu t'en es venu
Sans chapeau, sans souliers, tout nud,
N'ayant pas un bout de chemise
Pour te défendre de la bise :
Il est vrai que je parle mal,
Tu ne viens pas à l'Hôpital,
Puis qu'on ta fait cette caresse
De t'y porter sur une Anesse,
Car tu ne pouvois pas marcher,
Ce point d'honneur t'est donc bien cher.
Sur une paillasse méchante
Je vois étendu la Tourmente,

Tout meurtri, rompu, tout bleſſé:
Morfondu, recreu, tout caſſé,
Qui gemit, couché ſur la dure
Du mal de la faim qu'il endure,
Encor qu'il ſoit en cet état,
Deux grands ennemis il combat,
Un qui s'appelle la famine,
L'autre ſe nomme la vermine;
Ce ſont deux ennemis puiſſans,
Et bien rudes & bien preſſans:
Pour dans un Hôpital combattre,
La Tourmente ne les peut battre,
S'il n'eſt puiſſamment aſſiſté
De Madame la Charité,
Et ſi cette Dame puiſſante
N'a de le pauvre la Tourmente,
Il ſe verra toûjours ſoûmis
A ces deux cruels ennemis.
Tu vois bien ce que je veux dire,
Je ne puis m'empêcher de rire,
Au tems que je t'entends parler
Que tu dis que tu veux aller
A ce Prin tems dedans l'armée,
O l'impertinente tramée!
Pauvre la Tourmente tu vois
Que tu t'en va dans les abois,
Et tu veux aller à la guerre;
Il faut ſonger d'aller en terre,

Il te faut songer à mourir ;
(Pauvre homme) & non pas à guerir.

LA TOURMENTE.

S'il le faut, hé bien que je meure,
Non pas, s'il vous plaît, tout à l'heure,
Ne prononcés pas mon Arrêt,
Je ne suis pas encore prêt ;
Et ne soyés pas si méchante
Envers le pauvre la Tourmente,
Qu'il ne meure pas aujourd'hui,
S'il vous plaît donc, accordés-lui ;
De grace un délai favorable,
Soyez un peu plus pitoyable :
De suspendre il vous requiert fort
Pour un tems, l'Arrêt de sa mort,
Assurance vous sont données,
Qu'il ne suivra plus les armées,
Le Roi se passera de lui
Il ne sera plus son appui ;
Jusques ici qu'il se contente
Du service que la Tourmente
Durant vingt-ans lui a rendu,
Pour l'avenir il l'a perdu,
Il ne sera plus dans l'armée,
Dont sont ame étoit si charmée ?
Qu'un délai lui soit accordé
Qui vous est si fort demandé ;
Prolongez s'il vous plaît sa vie.

LA MORT.

D'où vient une si grande envie
D'éviter le coup de la mort,
Pourquoi dispute-tu si fort ?
Pour moi je ne puis le comprendre,
Fais-moi, je te conjure, entendre
D'où vient ce grand empressement
Pour avoir du retardement.

LA TOURMENTE.

Auparavant que vous le dire
Je ne puis que je ne soûpire.
Quoi que je sois homme de cœur
Je suis sorti d'un Laboureur,
Pauvre homme qui bechoit la terre
Qui m'a fait naître pour la guerre,
Je n'ai pas été si tôt né
Que des marques j'en ai donné.
J'ai plus de cent fois oüi faire
Ce conte à feu ma pauvre mere,
Que tout petit & tendrelet
Quand je vivois encor du lait,
Entendant sonner la trompette
Je tournois vîtement la tête,
Témoignant y prendre plaisir,
Car on me voyoit tressaillir,
Et l'on voyoit sur mon visage
Quelle m'animoit le courage.
Quand j'entendois battre un tambour

Tous ceux qui m'étoient à l'entour,
(Il eſt vrai tout ce que j'avance)
Quand ils voyoient ma contenance,
Etoient ſaiſis d'étonnement,
Car je montrois évidemment,
Que ce bruit m'étoit agreable,
C'étoit une choſe incroyable,
Je tâchois de ſortir dehors
De mes maillots par mes éforts,
Et me voyant ainſi debattre
Il ſembloit que j'allois combattre :
Voilà déja ce que j'ai fait
Pendant que je ſuçois le lait.
Depuis lors cette humeur guerriere
M'a toûjours été familiere,
Car lors que j'eus ſix à ſept ans
Mes plus grands divertiſſemens
Eſtoient durant l'art militaire,
C'eſt moi qui faiſois toûjours faire
A mes compagnons des combats,
C'étoient là mes plus grands ébats,
J'étois toûjours leur Capitaine,
Je ne ſouffrois aucune peine
Quand il me falloit bien gromer,
Et je me faiſois renommer
En les tenans tous en cervelle,
Si quelqu'un me dreſſoit querelle,
Je m'en acquitois bravement,

Car j'avois ordinairement
Sur mon ennemi l'avantage.
Estant sorti de ce bas âge,
Il me fallut sur les seize ans
Quitter là tous ces passe-tems,
Et songer à quelque industrie
Pour y pourvoir gagner ma vie.
Mon pauvre pere alors me dit
Qu'un métier de gagne-petit
Il desiroit me faire apprendre,
Me donnant fort bien pour entendre
Que pour lui il n'avoit moyen
De me donner autre entretien,
Que ce métier étoit facile,
Qu'il ne falloit grande utensile,
Puis qu'une meule y suffisoit;
Pour cela donc il me disoit
Que j'y pouvois gagner ma vie;
Je n'en avois pas grande envie,
Mais nonobstant tout mon mépris,
Pour lui complaire je l'appris,
Et lui fis bravement connoître
Qu'en peu de tems j'étois bon maître,
J'aiguisois fort bien les couteux,
Aussi bien que des fins ciseaux.
Dans quelque tems mourut mon pere;
Délors je ne voulus plus faire
Ce métier de gagne petit,

Et je jettai par grand dépit,
Et d'une telle violence
Et haut ma meule, que je penſe
Qu'elle ſoit encore par l'air,
N'en aiant pas oüi parler,
Et n'en ai jamais eû nouvelle,
Puiſque j'avois dès la mammelle
Fait voir aſſez évidemment
Dans ce foible commencement
Du geſte, ſinon du langage,
Que j'aurois un jour du courage,
Que je ſerois homme de cœur,
Et dans la guerre grand vainqueur,
Je n'eus pas mis mon pere en terre,
Qu'auſſi tôt je fus à la guerre,
Eveillé, gai, jeune cadet,
Je m'enrolle, prends un mouſquet
Pour dans un grand libertinage
Vivre toûjours dès mon jeune âge,
Car depuis mon commencement
Paſſé n'eſt pas un ſeul moment
Sans avoir par pure malice
Mis en pratique quelque vice,
Très-méchant parmi les amis,
Pire parmi les ennemis;
Et dedans cette humeur méchante,
Je me fis nommer la Tourmente,
Ce que je fis fort à propos,

Jamais je n'étois en repos,
Je dreſſois des grandes querelles
Sur des petites bagatelles
Qui ne valoient pas le parler;
Or me battre, or me quereller,
Eſtoit ce que je ſçavois faire,
Et cela quaſi d'ordinaire
Au cabaret, où dans le jeu,
Où furieux, où tout en feu
Je vomiſſois des grands blaſphêmes,
Et des ſermens les plus extrêmes
Qu'un homme puiſſe excogiter,
J'eſtudiois pour inventer
Quelque façon qui fût commode
Pour mieux renier à la mode;
Et j'allois diſant en tout lieu
Qu'un Soldat qui ne jure Dieu
Ne pouvoit être qu'une pagnote.
Pour deſeſperer un pauvre hoſte
Il n'en falloit autre que moi,
Lui faiſant renier la Foi,
Je faiſois plus de mal que quatre,
Car je le battois comme plâtre,
Avec cela dans le repas
La volaille ne manquoit pas,
Aprés quoi falloit que le drole
Me trouvât la belle piſtole
Et ſans cela rien n'étoit fait.

Je

Je n'appellois pas un forfait
Que de forcer sa pauvre fille,
Cela n'étoit que peccadille,
Je le faisois assez souvent ;
De cela n'étant pas content
Je faisois insulte à la Mere.
Enfin tout le mal que peut faire
Un homme tout malicieux
Je l'ai commis en divers lieux
Avec dix mille effronteries :
J'ai fait dix mille voleries,
J'ai mille Officiers affronté,
Car j'ai leur argent emporté
Sans leur avoir rendu service,
Pour ce faire j'avois ce vice
De changer souvent de pays :
Mes gens étoient tous ébays ;
Quand je n'étois pas à l'armée,
Mais j'entrois en autre contrée,
Et là j'en faisois tout autant
A quelqu'autre, encor l'affrontant,
Après je gagnois la colline
De peur qu'on éventât la mine.
Pendant le tems que j'ai roulé
Mille vivandiers j'ai volé,
Qui s'en alloient dans les armées
Pour y debiter leurs denrées :
Enfin par tout j'ai gouspillé,

Dans les Egliſes j'ai pillé,
Où j'ai pris juſques au Calice
Qui ſervoit au ſaint Sacrifice ;
Et tout cela tambour battant
Tous les jours j'allois diſſipant
Aux jeux, ou bien dans la taverne :
Car ce grand Dieu qui tout gouverne
Entre mes mains pour m'avancer
Ce bien ne vouloit pas laiſſer,
Me voyant trop abominable,
De fait me voici miſerable
En cet état où Dieu m'a mis
Pour les pechez que j'ai commis.
Etant dedans cette poſture,
Vous voyez pourquoi je procure
D'avoir quelque dilayement
Pour ne mourir ſi promptement :
La raiſon que je vous avance
Eſt qu'il faut faire penitence
De tous les maux que j'ai commis,
Et veux qu'à chacun ſoit remis ;
Ce que je puis avoir pû prendre,
Après, je ſuis prêt à me rendre,
Je ne ſerai jamais ſurpris.

LA MORT.

Je demande, qu'as-tu bien pris
A peu près ſçaurois-tu le dire ?

LA TOURMENTE.

Pour le ſçavoir falloit écrire
Toutes les fois que je volois ;
Ainſi je vous obeïrois :
Mais juſqu'ici ſur ma parole
Je n'ai du tout rien mis en rôle :
Mais à peu près dix mille écus
J'ai bien volé peut-être plus.

LA MORT.

Et comment voudrois tu pretendre
De pouvoir dix mille écus rendre ?
Dis-moi comment ? par quel moyen ?

LA TOURMENTE.

Je le pourrois faire très-bien,
Car étant en convaleſcence,
De mon mêtier, comme je penſe,
Je pourrois gagner gentiment
Des moyens & ſuffiſamment,
Pour pouvoir avec le tems rendre
A peu près ce que j'ai pû prendre,

LA MORT.

Et quel mêtier.

LA TOURMENTE.

Je vous l'ai dit
C'eſt celui de *Gagne petit.*

LA MORT.

Certes Monſieur de la Tourmente,
Il ne faut pas que je vous mente,

Je ne vous prendrai pas au mot ;
De le croire vous seriés sot ;
Estes-vous bête ? êtes-vous yvre ?
Vous voudriez bien longuement vivre,
Si vous croyés par ce mêtier ,
Devoir gagner l'argent entier
Pour faire une si grande somme :
Adam qui fut le premier homme
Et Noé pendant tous leurs cours
N'auroient jamais veu tant de jours
Que vous en verriez , & peut-être
Le monde auroit perdu son être ,
Que vous n'auriez pas amassé ,
Cet argent que par le passé ,
Vous avez pris à divers hommes.
Pour faire de si grandes sommes
Faudroit éguiser des ciseaux ,
Cent fois plus qu'on ne voit d'oiseaux,
Je vous dis donc & vous declare
Que sans ce pretexte bigearre
Vous partiez d'ici promptement
Pour aller sous le monument.

LA TOURMENTE.

Helas ! je suis bien dans la gêne ;
Je souffre une bien grande peine ,
Et sens bien de l'affliction ,
Ne faisant restitution.

LA MORT.

Il ne te falloit pas prendre,
Pour n'être en peine de le rendre,
Sçai-tu bien ce que tu feras ?

LA TOURMENTE.

Et quoi ?

LA MORT.

Le mieux que tu pourras.

LA MORT

A un Criminel dans la prison.

LA MORT.

JE ne vois personne qui n'use
En mon endroit de quelque excuse,
Pas un qui veüille déloger,
S'il est question de songer
De s'en aller à l'autre monde,
Il n'est pas un qui ne me gronde,
Un criminel je m'en va voir
Dedans la prison pour sçavoir
S'il fera quelque resistance
A l'effet de cette sentence :
Peut-il ne me pas prendre au mot ?
De ne le faire il seroit sot.
Je te vois pauvre creature
Dans une chetive posture,

Dedans ce cachot qui fait peur,
Tu dois ressentir dans ton cœur
Une tristesse du tout grande,
Je le crois : mais je te demande,
Diras-tu pas tout hautement
Que je t'oblige grandement ?
Puisque je veux & tout à l'heure
Te tirer de cette demeure,
Et pour t'empêcher de souffrir,
Je te veux tôt faire mourir.

LE CRIMINEL.

Comment mourir tout à cette heure
Je suis surpris, je vous l'asseure ;
De grace ne me parlez pas
De terminer par le trépas
Ni mon ennui, ni ma souffrance :
Je vous asseure quand j'y pense ;
Je sens heriſſer mes cheveux,
Et si je puis mourir ne veux,
Que dans l'extremité bien grande,
Cette grace je vous demande ;
S'il vous plaît ne me pas presser,
Et dans cet état me laisser.

LA MORT.

Tu dis donc que tu veux attendre
A l'extremité pour te rendre
Je te vois reduit à ce point,
Car pour moi je ne pense point

Qu'on trouve un homme miſerable
Dans un état ſi déplorable
Que je te vois pour le preſent ;
Si piteux & ſi mal plaiſant,
Dedans ce cachot plein d'ordure
Et ſur une couche ſi dure
Où tu fais ton triſte ſejour,
Helas ! tu n'y vois point de jour,
Et ſi tu le vois, c'eſt peut-être
Par quelque petite fenêtre
Qui en donne tout juſtement
Pour faire plus grand ton tourment,
Car il te fait voir la menote
Qui te lie & qui te garrote :
Et te fait voir tes fers ſi forts,
Que tu ne peux par tes efforts
Les briſer en nulle maniere.
Au moyen de cette lumiere
Tu conſidere la laideur
De ce cachot, où ton malheur
T'a mené, pauvre miſerable ;
Ce jour ne t'eſt pas favorable,
Puis tu ne peux avec lui
Que voir des objets pleins d'ennui,
Des autres il fait les delices,
Et fait augmenter tes ſupplices.
Si les jours te ſont ennuyans,
S'ils ſont fâcheux & s'ils ſont grands

Etant dans ce triſte équipage,
Les nuits le ſont bien davantage,
Et ſur tout, celles de l'hiver,
Car tu ne fais rien que rêver,
Toûjours au cœur la ſindereze
Devorante comme la braize;
Qui pour prevenir tout tourment
Te fait rouler inceſſamment
Dans l'eſprit l'action cruelle
Dont le ſeul penſer te bourrelle.
L'ombre de cet aſſaſſiné,
Ce coup que ton bras a donné,
Dans ta memoire ſe preſente
Et ſans relâche te tourmente,
Tout ce ſang qu'il a répandu
Demande que tu ſois pendu,
Et que la Juſtice ſe faſſe,
Tu ſçais que c'eſt te faire grace
Si l'on te pend, parce qu'il faut
Te roüer ſur une échaffaut,
Si l'on te veut faire Juſtice:
Car la potence eſt un ſupplice
Trop doux, pour punir ton forfait
Que ta main meutriere a fait.
Quand le Geolier ouvre la porte
Et quand à manger il t'apporte,
Tu crois que ce ſoit le bourreau
Qui te vient offrir le cordeau

Pour te mener à la potence,
Tu n'es jamais en asseurance ;
Comme cela les alimens,
Pauvrez malheureux que tu prens,
Font une pauvre nourriture
Pour entretenir la nature.
Et de cet état malheureux
Encore sortir tu ne veux,
N'es-tu pas fou, qui ne le pense :
Aimant mieux sur une potence
Mourir que dedans la prison
A ce coup tu n'as pas raison :
A tout cela j'ajoûte encores
Que tes parens tu deshonores,
Car puisque mourir il te faut
Vaut mieux ici qu'à l'échafaut
Car ta honte n'est pas grande.

LE CRIMINEL.

Au nom de Dieu je vous demande
De ma vie un peu prolonger,
Car pour moi je ne puis songer
De mourir tant que je puis vivre,
Faire autrement je serois yvre,
Je ne dois mourir qu'une fois ;
C'est la raison pourquoi je dois
Dilayer toûjours cette affaire
Au plus tard qu'il se pourra faire,
Et pour vous dire dans un mot

Ce tard ne ſera que trop tôt :
Pour une action ſi funeſte
J'aurai toûjours du tems de reſte,
L'ame eſt liée avec le corps,
Avec des ligamens ſi forts,
Que quand on en fait la rupture,
De chacun de ces deux endure
Des tourmens qui n'ont point d'égaux,
Puiſque ce ſont leurs plus grands maux,
Laiſſez-les donc je vous ſupplie
Dans cette belle ſympathie,
Ne rompez pas ce bel accord
Par une ſi ſoudaine mort,
Peut-il pas être qu'il ſe faſſe
Que mes parens gagnent ma grace
Pour le forfait que j'ai commis ?
J'ai des parens, j'ai des amis
Qui pourroient traiter cette affaire :
J'ai tué ; mais, non pas mon pere,
Ni mon oncle, ni mon couſin :
Je n'ai tué que mon voiſin
On pourroit bien avoir ma grace.

LA MORT.

N'attend pas que cela ſe faſſe,
Car pour ſauver un aſſaſſin
On a beau cracher au baſſin ;
D'ailleurs il faut que je te die,
Qu'aiant une forte partie

Elle détournera ce coup.

LE CRIMINEL.

Je ne m'en trouble pas beaucoup,
Il me reste un autre refuge,
On pourra corrompre le Juge,
Mes parens ont d'argent assez,
Et pour me mettre hors de procés
N'épargneront pas leurs pistoles,
L'on trouve des ames si molles,
Des hommes si avaricieux,
Qu'ils se laissent crever les yeux
A l'éclat de l'or qu'on leur donne,
Quand une fois telle personne
Vous avez reduit à ce point,
Le coup est fait, n'en doutez point,
Tout ce qu'on veut, on lui fait faire
Eussiez vous tué vôtre pere
Cela vous sera pardonné
Pourveu qu'argent lui soit donné,
Car il fera ces procedures,
Et prendra si bien ses mesures,
Le tems si bien dilayera,
Que par les delays il fera,
Que cet inhumain parricide,
Ce méchant & traître homicide
Passera pour un innocent,
Tellement l'argent est puissant

LA MORT.

Je te donne toute asseurance
Que bien pauvre est ton esperance,
Pour ce côté tu ne tiens rien :
Car ton Juge est homme de bien
S'il en est un parmi le monde,
Sa vertu n'a point de seconde ;
Il passe sans nulle contredit
Pour justicier chacun le dit,
Et quand il faut punir le vice,
Si rigoureuse est sa Justice ;
Que ce qu'il fait par équité
Ont le croit inhumanité :
Il n'a point de misericorde ;
Quand on a merité la corde,
La chose est faite il est pendu
Le tems est tout à fait perdu,
Qu'on employe pour avoir grace,
Il faut que Justice se fasse,
Il n'est du tout point indulgent,
Que les amis & que l'argent,
Fassent envers lui leur possible,
Ils le trouveront inflexible
C'est un Juge qui n'a point d'yeux,
Au lieu qu'aux avaricieux
Avecque l'argent on les poche,
Il est exempt de ce reproche,
Car il agit tout autrement,

Il n'eſt aveugle juſtement
Que pour bien rendre la juſtice,
Et pour faire punir le vice ;
Ainſi donc n'as-tu pas grand tort
D'eſperer d'éviter la mort ?
Puiſque ta main a fait le crime
Il faut que tu ſois la victime,
Tu n'en dois pas moins eſperer
Quoi que tu puiſſe differer.

LE CRIMINEL.

Si l'on ne peut avoir le Maître
Par les piſtoles, hé peut-être
Que le valet eſt en état
De n'être pas tant delicat :
Le Geolier ſans tant de myſtere
Peut-être qu'il fera l'affaire,
Et ſelon ce que j'ai connû
N'ira pas tant par le menu,
Pourveu que la bourſe on rempliſſe
Je puis éviter le ſupplice
Duquel vous m'allez menaçant,
L'argent eſt un demon puiſſant
A des gens faits de cette ſorte :
J'eſpere de gagner la porte
De la priſon par ce moyen.

LA MORT.

De ce côté tu ne tiens rien,
Et tu ne peux avoir refuge

Non plus que du côté du Juge,
Quand le Geolier seroit méchant
De te sauver pour de l'argent,
Il seroit une grosse bête,
Hé, qu'on lui feroit belle fête!
Et je ne voudrois pas (vois-tu)
Donner de sa vie un fêtu:
Point, ne fera cette folie,
Et hazarder ainsi sa vie,
Ou de jetter dans le malheur
Lui-même & les siens, sous couleur
De procurer ta délivrance.

LE CRIMINEL.

Je vis dans une autre esperance
Qui peut-être me servira,
On dit que le Roi passera,
Et qu'aux prisonniers de la sorte
Ce jour on doit ouvrir la porte,
Et que le bon Sire en pur don
A tous donnera le pardon
De leurs crimes les plus énormes,
Ce sont là des très-vieilles formes,
Et des droits non jamais obmis:
Comme cela je serai mis
Hors des prisons sans point de peine.

LA MORT.

Oüi-dà, mais dans une semaine
Le gibet t'attend, pauvre fol,

Pour être pendu par ton col,
Car ta ſentence eſt prononcée
Et ta potence ja dreſſée,
Où bien-tôt tu ſeras pendu,
Et voilà ton eſpoir perdu :
Car ce n'eſt pas choſe aſſeurée
Que cette venuë eſperée,
Qui pour toi ſe fera trop tard,
Tu ſeras pendu comme un lard :
Ton Juge eſt un ſevere,
Dès qu'en main il a quelque affaire
Il y travaille jour & nuit,
C'eſt pourquoi ton procés eſt cuit
Avant que la ſemaine paſſe.

LE CRIMINEL.

Avant que tout cela ſe faſſe
Encore pourrois-je échaper,
Et ma vie ainſi prolonger :
La choſe eſt ſouvent advenuë :
C'eſt que la corde s'eſt rompuë
Au tems que le Bourreau cruel
Pour étrangler ſon criminel
Lui donnoit le ſaut de l'échelle,
Alors l'occaſion eſt belle
Au criminel pour ſe ſauver,
Tout le monde pour l'enlever
Et le ſauver donne aſſiſtance :
Car dedans la grande affluence

Du peuple qui s'eſt amaſſé,
Le criminel a tôt paſſé
Par cette grande multitude,
Laquelle apporte ſon étude
Pour le pourvoir mettre à l'écart,
Voyant qu'il eſt hors de hazard
Dans l'occaſion ſi preſſante :
Alors le monde ſe contente,
Qui ne va pas dans la rigueur,
Qu'il en ſoit quitte pour la peur,
Et de fait il l'a manqué belle,
Puiſqu'il avoit ſauté l'échelle
Il eſt puni de ſon forfait.
Puiſqu'autrefois cela s'eſt fait
Il ſe pourroit encor bien faire ;
Et c'eſt en cela que j'eſpere :
Si cela me peut aſſeurer
Pourquoi dois-je deſeſperer ?
A ne faire rompre une corde
Ma complexion bien s'accorde,
Je ſuis gras, & gros, & grand,
Bien rempli de chair, & partant,
Si mon ſort le veut bien permettre,
Je pourrois bien en piece mettre
La corde par un grand effort
Pour me garantir de la mort.

LA MORT.

S'il faut mettre ton eſperance

Pauvre fou dans une balance,
Asseurément (comme je crois)
Elle ne sera pas de poids,
Car d'effet elle est bien legere,
C'est être enfant de bonne mere
Que de sauter l'echelle en bas,
Avec cela n'en mourir pas :
Il est ainsi je te l'accorde,
Qu'on voit par fois rompre la corde ;
Cela n'arrive qu'au bourreau
A son mêtier encor nouveau :
Mais pour celui qui te doit prendre
Il te fera très-bien entendre,
Et confesser sans dire mot
Qu'en son mêtier il n'est pas sot :
Si sur tes épaules il saute,
Sçaches qu'il faut bien de la faute,
Si la corde lui fait faux bon
Il passe pour maître tres-bon,
Et dans ce mêtier tres-habile,
Car ces cordes lui-même il file,
Et le meilleur chanvre il choisit,
Pour les faire bien à profit :
Tout ce qui gâte ses affaires,
C'est qu'il les vend un peu trop cheres,
C'est la raison comme je crois
Que quiconque en prend une fois,
Jamais il n'en veut plus reprendre,

Enfin pour te le faire apprendre.
C'eſt ce maître ſi bourreau,
C'eſt ce grand corps de bureau,
De mine affreuſe & barbe rouſſe
Qui te doit donner la ſecouſſe,
Regarde pauvre mal-heureux,
Si de ces mains ſortir tu peux,
La choſe étant donc ſuppoſée;
Peux-tu bien avoir la viſée
De ne me prendre pas au mot?
Ce ſeroit être un grand ſot
D'être condamné par ſentence
A mourir ſur une potence,
Et ne pas mourir en priſon:
Eſt-ce avoir une grande raiſon?
Di-moi donc miſerable cancre,
Comment éviter, par quelle anchre,
L'écüeil de la calamité,
N'es-tu pas dans l'extremité,
Quand tantôt tu diſois d'attendre.

LE CRIMINEL.

Quand à la mort il ſe faut rendre
C'eſt à quoi l'on doit bien ſonger,
Il faut tout le tems ménager,
L'extremité doit être extrême,
Et je vai ſongeant dans moi-même
Pour reculer ce dernier coup,
Que je penſe faire beaucoup,

De dilayer cette aventure
Tout autant que le chemin dure
De la prison jusqu'au gibet,
Et crois que le tems qu'on y met
Est encore considerable
Pour satisfaire un miserable,
Parce que ce chemin faisant
C'est toûjours un homme vivant,
Tant qu'il chemine il est en vie;
Mes quand la mort s'en est suivie,
Tout est perdu pour une fois,
C'est la raison pourquoi je dois
Vous faire mon humble priere
Qu'à cette extremité derniere
Mes jours attendent à finir.

LA MORT.

Que sert-il de s'entretenir
Dedans des esperances vaines?
C'en est fait, & tu perds tes peines
De chercher du retardement,
Encor qu'à parler sainement,
C'est bien une grande folie
De vouloir prolonger ta vie
Pour la perdre sur un gibet;
Ton raisonnement me déplait;
C'est pourquoi je veux tout à l'heure
Que tu meures, je te l'asseure,
Par là du moins à tes parens

Je fais des services bien grands,
Les obligeans comme je penſe,
De te voir ſur une potence,
Ils n'auront pas le créve cœur;
A couvert ſera leur honneur;
La choſe eſt évidente, & claire:
Tout ce que je vois dans l'affaire,
Le bourreau tout ſeul y perdra,
Mais qu'il faſſe ce qu'il voudra:
Tu n'as pû faire davantage
Pour lui conſerver ſon partage,
Tes excuſes je lui ferai
Et bien lui repreſenterai,
Qu'en cela tu n'as faute aucune,
Qu'il ne te porte pas rancune
Car tu diſputas le terrain
Pour pouvoir mourir de ſa main,
Et mis toute ta Rhetorique,
Afin qu'il eût cette pratique,
C'eſt moi, qui ne l'ai pas voulu,
Va-t'en donc, tout eſt reſolu.

LA MORT.

A une Religieuſe.

LA MORT.

IL vous faut ſans autre myſtere
Sortir de vôtre Monaſtere,

Et ce pour une bonne fois,
C'eſt qu'il faut mourir, & (je crois)
Vous avez l'ame trop bien faite
Pour dire je ne ſuis pas prête,
Une perſonne comme vous
Doit trouver ce paſſage doux;
Je crois que dans vôtre penſée
Vous m'avez ſouvent repaſſée;
Comme auſſi je ne doute pas
Que prévoyant vôtre trépas,
Vous n'ayez la même priſe,
Afin d'éviter la ſurpriſe,
Où ſe trouvent beaucoup de gens
Pour n'être pas bien diligens;
A donner ordre à cette affaire,
Allés donc le voyage faire.
Lequel vous doit conduire à Dieu
Tout à l'heure ſans dire adieu.

LA RELIGIEUSE.

Je vous prie, prenez bien garde
De ne rien faire par mégarde,
Ce deſſein eſt bien important,
Vous vous trompés aſſeurément,
Allez-vous-en, je vous en prie,
Tout droit dedans l'infirmerie,
C'eſt là ce que vous demandés,
Celles ſur qui vous prétendés.
Et celles qui ſont reſoluës

De vous faire des bien-venuës
Quand vous irés pour les querir,
Elles ne ſongent qu'à mourir ;
Tous leurs ſoins dans leur maladie
Sont de bien terminer leur vie,
Et c'eſt les obliger de bien fort
Que de leur parler de la mort.

LA MORT.

Vous-même faites vôtre conte,
Que je n'ai fait aucun méconte.
C'eſt à vous ſeule a qui j'en veux
Et ne diſputons pas nous deux ;
Il faut partir voici vôtre heure.

LA RELIGIEUSE.

Je ſuis prête, je vous l'aſſeure,
Et vous le dis ſainement,
Vous ne m'étonnés nullement
Car vous ayant apprivoiſée ;
A mourir je ſuis diſpoſée :
Je ſortirai de ce bas lieu
Selon le bon plaiſir de Dieu,
Et tout à l'heure s'il l'ordonne,
Car ma parole je vous donne
Qu'à ſubir ce divin Arrêt
Mon vouloir ſera toûjours prêt,
De ſa ſentence je n'appelle
Quand ſa volonté ſera telle,
C'eſt donc à moi qu'aſſurément

Vous en voulés tout maintenant ?

LA MORT.

De rien ne sert cette replique,
Je vai vous le mettre en musique,
Ou bien en plein chant, tout ira
De la façon qu'il vous plaira,
Et si vous ne le voulés croire,
Allés querir un écritoire,
Je vous mettrai tout par écrit
Au long ce que je vous ai dit.

LA RELIGIEUSE.

J'apprehendois quelque équivoque,
Excusés-moi, je vous revoque,
Soit fait ainsi que Dieu voudra,
Car sans peine on me resoudra,
S'il faut venir du fait au prendre,
Pourtant je veux vous faire entendre
Que sauf cela je voudrois bien
Pouvoir trouver quelque moyen
Pour differer s'il se peut faire,
Et je vous dirai sans mystere
La raison qui me fait songer
De mon voyage prolonger.
Par la divine providence,
Sçachés que j'ai pris ma naissance
De parens qui certainement,
Avoient des biens abondamment,
Il est vrai qu'avec leur richesse

Ils ne sortoient pas de noblesse,
Mais vivoient en riches Bourgeois,
Dans l'aise auprès d'eux je vivois
Comme seul enfant de ma mere,
Si cela lui fait chose amere
Ce me fut un très-grand plaisir,
Parce que c'étoit mon désir
De pouvoir être fille unique,
Car on voit que c'est la pratique
(Et c'est avec juste raison)
Que quand on a dans la maison
Qu'un seul enfant, on le caresse
Avec une grande tendresse,
Et j'en ai ressenti l'effet
D'ordinaire cela se fait,
Parce que je fus toûjours chere,
Tant à mon pere qu'à ma mere,
Lesquels n'avoient autre plaisir,
Autre souhait, autre desir,
Qu'à mes volontés condescendre,
Chacun m'aimoit d'un amour tendre,
Si que dès mes plus tendres ans,
Je fus nourrie aux passe-tems,
Et sentis dedans ma jeunesse
Le plaisir, la délicatesse,
Qu'en cet âge l'on peut goûter;
Mais je vous puis bien protester:
Qu'avec le cours de la nature,

Je

Je vis bien changer de posture
A mes plaisirs & passe-tems,
Ce ne furent plus jeux d'enfans;
Car comme je fus dedans l'âge
Tel que demande un mariage,
Figurez-vous que mes parens
Ne prenoient point d'états plus grands
A me faire le mieux paroître,
Je commençai lors à connoître
Qu'il falloit avoir jugement
Pour goûter le contentement,
La vanité lors me caresse,
Et de mon cœur se rend maîtresse,
Me faisant voir évidemment:
Que j'en avois abondamment
Pour être très-bien mariée,
Et que pour en être priée
Il falloit aller proprement,
Et s'habiller bien richement.
C'en est assez, la chose est faite
Dès-lors je me mis dans la tête
Qu'il falloit paroître en habits,
Et si je le dis, je le fis,
J'étois toûjours mieux ajancée
Qu'une pucelle fiancée,
J'avois des habits à foison
Pour changer à toute saison:
Je cherchois dedans ma cervelle

Quelque mode qui fut nouvelle,
Afin de me mieux ajuſter ;
Et je vous puis bien proteſter
Qu'il ne paroiſſoit point de fille
Qui fût ſi leſte & ſi gentile,
Je m'en picquois extrêmement
Et je m'y plaiſois grandement;
Car je paſſois la matinée,
Avant que d'être façomée,
Je contois quaſi mes cheveux,
Et je les prenois deux à deux
Pour leur donner bien la torture,
En les annelant je vous jure,
Que deux heures dans un miroir
J'avois patience à me voir.
Enfin quand j'étois équipée,
Ne plus ne moins qu'une poupée,
Alors je ſongeois à ſortir,
Afin de m'aller divertir :
Avant tout, j'allois à l'Egliſe,
Et là non pas une ſottiſe
Mais diverſes je commettois,
Inceſſamment je caquetois
Avec toute cette jeuneſſe
Qui m'avoit conduite à la Meſſe :
Souvent je ſortois de ce lieu,
Que je n'avois pas à mon Dieu
Addreſſé la moindre priere ;

C'étoit à me donner carriere
Où butroient tous nos penſemens,
Je ne ſongeois qu'aux paſſe-tems,
Le jeu, le bal, la comedie,
Le promenoir, étoit ma vie,
Et là de l'amour je donnois
Mais auſſi ma part j'en prenois.
Car étant dedans un jeune âge,
Et d'une humeur aſſés volage,
Il ne ſe pouvoit autrement,
Puiſque j'étois inceſſamment,
Tantôt dans la cajolerie
Et tantôt dans la raillerie.
Que ſi ſeule je me trouvois,
Lors que ſortir je ne pouvois,
Je prenois non ces œuvres mâles
Qu'a fait le bienheureux de Sales,
Ni la legende auſſi des Saints,
Je n'avois pas ces bons deſſeins;
Au contraire mes entrepriſes
Etoient de lire des ſottiſes:
C'étoit à lire des Romans,
Qui ſont de vrais amuſemens,
J'employois les meilleures heures
Pour apprendre ſous de faux leurres
Des evenemens inventés
Par des Ecrivains éventés,
Après tout de cette lecture

Qui n'a ni suc, ni nourriture,
Ne m'en restoit le plus souvent,
Que de la fumée, & du vent.
De cette lecture indiscrete
Je me jettois sur l'Espinette,
Ensuite il faut que vous croyez
Que les mois étoient employez
Afin de me rendre sçavante;
Pour bien danser une courante,
Pendant que je me divertis,
Il se represente deux partis,
De ces deux chacun prend à gage
De m'acquerir en mariage;
Mais sans mentir, ces deux rivaux
Ne se trouverent pas égaux,
L'un d'eux étoit dedans l'estime
D'être opulent & richissime,
Et l'on étoit d'accord en fait
Qu'il étoit très-riche en effet.
Mais c'étoit tout, car je vous jure
Que pour des dons de la nature
Il en étoit plus dépourvû
Qu'homme qui se soit jamais vû,
Il étoit de taille petite,
Son né fait en pied de marmite,
Sur son visage paroissoit
Qu'un nombre de trous enfonçoit,
Par tout restez de la verolle,

Auſquels je vous donne parole
Qu'on avoit librement le choix
D'y pouvoir cacher un gros pois,
Il étoit hideux au poſſible,
Enfin il reſſembloit un crible,
Et quoi que ſon nez fut épais,
Son odeur le rendoit punais,
Pour ſa barbe & ſa chevelure,
Avec ſa mauvaiſe poſture,
C'étoit vraiment du poil de bœuf,
Il étoit razé comme un œuf;
Le deſſus de ſa pauvre tête,
C'étoit choſe la plus mal faite,
Ce pauvre corps que l'on peut voir.
Avec ce, n'avoit nul ſçavoir,
C'étoit là toute ſa ſcience
Et toute ſon experience
De ſçavoir garder ſon treſor,
Hors de là c'étoit un butor.
Cet homme dans cette poſture
Avec des défauts de nature,
Nonobſtant qu'ils fuſſent bien grands,
Etoit au gré de mes parens,
Qui vouloit que je l'épouſaſſe,
Nonobſtant ſa mauvaiſe grace,
Parce qu'il étoit opulent.
C'étoit là leur raiſonnement,
Mais raiſonnement, à vrai dire

Qui ne pouvoit pas être pire,
Et quoi que riche à regorger
Devoient-ils toutesfois songer
A me donner en mariage
Un si difforme personnage,
Forçant mes inclinations,
Et choquant les intentions
Que j'avois pour un Gentilhomme
Aimable & le plus brave en somme
Qu'il étoit possible de voir,
Lequel faisoit tout son pouvoir,
Afin de m'avoir pour sa femme,
Et je vous jure sur mon ame
Que cet homme étoit si bien fait,
Que quoi que jusqu'au moindre trait
Tout fut mêlé dans son visage,
Il étoit beau comme une image
Civil, honnête au dernier point,
Homme lequel ne passoit point
Dans la vertu pour un Novice,
En toute sorte d'exercice;
Car pour bien monter à cheval
On ne trouvoit pas son égal,
Pour bien danser, faires des armes;
Ont eût crû qu'il avoit des charmes,
Quand il pinçoit un instrument
Il étoit encor plus charmant,
Car il entendoit la musique,

Il sçavoit de Mathematique,
Assés pour sa condition ;
Pour la fortification
Il y passoit pour très-habile ;
Son discours n'étoit pas sterile,
Et s'il parloit, s'étoit si bien
Qu'homme jamais dans l'entretien
Ne debitoit tant de paroles
Plus à propos & moins frivoles,
Après de tous sans contredit
Il s'étoit acquis le credit
De passer pour homme capable,
Bien adroit, civil, honorable ;
Quand il faisoit ses complimens,
C'étoit un des hommes charmans,
Qui sur terre peut paroître,
En ce métier il étoit maître,
Homme qui paroissoit toûjours
Ce qu'il étoit dans ses discours ;
Il se montroit dans son langage
Judicieux, prudent & sage ;
Avec tout cela ravissant,
Agréable, divertissant :
S'il étoit dans la compagnie
On agréoit sa raillerie,
Car son fait étoit debité
Avec grande civilité ;
On prisoit sur tout sa memoire,

Car cet homme sçavoit l'Histoire
Très-bien de l'un à l'autre bout,
Il étoit capable de tout.
Et d'ailleurs pour ne vous rien taire
Au regard de l'art militaire
Il le sçavoit parfaitement,
Il avoit bien appris comment
On s'y comportoit en Hollande;
Dans la Flandre, dans la Zelande:
Parce que durant quelque tems
Il avoit eu le passe-tems
De rouler dedans cette terre
Pour apprendre à faire la guerre.
Enfin il n'avoit qu'un défaut,
Si tel appeller il le faut,
Il n'avoit pas grandes richesses,
Et de fait il avoit en presse,
La plus grande part de son bien,
Il ne cherchoit que le moyen
Par quelque riche mariage
De retirer son bien de gage
D'entre les mains d'un sien parent,
C'étoit là veritablement,
C'étoit là qu'étoit l'encloüeure,
Car mes parens (je vous asseure)
Ne pouvoient, ni le vouloient voir,
Et moi je le voulois avoir,
Puisque j'en etois idolâtre,

Par un amour un peu folâtre,
Je voulois en realité
Posseder cette qualité
D'être tout de bon Demoiselle
Je m'étois mis dans la cervelle
Que des biens j'en avois assés,
De ceux qu'on m'avoit amassés :
Je sçavois assez bien connoître
Que pour vivre dans le bien être,
C'est à dire honorablement
Je ne le pouvois autrement,
Si je n'avois en mariage
Cet agreable personnage ;
Je crois que mon raisonnement
N'étoit pas tant impertinent,
Et je ne crois pas qu'on pût dire,
Qu'en mon choix je prenois le pire,
Car en effet tous ses rivaux,
Ne lui furent jamais égaux.
Mais mes parens chose inoüie !
Leur veuë avoient toute ébloüie,
Des richesses & du tresor
Que possedoit ce gros butor,
Et me pressoient à toute outrance
De conclure cette alliance,
Et de prendre pour mon Epoux
Un homme, par qui dessus tous
Je haissois plus que la peste,

Ne trouvant rien de plus funeſte,
Que de me vouloir propoſer
Qu'il me le falloit épouſer :
Je ſouffrois une même peine
Que l'on ſouffre dedans la gêne,
Je vivois dans un grand ſouci,
Lequel fut bien-tôt adouci,
Dans ſept jours une pleureſie,
A mon pere ravit la vie,
Et ma mere dans quinze jours,
De la ſienne finit le cours,
Par une fievre violente,
C'eſt alors que je fus contente,
Car contr'eux à la verité,
J'avois eu l'eſprit dépité,
Bien-tôt étant comme affollée,
De leur mort je fus conſolée,
Et ſi (pour ne vous pas mentir):
On vit de mes deux yeux ſortir
Quelques larmes durant cette heure,
Croyés (car ainſi je l'aſſeure)
Ces larmes venoient du cerveau,
Et proprement n'étoient qu'une eau,
Qui tout à point m'étoit donnée,
Par une ſource fortunée,
Pour arroſer mon pauvre cœur,
Qui ſe ſechoit par la douleur,
Qu'il avoit ſi long-tems ſoufferte,

J'estimois heureuse ma perte,
Dedans la mort de tous les deux,
Y voyant accomplir mes vœux,
De n'être plus dans l'esclavage,
Pour le regard du mariage,
Car je pouvois à mon plaisir
Me loger selon mon desir.
Et d'effet peut de tems se passe
Que je vous donne de la casse
A mon Richard, & lui fis voir
Qu'il avoit perdu son espoir,
Et n'avoient qu'à plier bagage;
Deslors plus avant je m'engage
A cultiver l'affection,
L'amour & l'inclination,
Que j'avois pour mon Gentil-homme,
Lequel n'étoit pas le seul homme
Qui de l'amour avoit pour moi,
Je n'étois pas en grand émoi,
De choisir je n'avois pas peine,
J'avois des galands à douzaine,
Lesquels voyant mes parens morts,
Faisoient leurs plus puissans efforts,
Pour acquerir ma bonne grace:
Un chacun y pretendoit place;
Car en effet on voyoit bien
Que j'avois quantité de bien,
Parce que j'étois fille unique;

Cela fait que chacun se picque,
Se met dedans l'empressement,
Et prend du soin extrêmement,
Afin de me faire caresse,
Tant pour moi que pour ma richesse:
Car sans me flatter vainement,
Ce n'est pas mon bien seulement,
Qui me rendoit considerable,
J'étois d'ailleurs assés metable.
De beauté j'en avois assez,
Je n'avois pas vingt-ans passez,
Et c'est un puissant avantage
Pour être agreable que l'âge.
Outre cela, comme on m'aprit
Je passois pour fille d'esprit;
Et quoi que si bien assortie,
Me tenois dans la modestie,
J'avois grand nombre de Galands,
Des plus beaux & plus excellens,
A qui je semblois estimable:
Mais je trouvois le plus aimable,
Le Gentil homme que j'ai dit,
C'étoit lui seul sans contredit
Qui de mon cœur étoit le maître,
C'est ce que je fis bien paroître,
Les articles furent conclus,
De sorte qu'il ne falloit plus
Que prendre le jour pour écrire.
Mais qu'il restoit encore à dire

Car le jour à ce destiné
Pour écrire, déterminé,
Mon Gentilhomme prit querelle,
Et pour la vuider il appelle
Son homme à se battre en duel,
Mais combat pour moi trop cruel,
La vie enfin lui fut ôtée
Par une stocade portée
Tout droit au dessus du tetin.
Quand j'appris ce fatal destin
Certe je fus toute étourdie,
De dire si j'étois en vie
Ou non, je ne le sçavois pas,
Car d'nn si funeste trépas
Je fus surprise en telle sorte
Qu'on me vit tomber comme morte.
Mais enfin, comme j'en repris
Et mes forces, & mes esprits,
Je me trouvai toute changée
Je sentis mon ame plongée
Dans un devot ressentiment,
Et Dieu me fit voir clairement,
Que tout ce que je vous avance,
Par sa divine providence
Il l'avoit pour mon bien preveu.
Je voulois desfors faire vœu;
Car je sentis dedans moi-même
Un dédain, & dégoût extrême,

Des douceurs & des vains plaisirs
Qui devant faisoient mes desirs,
Ces douceurs, ces delicaresses,
Ces mignardises, ces caresses,
Que dans le monde auparavant
Je savourois si doucement:
Pour qui prenois-je tant de peine
Etant le sujet de ma haine.
A même tems Dieu me fit voir,
Aussi clair que dans un miroir
La vie un peu desordonnée
Que jusqu'alors j'avois menée;
Comme j'en eu veu la laideur
J'en conçus une telle horreur,
Que déslors je me délibere
D'entrer en quelque Monastere
Pour finir mes jours là dedans.
C'est alors que les pretendans
De m'avoir par un mariage,
Faillirent à crever de rage;
A ce coup ils furent surpris
Aussi-tôt qu'ils eurent appris
Une nouvelle si soudaine,
Chacun se met en grande peine
Pour mon dessein faire changer,
Mais c'est en vain que d'y songer,
Leurs desseins s'en vont en fumée,
Mon ame étoit trop enflammée,

J'avois un motif si puissant,
Tellement vif & si pressant,
Qu'on ne pût en point de maniere
Me détourner de ma carriere,
J'entrai donc dedans ce saint lieu
Par l'assistance de mon Dieu,
A qui je suis bien obligée
De m'avoir ainsi dégagée
Par un effet de sa faveur.

LA MORT.

Il faut garder cette ferveur,
Et faire dignement paroître,
Qu'il est le Seigneur & le maître,
Et pour le montrer clairement
Ne refusés aucunement
De mourir quand il vous l'ordonne,
On lui plaît bien quand on lui donne
Un aveugle consentement
En tout, & principalement
Dans cette occasion pressante.

LA RELIGIEUSE.

Je le sçai, je suis bien contente
De ce qu'il voudra m'ordonner,
Si je vous dis de me donner
Délai, pour prolonger ma vie,
Pour cela je n'ai pas envie
De demeurer dans ce bas lieu
Contre la volonté de Dieu.

Ce seroit une faute grande
Voici pourquoi je vous demande
Du délai si j'en puis avoir.
A dire vrai je ne puis voir.
Sans regrets mes fautes passées,
Et je m'en forme des pensées,
Qui m'affligent & troublent tant
Que je voudrois doresnavant
En pouvoir faire penitence,
Car à vous dire vrai je pense
Que ce que jusqu'ici j'ai fait
Ne peut pas faire grand effet,
J'ai vécu pendant mon jeune âge
Et bien legere, & bien volage,
Toûjours parmi les vanitez;
Mes pechez pour être acquittez
Demandent que beaucoup j'endure?
Je voudrois dans cette clôture;
Par mes mortifications,
Et d'autres bonnes actions,
Appaiser de Dieu la colere:
N'ayant choisi ce Monastere,
Que pour expier mes défauts,
Qui m'ont causé de si grands maux
Je ressens une sindereſe
Dans mon ame qui trop me pese,
J'ai dans mõ cœur de grands remords,
Car quand mes parens furent morts

Au lieu d'être triste & dolente
D'une perte tant importante
J'en fus joyeuse au dernier point,
Parce qu'à ne vous mentir point
Je fus dans cette phrenesie
Pour pouvoir à ma fantaisie
Me marier à mon Amant :
Quand je songe à ce manquement
Je ne puis que je ne soupire :
Jamais on n'auroit oüi dire
Qu'on eût commis un tel excez
Dedans un si funeste accez ;
Laissez-moi donc je vous supplie
Passer en ce lieu mon envie
De noïer mes iniquitez
Pratiquant des austeritez :
Laissez-moi donc vivre de grace,
Et permettez-moi que je fasse
Ce que m'ordonnent mes trois vœux,
Parce que si vivre je veux ;
Ce n'est point pour autre pensée
Que d'appaiser l'ire offensée
Du Dieu dont j'ai rompu les loix
En lui rendant ce que je dois.

LA MORT.

Voici justement l'occurrence
Pour pratiquer l'obeïssance,
Quand je vous dis qu'il faut mourir

Il faut promptement y courir :
Tant de raisons si bien deduites,
Ne sont purement que des fuites,
Pour pouvoir éviter la mort,
Et c'est en quoi vous avés tort.

LA RELIGIEUSE.

Ce ne sont pas là des excuses,
Ni des pretextes, ni des ruses,
Ce ne sont que des purs motifs
Et tous simples & tous naïfs,
Tels qu'ils sont dedans ma pensée,
Si vous n'êtes pas trop pressée,
Autre chose je vous dirai,
Par laquelle voir vous ferai,
Que si je montre avoir envie
De pouvoir prolonger ma vie,
Asseurément j'en ai raison,
Car c'est le bien de la Maison.
Vous sçavés qu'il ne se peut faire
Que l'on n'ait dans un Monastere
Des affaires & des procés,
(Et le nôtre en a par excés,)
Il a des debtes de Commune ;
C'est pourquoi l'on nous importune
De nous vouloir payer en fonds,
Et c'est tout ce que nous pouvons ?
De quoi le bon Dieu nous délivre,
Parce que nous ne pourrions vivre

A moins que d'avoir de l'argent.
Il a donc fallu le Sergent
Contre une telle violence,
Et pour y faire resistance
Entreprendre plusieurs procés
D'un très-difficile succés;
Dès long-tems je m'en suis instruite,
Pour en bien faire la poursuite;
En cela je vois clairement,
Et je sçai très-pertinemment
Les moyens de nous bien deffendre,
Je suis propre aussi pour entendre
Les affaires de la Maison,
Et pouvoir en rendre raison.
Il est bien vrai, je le confesse,
Que d'autres avoient cette addresse
Pour pouvoir s'en mêler assés,
Mais depuis quelques mois passés,
Dans une rude maladie
Vous leur avés ravi la vie,
Tellement qu'en cette saison
Je suis seule dans la Maison;
Qui des affaires soit capable;
Soyés donc un peu charitable
De me laisser pour quelque tems
Autre chose je ne pretens,
Que de faire des Sœurs sçavantes
Et de les rendres intelligentes.

En ce qu'elles ne sçavent pas ?
J'irai puis après au trépas
Avec une joye indicible.
Que si je fais mon possible
Pour pouvoir prolonger le cours,
Encor quelque tems de mes jours,
Et si de mourir je differe
C'est pour le bien du Monastere,
Car je puis dire en l'asseurant
Que cela m'est indifferent,
Ou que je vive, ou que je meure,
Et je partirai tout à l'heure
S'il ne se peut faire autrement.

LA MORT.

Vous parlés très-pertinemment,
Les excuses que vous me faites,
Me parroissent beaucoup honnêtes,
Mais encor qu'elles soient sans fard
Je n'y veux point avoir égard,
Partons donc sans autre mystere.
Pour le regard du Monastere
Le bon Dieu le conservera,
Et quelque Sœur inspirera
Qui d'un tel maître bien instruite
En prendra fort bien la conduite;
Ce Dieu seul est le ferme appui
De ceux dont l'espoir est en lui;
Par lui sont toûjours protegées

Les maisons qui se sont rangées
Sous son service & son secours,
Sans avoir qu'en lui leur recours:
Ce Dieu tout bon, tout charitable,
Que touche la voix pitoyable
Des petits poussins de courbeaux,
Lesquels n'étans pas assez beaux,
D'abord selon la fantaisie,
De ceux dont ils tiennent la vie,
Si ces petits abandonnez,
Trouvez aussi-tôt qu'ils sont nez
Dans cette sinistre avanture
Les moyens de leur nourriture,
Quoi! ce Dieu qui leur est si doux,
Pourroit-il (& le croyez-vous)
Ne faire pas comme un bon Pere
Ce qu'avec amour il opere
Pour des animaux sans raison,
En faveur de vôtre maison,
Et pour des maisons innocentes,
Que par les oraisons frequentes
Qu'au Ciel elles adresseront
En tous tems sans doute obtiendront
Tout ce qui sera necessaire
Pour l'entretien du Monastere;
Partez donc promptement ma Sœur,
Et tenez cela pour tout seur.

S'il faut mourir, à la bonne heure,
Joyeusement je vous asseure
Je part de ce terrestre lieu,
Puisque c'est le vouloir de Dieu.

Fin de la premiere Partie.

LE FAUT-MOURIR ET LES EXCUSES INUTILES qu'on aporte à cette neceſſité.

SECONDE PARTIE.

LA MORT.

Au Medecin.

MONSIEUR, je vous voit hors d'haleine,
Vous prenez une grande peine,
Vous êtes dans l'empreſſement,
Vous ſongez, vous rêvez comment
On pourra faire que la vie
A ce coup ne ſoit pas ravie

Au malade que vous traittez,
Mais certes vous vous mécontez :
Plus grande eſt vôtre maladie
Afin donc que je vous la die,
C'eſt que ſans beaucoup diſcourir
Vous devez ſonger à mourir ;
Medecin gueris toi toi-même :
Comment, Monſieur? vous êtes blême?
Cette nouvelle vous ſurprend ?

LE MEDECIN.

Il eſt vrai, mais elle m'apprend
Qu'avec toute la Medecine
Contre la puiſſance Divine
Me deffendre je ne puis pas ;
Elle m'ordonnant le trépas
C'eſt en vain de lui contredire,
Toutefois je voudrois vous dire :
Puis-je pas avoir un délai ?

LA MORT.

Non plus qu'un cheval de relai :
Vous paſſerez je vous l'aſſeure,
Et quand ? ce ſera tout à l'heure ;
De délai vous n'en aurez point
Le moule de vôtre pourpoint
Sera bien-tôt dedans la terre,
Vous me faites ouverte guerre,
Je n'ai pire ennemi que vous,
Vos *Recipe* un buttent tous

Qu'à

Qu'à m'empêcher de pouvoir prendre
Ce que nature me veut rendre
Toutes vos occupations,
Vos études, vos actions
N'ont autre fin qu'à me détruire,
Vous songez toûjours à me nuire,
Et vous me demandez quartier;
Vous boirez le calice entier:
Consultez bien vôtre Hippocrate,
Vôtre Galien, si de ma patte
Ils vous pourront faire échaper?
Voyez cet esprit, & le sans pair,
Ce grand Fernel, ce grand genie,
S'il vous pourra sauver la vie,
Consultez en particulier
Ce fameux gueriſſeur Olier,
Mathiole, ou bien Dioscoride,
S'ils me pourront tenir en bride?
Paracelse, ou bien Rabelais,
S'ils pourront rompre mes filets:
Weker ce Medecin de Bâle
Qui porte toûjours dans sa mâle
De bons secrets contre tout mal,
Agrippa, Razis, Varandal
S'il vous pourront tirer de peine;
Allez voir Fallope, Avicenne,
Rondelet, Cardan, Scaliger,
Pour voir s'il me pourront ranger

Et par leur science profonde
Vous retenir dedans le monde.
Ceux-là peut-être son trop vieux,
Les nouveaux vous gueriront mieux
Sondez-les, je vous le conseille :
On en voit d'experts à merveille :
Vous avez Zacutus, Sennert,
Riviere, Ranchi, & Joubert,
Du Laurens, & la Framboisiere ;
Merindol en cette matiere
Passe pour homme très-sçavant.
Voyez aussi chemin faisant,
Crollius & les Spagiriques,
Par leurs beaux remedes Chymiques
Peut-être qu'ils vous gueriront.

LE MEDECIN.

Non, jamais ils ne le feront,
Encor qu'ils soient hommes habiles,
Leurs sciences sont infertiles,
Je n'en puis tirer aucun fruit,
Si vous voulez, ha ! je suis cuit :
Je sçai que leur science est vaine,
Et que tous y perdront leur peine,
Se voulant roidir contre vous,
Ils pourroient bien parer au coups
Et pour quelque tems me defendre
Mais enfin il me faudra rendre ;
C'est se ranger au rang des fous

Que de disputer contre vous.

LA MORT.

Vous devriez dans cette posture
Recourir à cette nature
A laquelle vous croyez tant,
Afin à ce coup important
D'en retirer quelque service.

LE MEDECIN.

Ne m'accusez pas de ce vice
D'avoir un si fat sentiment
Et si peu Chrêtien ; nullement
Je ne crois pas à la nature
Tant seulement (je vous le jure)
Je crois fermement & soûtiens
Avec les plus sages Chrêtiens,
Qu'un seul Dieu l'auteur de tout être
Est son seul & souverain Maître,
Que la nature ne fait rien
Que par son ordre & son moyen,
En elle doncques je me fie ;
Mais je vous demande la vie
Pour quelque tems, donnez-la moi.

LA MORT.

Pauvre homme desabuse toi !
Ote cela de ta cervelle :
Quoi ! qu'un homme qui me querelle
Que mon ennemi découvert ?
Et qui par un trafic couvert,

En toutes choſes m'eſt contraire
Vive encor ? Je n'en veux rien faire
Non ? tu paſſeras le guichet.

LE MEDECIN.

Si vous le voulez, ç'en eſt fait,
Mais de grace avant que ce faire,
Adouciſſant vôtre colere,
Ecoutez-moi paiſiblement,
Et vous verrez aſſeurément,
Si vous avez la patience,
Que je n'ai rien que l'apparence
Des crimes qu'on veut m'impoſer,
Et ſi vous voulez aviſer.
Vous trouverez la choſe claire,
Qu'avec moi dedans cette affaire
Vous n'avez pas beaucoup perdu,
Et que le tout bien entendu;
Vous me demeurerez redevable.

LA MORT.

Vraiment vous êtes admirable?
Comment l'entendez-vous ? parlez ?

LE MEDECIN.

Hé bien ! puiſque vous le voulez,
Je le dirai donc pour vous inſtruire
Qu'en un tems je vous ai pû nuire,
C'eſt à dire dans mes vieux ans,
Quand dans le nombre des ſçavans
J'ai pû rencontrer quelque place,

Alors j'ai d'une vive audace
Souvent ravi vôtre butin,
Et comme un courageux mâtin
Je vous ai fait lâcher la prise ?
Je vous le dis avec franchise,
J'étois aise de faire voir
Que sur vous j'avois du pouvoir,
Et vous aiant ravi la proye
J'en faisois un grand feu de joye,
Quand j'étois le victorieux,
Cela me rendoit plus glorieux,
J'étois enflé par la science,
Asseuré par experience
Qui me faisoit parer vos coups,
Ainsi je me mocquois de vous :
Mais tout cela dans mon vieux âge.
Venons à mon apprentissage,
Où vous verrez bien clairement,
Qu'en ce foible commencement,
Ignorant dedans ces matieres
Je remplissois les Cimetieres
De ceux que je faisois mourir,
Quand je les devois secourir.
Comme j'étois dedans l'Ecôle
Il me sembloit que la parole
Me souffiroit pour tout guerir ;
Pour disputer pour discourir
De l'état d'une maladie,

Certes, s'il faut que je le die,
Je le faisois fort à propos,
Je ne prenois aucun repos,
J'étois toûjours dans la dispute,
Je n'apprehendois pas la chûte,
Je mettois dans le desarroi
Ceux qui disputoient avec moi,
Car je passois pour un oracle,
Et d'effet, sans aucun obstacle,
Avec grand applaudissement,
Et bien avantageusement
Par mon esprit je fis paroître
Que j'étois digne d'être maître,
Je passai Docteur, & déslors
Je croyois que tous les trésors
De cette science Divine.
(Je veux dire la Medecine)
Etoient enclos dans mon cerveau,
Je garantirois du tombeau
Ceux que j'aurois à ma conduite,
Et je vous donnerois la fuite,
Que je ferois comme les Saints,
Des plus malades les plus sains;
Ce qu'on trouvoit plus admirable,
Je croyois tout mal guerissable
Disant que j'en viendrois à bout;
Et que je guerirois de tout,
Pensant vous faire ainsi la nique.

Je voulois donc mettre en pratique
Tout ce que je me promettois,
Mais en grande peine j'étois,
Car ma parole je vous donne
Qu'il ne se rencontroit personne
Qui s'en voulût fier à moi:
Chacun alloit disant hé! quoi?
Cet homme faire apprentissage
Sur toi? tu ne serois pas sage:
Qu'il me montre & me fasse voir
Des effets de son grand sçavoir;
Pour moi je n'ai pas grande envie
De confier ainsi ma vie
Au Medecin jeune & nouveau
Qui me troussera comme un veau
Je demeurois-là sans rien faire
Et falloit cependant me taire.
Ma science étoit comme l'or
Ce si bel, & riche trésor,
Qui pendant le tems que la terre
Dedans ses entrailles l'enserre
Ne peut produire sa lueur,
J'étois en semblable malheur,
Parce que sans experience
Ma haute & sublime science
Etoit un trésor, mais caché,
Or après m'être bien fâché:
Et m'être plaint de la fortune,

Une occasion opportune
S'offrit fort favorablement
A mon dessein, voici comment.
Nous avions lors dans nôtre Ville
Un Medecin assez habile,
Qu'on nommoit Monsieur de Quintal
Qui servoit dedans l'Hôpital,
Cet homme-là finit sa vie
Par une forte apoplexie,
Qui de ces ans trancha le cours,
Sans qu'on y pût donner secours,
Puisque sa playe étoit mortelle.
Comme j'en appris la nouvelle
Mes amis me firent sçavoir
Qu'ils emploiroient tout leur pouvoir
Pour me faire entrer en sa place;
Ils le firent de bonne grace:
Parce qu'il leur fut accordé
Tout ce qu'ils avoient demandé:
J'entrai dans cette infirmerie,
Et pour contenter la furie
Qui m'animoit contre la Mort,
Des sujets je trouvai d'abord
Qui s'offroient du tout favorables;
Un grand nombre de miserables,
Qui malades dedans leurs lits
Poussoient leurs plaintes & leurs cris.
Dans cette triste compagnie

De soulagement dégarnie,
Je découvris à même tems,
Grand nombre de Febricitans;
Je rencontrai des Phrenetiques,
Estropiez, Paralitiques,
Quantité de Soldats blessez,
Les autres de l'asthume pressez,
Quelques-uns par la pluresie,
Plusieurs atteints d'hydropisie,
Les autres d'une rude toux;
Ces pauvres gens demandent tous
Qu'au nom de Dieu je leur ordonne
Quelque remede qui leur donne
A leur mal quelque allegement.
Je leur promets qu'asseurément,
Tous ceux qui sont dedans la troupe
Mangeront bravement leur soupe,
Sains & gaillards, dans peu de tems
Parce qu'ainsi je le prétens:
Je vai donc voir l'Apoticaire,
Et là je commence de faire
De grands *Recipe* pour mes gens,
Qui furent autant de Sergens,
Pour les mener à l'autre monde:
Car comme je faisois ma ronde:
Afin d'apprendre quel effet
Mes medicamens avoient fait
Je trouvai d'étrange besogne,

Et qui me fit grande vergongne.
De mes malades la plus part
Couroient alors un grand hazard,
De partir pour le grand voyage,
Et faire le pelerinage
Que nos premiers parens ont fait,
Les autres étoient en effet
Déja partis fort à la hâte
Il ne faut pas que je me flatte,
Certes cela m'affligea fort;
Alors je me plaignois du sort,
J'étois l'objet de mocquerie,
Car on disoit par raillerie
Que je gueriſſois de tout mal
Les malades de l'Hôpital.
Je diſois pour couvrir mon crime
Qu'on ne gardoit pas le regime
Que j'avois preſcrit, & partant
Le Medecin le plus ſçavant
N'y pouvoit faire davantage.
D'autrefois j'acuſois la rage
Et la malignité du mal,
Diſant que dedans l'Hôpital
Le mal étoit Epidemique:
Après ce malheur, je me pique
Et tâche de réüſſir mieux,
Et j'ai toûjours fiché les yeux
Sur les livres, afin d'aprendre

Les moyens que je pouvois prendre
Pour mes malades secourir :
Cependant, je les vois mourir ;
Je vois qu'ils s'en vont à douzaines,
Ou pour dire mieux à centaines.
C'étoit alors que tous mes coups
Etoient favorables pour vous,
Parce que vers vous s'alloient rendre
Ceux que vous deviez venir prendre,
Vous recevez ainsi faisant
Toûjours de moi quelque present :
J'apris combien du dire au faire
La traitte est grande en cette affaire :
Ou que *d'al-detto al fatto*
(De l'Italien) *é grand tratto*
Et qu'allant à perte de vûë
On ne manque pas de vûë,
A l'Ecôle il m'étoit avis
Qu'avec mon babil & dévis
Je guerirois les maladies :
Mais ce sont des pures folies,
Si le Medecin n'est expert,
Et n'a la pratique, il se perd,
Et j'en ai fait l'experience,
Car avec toute ma science
Comme tantôt je vous ai dit
J'allois perdant tout mon credit,
Je m'équivoquois à toute heure

Car un mal pour l'autre (je meure)
En mille rencontres j'ai pris
Je prenois Corbeil pour Paris.
Quand ces fiévres intermitentes
N'avoient pas toutes leurs patentes
Pour se faire voir clairement,
J'étois avec empressement,
Dans de grandes inquietudes,
Et parmi ces incertitudes,
J'ordonnois *ab hoc & ab hac*,
Et faisois sortir de mon sac
Ce qui venoit à l'avanture
Mais le plus souvent je vous jure
Que mes parens Febricitans
Ne s'en trouvoient pas trop contens
Mes medicamens à la fronde,
Les envoyent à l'autre monde,
Pour y changer d'air, tout exprès,
Encor qu'ils ne fussent pas prêts.
Je me fiois fort aux urines,
Mais dedans ces fiévres malignes
Bien souvent elles me trompoient,
Car par fois elles se montroient
Belles & cuites à merveilles,
Et paroissoient toutes pareilles
A celles que font les plus sains,
Et croyois que mes desseins
J'aurois une fort bonne issuë;

Mais ma creance étoit deçuë
Ainſi je diſois hardiment
Et publiois tout hautement,
Pour étendre ma renommée,
Que le mal alloit en fumée,
Qua mon malade en peu de tems
Lui montreroit fort bien les dents,
Mais cependant que je m'amuſe,
Le mal traître ſe ſert de ruſe:
Au tems qu'il paroît le plus beau,
Il fait tranſport dans le cerveau
De tout ce qu'il avoit de pire,
Et ſe va mocquant de mon dire,
Il abandonne le plus bas
Pour aller faire ſon fracas
Dans la Region la plus haute
Et mettre mieux au jour ma faute
Arrivé qu'il eſt, à l'inſtant
Par un ſoudain embraſement
Il allume une phreneſie,
Laquelle ſouvent eſt ſaiſie
D'un profond aſſoupiſſement,
Qui ne le quitte qu'au moment
Que nôtre maladie s'éveille,
Pour ſe trouver, non ſans merveille,
Dedans le royaume des morts.
Helas combien de grands reſſorts
Que de ſecrets, Bonté Divine!

Qui ſont cachez en Medecine,
Et qui devant qu'être conçûs
Font les cimetieres boſſus.

LA MORT.

Monſieur le Medecin je penſe
Que vous croyez avoir licence
De parler éternellement ?
Concluez-donc, & vîtement,
Qu'eſt-ce que vous avez à dire ?
Avec moi l'on ne doit pas rire ?
Ni par les diſcours m'amuſer.

LE MEDECIN.

Ainſi je n'en veux pas uſer,
Je ſçai bien les obéiſſances
Les reſpects & les deferences,
Que je vous dois très-juſtement.

LA MORT.

Monſieur, tréves de compliment ?
Achevez en peu de paroles :
Et les Cujas & les Bartholes
Avec tous puiſſans diſcours
N'ont pas pû prolonger leurs jours :
Tous ont reconnû mon Empire
Enfin donc, qu'avez-vous à dire ?
Car il faut déloger comme eux.

LE MEDECIN.

Par mes dits, conclurre je veux
Que vous aiant rendu ſçavante

Par ma harangue precedente
De tout ce que j'ai fait pour vous
Vous abbatiez vôtre courroux,
Et me laissiez encore vivre.

LA MORT.

Non : Il faut que je me delivre
D'un ennemi qui me poursuit :
Et quoi par vôtre grand déduit
Vous voudriez donc, comme je pense
En tirer cette consequence,
Que vous m'avez bien obligé ?
A quoi vous n'avez pas songé
Comme je vous ferai connoître,
Quand vous faisiez les coups de maître
(J'entens de maître tout nouveau
En envoyant dans le caveau
Les plus sains sans autre mystere)
Dites-moi, le vouliez-vous faire ?
Tout cela n'a-t'il pas été
Par dessus vôtre volonté
Plûtôt pour me nuire gagée,
Je ne vous suis donc obligée
De ce bien que vous m'avez fait :
Pour vous convaincre s'il vous plaît :
Un homme avoit une querelle
Avec un autre (Dieu sçait quelle)
Envenimée au dernier point :
Cet homme-là ne dormoit point,

Et couvoit une grande envie,
De lui pouvoir ôter la vie :
Pour executer son dessein
Il lui plante un poignard au sein,
Et crut, la playe étant mortelle,
Avoir terminé sa querelle :
Le coup ne fut pas si fatal,
Son ennemi n'eut point de mal
De sa blessure, ains au contraire
Ce lui fut un coup salutaire,
Le poignard, justement passant
Entre deux côtes se glissant,
Fit sortir par son ouverture
Un grand amas de pourriture,
Qu'un Empieme avoit laissé
Dans la Poitrine du blessé,
Laquelle étant ainsi vuidée,
Et la playe consolidée,
Cet homme par un heureux sort
Evita le coup de la mort,
Par celui qui mouroit d'envie
De lui faire perdre la vie,
De la sorte sans y songer
Il ne pouvoit mieux l'obliger :
La chose est pourtant évidente,
Comme fait voir leur haine ardente,
Que ces immortels ennemis
Pource ne furent pas amis.

Conclusion de là je tire
Que la querelle est toûjous pire
Que nous avons entre nous deux :
J'ai reçu du bien, je le veux,
Vôtre dessein étoit contraire :
Car du mal vous me vouliez faire ;
C'est pourquoi sans avoir égard
A vos discours tout plein de fard,
Gagnez-moi vîte la colline,
Avecque vôtre medecine,
Je ne veux plus vous écouter.

LE MEDECIN.

Un mot, je vous veux protester,
Si vous me faites cette grace
De permettre qu'ici je fasse
Encor séjour pour quelque tems,
Que rendant vos souhaits contens
Je ne vous ferai plus la guerre,
Car tant que je serai sur terre,
Mes desseins sont tous resolus
De ne me mêler jamais plus
Du mêtier de qui la pratique
Vous met en caprice & vous pique,
Ni d'armer contre vôtre éfort :
Un Art qui vous déplait si fort :
Et ma parole je vous donne
Que *Recipe*, plus je n'ordonne,
Tout ce que faire je pretens,

C'eſt de prendre dans mes vieux ans
Le repos, ſi je ne puis faire,
De mes travaux le vrai ſalaire:
Beni ſoit Dieu, qu'au tems paſſé
J'ai beaucoup de bien amaſſé,
Je vous conjure qu'il vous plaiſe
M'en laiſſer joüir à mon aiſe.

LA MORT.

D'ennemi reconcilié,
(Bien qu'il paroiſſe humilié)
Te fier, *non ſei tant matto*,
Pour n'être pas (*ingannato*)
Monſieur vous connoiſſez très-bien
Que ce langage eſt Italien,
Mais ce bon François, ſans ſcrupule
Montrez bravement vôtre mule,
Allez-vous-en au petit pas,
Car je ne vous pardonne pas.

LA MORT

A L'Apoticaire.

LA MORT.

VEnez Monſieur l'Apoticaire?
Je vous veux donner un clyſtere
Qui vous menera, mais bien fort;
Car il vous doit mener à mort,

Mes drogues n'ont point de pareilles ;
Je leur fait faire des merveilles,
Mais elles ne font juſtement
Que ſelon mon commandement,
De tout ce que je vous avance
Vous en ferez l'experience :
Cela veut dire dans un mot,
Vous n'avez pas beſoin de pot
Pour y cuire vôtre potage
Car je vous dis ſans tricotage
Qu'avant que finiſſe la nuit
Vôtre potage ſera cuit ;
En paroles encor plus claires,
Donner prompt ordre à vos affaires.

L'APOTICAIRE.

Qu'on me vienne donc ſecourir ;
Moi mourir ? Et qu'elle apparence ?
J'ai des drogues en abondance
Qui vous feront clairement voir
Quelle eſt leur force & leur pouvoir,
J'en ai beaucoup, & des plus fines
D'où je ferai des medecines
Si bonnes que par leur moyen
Elles vous empêcheront bien
D'exercer ſur moi vôtre rage.

LA MORT.

Mon Maître ; vous n'êtes pas ſage
De tenir ſemblables diſcours.

L'APOTICAIRE.

Mes drogues, venés au secours,
Çà; venés-moi toutes défendre
De la mort qui me veut surprendre,
Qu'on fasse des decoctions
Pour venir aux purgations,
Rhubarbe, Tamarins, & Casse,
Agaric, Sené, sus de grace
Montrez ici vôtre pouvoir,
Cher Diaphenic, faites voir,
Ce que pour moi vous sçavés faire.

LA MORT.

Tout beau, Monsieur l'Apoticaire,
Vous excedés, remettez-vous?

L'APOTICAIRE.

Si ces remedes sont trop doux
Pour un si necessaire usage
J'en ai qui feront davantage:
Et qui se montreront plus forts,
Pour s'opposer à vos efforts.
Sus vîtement donc qu'on m'apporte
Sirop de Nerprun avancez,
Joignés à vous & ramassez
Le Jalap, & la Scamonée,
Et que la chasse soit donnée
A cette importune de Mort:
Mecoacan vous avés tort
Si vous ne lui faites paroître

Que vous pouvés être son Maître :
Gutta-Gamba, presentés-vous
Et défandez-moi de ces coups.

LA MORT.

Hola, Monsieur l'Apoticaire,
Ne vous mettés pas en colere,
Car vous n'avancés du tout rien.

L'APOTICAIRE.

Tout beau : Je vous montrerai bien
Qu'il me reste des medecines
Plus violentes & plus fines
Pour vous ranger dans le devoir.

LA MORT.

Je n'en crois rien, faites-le voir.

L'APOTICAIRE.

Aussi ferai-je à vôtre honte,
Vous n'y trouverez pas vôtre conte,
Ç'a donc Mercure Sublimé,
Fleur d'antimoine butyré ?
De Ruland la bonne eau-benite,
A ce coup tous je vous invite,
De me secourir dans mon mal,
Ou toi mon Turbith mineral,
Ou toi, ma poudre Cornachine,
Par ta vertu toute divine
Montre-moi ta fidelité ;
Cher Mercure precipité,
Mon cher precipité Mercure ;

Panchimagogue je vous jure
Que vous me pouvés obliger.

LA MORT.

C'eſt ſottiſe que d'y ſonger
Croyés Monſieur l'Apoticaire
Qu'aucun d'eux ne vous peut rien faire.

L'APOTICAIRE.

Ha ! poltrons, lâches purgatifs,
Vous n'êtes pas aſſés actifs
Pour garder un Apoticaire
Des griffes de cette Megere ?
Sa bleſſure fort bien je ſens,
Et je vous vois tous languiſſans
Pour y donner quelque remede :
Quoi faudra-t'il que je lui cede ?
Et que j'obéiſſe à ſes lois,
Poltron encor une autre fois ?
Car vous n'avez pas le courage
De me defendre de ſa rage,
Allez-vous-en ? retirez-vous ?
Tôt, tôt qu'on me les jette tous
Au courant de quelque riviere
Je ne veux en nulle maniere
Qu'ils ſe preſentent devant moi.

LA MORT.

Vous entrez dans un grand émoi ;
Et quoi, Monſieur l'Apoticaire,
Vous deviez des merveilles faire

Avec tous vos medicamens ;
Vous me deviez montrer les dents ?
Par vos discours je viens d'apprendre
Que vous commencez de vous rendre.

L'APOTICAIRE.

De me rendre bien loin de là,
Hô, hô, qui-vous a dit cela ?
Je n'ai pas vuidé ma boutique,
Je vous ferai bien-tôt la nique ;
Vous n'êtes pas où vous pensez :
Sus donc linimens avancez,
Cataplâmes venez de grace,
Fomentations, prenés place,
Avec onguents joignez-vous
Et faites si bien entre tous
Que cette cruelle inhumaine
En mon endroit perdre sa peine,
Alteratifs, Aperitifs,
Supplées donc aux purgatifs :
Syrops, Juleps, Lochs, & Tablettes,
Apozemes, soyez donc prêtes
Pour me garantir du trépas,

LA MORT.

Sçachez qu'ils ne le feront pas,
Et qu'ils feront tous inutiles,
Ils ne sont pas assez habiles
Pour vous secourir en ce point,
Et pour de force ils n'en ont point

Pour vous guerir de ma bleſſure.

L'APOTICAIRE.

Je vous ferai voir je vous jure,
Que j'ai de bons preſervatifs
Pour ſupléer aux purgatifs ?
Et j'emploirai pour ces affaires
Mes aſſeurez Alexiteres,
Vous connoîtrez à peu de frais
Ce qu'ils peuvent contre vos traits.
Ma Theriaque bien aimée
Montrez la vertu conſommée
De ces effets prodigieux,
(Ou miracle pour dire mieux,)
Qu'autrefois je vous ai vû faire,
Cette cruelle eſt en colere,
Et m'a très-vivement bleſſé,
Ç'en eſt fait, je ſuis fricaſſé,
Si je ne reçois aſſiſtance,
Mitridat, je te prie, avance :
Faites ſi bien qu'entre vous deux
Je ne meure pas mal-heureux
Dedans cette extrême miſere,
Vous n'en voulés doncques rien faire
Vos effets point je ne reſſens,
Tout au contraire tous mes ſens,
Et mes forces ſe debilitent.

LA MORT.

Vos drogues de rien ne profitent,

Vous

Vous êtes vivement blessé,
Dans peu vous serés trépassé,
Helas ! vous perdrez vótre peine,
Cochons nous n'avons plus d'avoine,
Il faut mourir tu le vois bien.

L'APOTICAIRE.

Par la mort je n'en ferai rien,
Car je tiens encor de reserve
De bons amis que je conserve
Pour me servir à mon besoin,
Et qui vous chasseront bien loin.
C'est maintenant dans ce rencontre
Que tu dois faire bonne montre
De tes vertus, Orvietan
Je conjure donc, vien t'en.
Vien-t'en mon cher Alexiterre
Me secourir dans ma misere,
Travaille si bien aujourd'hui
Que je ressente ton appui ;
C'est à toi que je me confie.
Car je t'ai vu sauver la vie
A deux cens chiens & bien souvent:
J'espere donc que maintenant
Tu me rendras ce bon office
Sans permettre que je finisse
Ma course par ton seul défaut.
Sus donc ! agis, courage il faut
Chasser bien loin cette importune

Quel desastre ! quelle infortune !
Je n'en ressens aucun effet !
Helas ! je suis mort , ç'en est fait ,
Helas ! je ne dois plus prétendre
Contre la mort de me défendre ,
Je ne puis dans ces derniers maux
Que recourir aux Cardinaux ,
S'ils ne font rien , la chose est faite ,
Qu'on m'aporte un peu d'eau clairette
Eau de Canelle & d'Ambre-gris ,
Qu'on me donne du Rossolis ,
Vîtement qu'on me fasse faire
De perles un bon magistere :
Et faites donc vos fonctions ,
Precieuses confections ,
Et d'Alchermes & d'Hiacinthe
Mieux que n'a fait la Coloquinte.
Mon cher ami , cher Bezoard :
Et serez-vous aussi coüard ,
Aussi poltron que tout le reste ,
Je vous ai vû pendant la peste ,
Et d'autres tems bien dangereux
Faire des coups du tout heureux ,
Faites pour me sauver la vie
De ces prodiges , je vous prie :
Que si vous ne le faites pas ,
Je m'en vai tout droit au trépas ,
Soyez-moi doncques favorable ,

LA MORT.

Hé, vous oubliez l'or potable ?
C'eſt un fort bon médicament,
Qu'on vous le donne vîtement :
Il me pourroit donner la chaſſe.

L'APOTICAIRE.

Certes, c'eſt en vain qu'on pourchaſſe
Des remedes contre la mort,
Je le confeſſe j'ai grand tort,
Que d'avoir voulu l'enteprendre,
Car je vois bien qu'il ſe faut rendre ;
La mort triomphera de tous.

LA MORT.

Ah ! ha ! que vous filés bien doux,
Où ſont donc ces rodomontades !
Ces menaces & ces bravades
Que tout maintenant vous faiſiés ?
N'eſt-il pas vrai que vous diſiés
Que vous me donneriés la chaſſe
Que je vous quitterois la place ;
Quoi donc ce grand nombre d'amis
Que ſont-ils (ils ſont endormis)
Je dis ces drogues precieuſes,
Qui des choſes prodigieuſes
Devroient faire à vôtre faveur
Je ne vois plus cette ferveur
Qui vous échauffoit la cervelle
Pour ſoûtenir vôtre querelle.

Je peux bien dire maintenant
Que vous n'avés fait que du vent :
Assurément mon bon compere
Vous êtes plus qu'Apoticaire,
Je vous le dis naifvement
Car on dit ordinairement.
Qu'ils sont sujets à phantaisie
Vous passez à la phrenesie
Jusqu'où vous êtes-vous plongé
Quand vous vous êtes engagé
Par vôtre folle procedure
De trouver dedans la nature
Des medicamens assez forts
Pour resister à mes efforts.
Sçachez que selon le proverbe
Il n'est point de plante ni d'herbe
Qui puisse jamais secourir
Ceux que je veux faire mourir ?
N'avés-vous jamais oüi dire,
Ou pouvés vous y contredire
Qu'en Latin *contra vim mortis*
(Non est medicamen in hortis)
En François que nulle racine
Sert contre moi de medecine,
Et que ceux là sont de badins
Qui pensent dedans les jardins
Rencontrer des alexiteres,
Et des remedes salutaires,

Contre les assauts de la mort,
C'est en quoi vous avés grand tort.
Vôtre fortune est toute égale
A celle du pauvre Tantale,
Qui dedans les eaux engagé,
Et jusques aux levres plongé,
Nonobstant leur source abondante
Souffrir une soif très-ardente
C'étoit être bien malheureux !
Tout de même dire je veux
Que vous êtes bien miserable;
Pauvre homme le mal vous accable,
Vous êtes vivement blessé,
Et pour mes blessures percé,
Je vous tourmente, je vous picque,
Au milieu de vôtre Boutique
Parmi tant de medicamens,
De brevages, de lavemens,
Et nonobstant leur ordonnance
Vous êtes dedans l'indigence;
Ni tout le Beaume du Peru,
Toutes les Drogues du Pegu,
Ni des Indes, ni de la Chine,
Ne feroient pas la Medecine,
Pour vous guarantir de la Mort.

L'APOTICAIRE.

C'est en quoi je connois mon tort:
J'avois connu dans ma pratique

Que les drogues de ma boutique
Faisoient des operations
Des effets & des actions,
Qui paroissoient les non pareilles.
Je m'en promettois des merveilles
Et croyois que par ce moyen
Avec moi vous ne feriez rien :
Je vois que j'ai perdu mes peines,
Que mes esperances sont vaines,
Et que je me suis morfondu :
Puisque j'ai tout mon tems perdu.

LA MORT.

Qu'on verroit de belles affaires,
Si Messieurs les Apoticaires,
N'étoient pas sujets à mourir !
Pour dedans un tombeau pourrir !
Il est évident & notoire,
Que les plus grands titeroient gloire
De faire ce brave mêtier,
Et les Presidens au mortier
Nous feroient bravement connoître,
Qu'ils seroient bien aises de mettre
Un pilon dedans leur mortier
Pour dire qu'ils sont du métier,
Les plus grands n'auroient autre envie,
Que d'exercer la Pharmacie,
S'ils pouvoient éviter mon dard
Dans l'exercice de cet art,

Et les Princes le voudroient faire,
Puis qu'ils en auroient tant affaire
Pour passer plus outre, je crois
Que les Monarques & les Rois,
Dont le pouvoir de tout ordonne,
Entre leur Sceptre & leur Couronne.
Une Seringue logeroient,
Car par ce moyen ils seroient,
Exempt de cette loi severe,
Qui les oblige de me faire
De leur vie un forcé present.
Mais cela seroit mesleant
De voir des gens de cette sorte
Exercer ce métier ? (n'importe)
Car ces gens-là feroient si bien,
Qu'ils trouveroient quelque moyen
Pour les rendre autant honorable
Que le mêtier de Connêtable :
On ne verroit que les plus grands
Qui pussent être pretendans
Pour le mêtier d'Apoticaire,
Car eux tous seul le voudroient faire,
Ainsi tout le peuple y perdroit,
Car quand il leur arriveroit
Quelque fâcheuse maladie
En danger de perdre leur vie,
Helas ! ils ne songeroient pas,
Même à vouloir faire un seul pas,

Pour aller voir l'Apoticaire,
Car ils verroient que son salaire,
Avec que son medicament,
Seroit vendu si cherement
Qu'ils ne pourroient pas entreprendre
Etans si cher, d'en aller prendre,
Ainsi donc leurs medicamens
Ne seroient que pour les plus Grands:
Pour le peuple (comme je pense)
La seule huile de penitence
Seroit le remede à tous maux
Et par ainsi de grands travaux
Ils souffriroient dans leur misere.
Il vaut mieux que l'Apoticaire
Pour éviter un si grand tort
Soit sujet aux loix de la mort.
Ce grand Dieu par sa providence
A fait cette belle ordonnance
Contre tous il a prononcé:
Et bien qu'avés-vous avancé
Avec vos rodomontades,
Vos impertinentes boutades,
Puis qu'il faut à la fin marcher!

L'APOTICAIRE.

La vie est un tresor si cher
Que je ne crois pas assés sage
Celui qui n'a pas le courage,
Et qui ne fait pas ce qu'il peut

Pour se deffendre quand on veut
La lui ravir de vive force :
J'estime un homme qui s'efforce
Et se pique pour faire voir
Que quand sa vie on peut avoir,
Sans resistance il ne demeure
Mais montre bien avant qu'il meure
Qu'il étoit homme courageux.
Si contre vos traits orageux
Je me suis donc mis en deffence ;
Que cela point ne vous offence ;
Au moins je me suis satisfait,
Et s'il faut que je sois defait,
Je ne meurs pas sans me défendre.

LA MORT.

Je n'en devois pas moins attendre,
Je l'avois bien ainsi prévu,
Car depuis long-tems j'avois vû
Des preuves de vôtre courage,
Autant que d'homme de vôtre âge :
Combien de fois vôtre canon
Vous a-t'il acquis le renom
De me faire lever le siege,
Et rendre sans effet le piege
Que je dressois pour attraper
Celui que je voulois haper :
Peut-être à dix mille rencontres,
Ne sont-ce pas des belles montres

D'un homme vraiment genereux
Et d'un courage valeureux
Me l'ayant ainſi fait paroître,
Je crois maintenant que peut-être
Vous en partirez plus content.

L'APOTICAIRE.

Mais plûtôt vous allez comptant
Sans l'hoſte, maupiteuſe hoſteſſe
Je pars accablé de triſteſſe.

LA MORT.

Afin de vous déſennuyer,
Je vais bien-tôt vous envoyer,
Un Chirurgien de cette Ville
Car bien que dans ſon Art habile,
Pourtant il ne laiſſera pas,
De vous talonner pas à pas.

L'APOTICAIRE.

J'attendrai donc ſa compagnie;

LA MORT.

Non, ſans tant de ceremonie,
Qu'il faut laiſſer aux gens de Cour,
Attendant qu'il vienne à ſon tour
Paſſez le premier ſelon l'ordre
Dont vous ne voulez pas démordre,
Car vous avez le cœur trop grand
Pour quitter ainſi vôtre rang.
Comme un Medecin vous precede:
Auſſi qu'un Chirurgien vous cede

C'eſt un droit pour vous prétendu ;
Je veux que cela vous ſoit dû ;
C'eſt auſſi ce que je regarde,
Et le rang qu'entre vous je garde,
J'ai mis le Medecin devant,
Il faut que vous l'alliez ſuivant.

L'APOTICAIRE.

Je vois bien qu'il ſe faut reſoudre
Que ce corps ſe reduiſe en poudre,
Mon ame le doit quitter,
Je ne le ſçaurois éviter :
Mais avant que cela ſe faſſe
Par une ſpeciale grace
Accordez-moi quelque délai,
Et la raiſon je vous dirai,
Qui fait que je vous le demande,
Elle me paroît aſſez grande.

Sçachez donc que depuis long-tems
Par pluſieurs & diverſes gens
Dans ma Boutique ont été priſes,
Pluſieurs diverſes marchandiſes,
Dont je n'ai pas été payé :
Mais après avoir delayé
Le terme pour quelques années
Les promeſſes me ſont données
Que je ſerai bien ſatisfait.
Sa parcelle à chacun j'ai fait,
Si pendant que je ſuis en vie

Devant qu'elle me ſoit ravie,
Tous ces contes ne ſe font pas,
Mes enfans après mon trépas
Y recevront un grand dommage.

LA MORT.

Je ne puis ſouffrir ce ramage ;
Dieu quelle étrange aveuglement !
Quel profond aſſoupiſſement !
Où ſont la plus grand part des hommes,
Dans ce maudit ſiécle où nous ſommes,
Quand on leur parle de la mort,
Il ſemble qu'on leur fait grand tort,
Que c'eſt une choſe nouvelle
Quand ils entendent parler d'elle,
Et la plus part ne ſongent pas
Quand il faudra franchir ce pas
De ſonger à leur conſcience :
Cet Apoticaire ne penſe
En ce moment ſi precieux
Auquel il doit fermer les yeux,
Qu'à liquider quelque parcelle
Qui n'eſt rien qu'une bagatelle,
Qu'un fol & vain amuſement,
Sans ſonger à ce grand moment :
Auquel un jour il doit paroître
Devant ſon Dieu, devant ſon maître,
Pour recevoir le jugement,
Ou bien d'un éternel tourment,

Ou bien d'une gloire éternelle.
C'eſt cette importante parcelle
Monſieur, qu'il falloit bien dreſſer,
C'eſt à quoi vous deviés penſer!
Il eſt vrai qu'elle eſt ja dreſſée,
Vous la verrez tôt balancée,
On vous fera voir clairement
Si vous avez fidellement
Exercé vôtre Pharmacie:
Vos yeux n'auront pas la chaſſie
Qui de voir les puiſſe empêcher,
Et rien ne pourra leur cacher
Ny vos bontés, ny vos malices,
Dignes de gloire ou de ſuplices;
Tout alors ſera découvert,
Et vous ſerez bien pris ſans verd
A vôtre dam & vôtre honte,
A moins d'avoir fait vôtre conte,
Si pour guerir le patient
Vous avés à bon eſcient
Fidelement & ſans pareſſe,
Employé toute vôtre adreſſe;
Et dans vos drogues vous mettiez
Quand ce bon homme vous traittiez
Le contenu de l'ordonnance:
Vous tiendrez bonne contenance
Mais ſi par un mauvais écho
Vous avez fait des *qui pro quo*,

Ou traitté le malade en traître,
Sçachéz asseurément, mon maître,
Que chastié vous en serez,
Aussi bien que quand vous aurez
Par une grande outrecuidance
Glozé contre toute évidence
Le *Recipe* du Medecin,
En voulant trop faire le fin,
C'est ainsi que l'Apoticaire
A souvent coûtume de faire,
Pour paroître, ou pour decevoir,
En s'oubliant de son devoir;
Tantôt diminuer il ose
Et tautót augmenter la dose,
Ou changer l'ordre & la façon
Dont on lui prescrit la leçon,
Se gouvernant par son caprice
Ou contentant son avarice:
Au Medecin il contredit,
En s'attribuant ce credit,
Pour avoir trop de confiance
En son acquise experience:
Mais souventesfois en faisant
De l'expert & du suffisant,
Faute de prendre sa mesure,
A ses malades il procure
La mort plûtôt que la santé.
Gardez que vous n'ayés été

Un ſi mauvais Apoticaire,
Car ſi vous avez voulu faire
Du Medecin, comme cela,
Je vous promets que vous voilà
Dedans un bien triſte équipage.
Ce pauvre mort à ſon langage
Dit que vous lui fites grand tort,
Et crie à Dieu que de ſa mort
Il lui plaiſe tirer vengeance;
Penſez donc avec diligence
A prévenir ce nouveau pas;
A l'heure de vôtre trépas.
De qui pro quo, d'Apoticaire,
Et d'*& cætera* de Notaire,
Dieu (dit-on) nous veüille garder,
C'eſt à vous d'y bien regarder,
Vous porterés la fole enchere,
Si par une drogue trop chere,
Quelque *bolus* vous avez pris
Qui ſe trouve de moindre prix
Ou quelque autre drogue gaſtée
Au lieu d'une bien apprêtée:
Ces *qui pro quo* ſont dangereux
Pour rendre un homme malheureux
Mais c'eſt bien pis quand par malice
Ou par une infame avarice
Deliberément ils ſont faits,
Car étant de plus grands forfaits

Dieu plus fortement ils irritent
Et plus griévement meritent,
Qu'il se resolve à s'en vanger,
C'est à quoi vous deviés songer,
Des autres à toute occurrence
Font des *qui pro quo* d'ignorance
Et tant moindre en est leur peché
Ou Dieu contr'eux tant moins fâché,
Veu que l'horreur qui les abuse
Leur sert aucunement d'excuse
Il ne faut pas dire pourtant
Que pour ne me faire pas tant
Ils soient du tout exempts de blâme :
Souvent telles gens de la flâme
Se sont à jamais condamnés,
Pour ne s'être pas adonnés
A s'instruire avec diligence
Au mêtier de cette importance ;
Et si tel vous avés été
Ma foi je vous vois mal-traité.
D'autres font des grandes parcelles
Pour des petites bagatelles
Ils reçoivent beaucoup d'argent
Pour ces choses qui bien souvent
Dans les prez se sont ramassées :
Car quand elles sont ajancées,
Le monde ne les connoît point,
Et cela leur vient tout à point,

Car quand il le pourroit connoître
On leur verroit vendre peut-être
Cent écus le quintal du foin.
On donnera bien sur le groin
A ceux qui vendent pour bien vivre
Si cher le foin & le revivre ;
Si vous avez été d'iceux
Vous pâtirez avec eux
De cela je vous en asseure,
Et vous le sçaurez tout à l'heure,
Afin de le sçavoir plûtôt
Vous ne me direz autre mot.

LA MORT

Au Chirurgien.

LA MORT.

MOn Maître, je ne crois pas faire
Aucun jugement temeraire,
Mais je puis dire sur ma foi
Que vous ne pensés pas à moi.

LE CHIRURGIEN.

Pour ne dire point de mensonge
Ce n'est pas à vous que je songe,
Je ne suis pas encor vieillard,
Je me sens (Dieu merci) gaillard,
Encor à la fleur de mon âge,
Je crois qu'en un tel équipage

Je ne dois pas songer à vous.

LA MORT.

Voilà le langage des foux,
C'eſt en quoi la plûpart du monde
Sans raiſons follement ſe fonde,
Sçavés-vous pas que le plus ſain
Porte la mort dedans ſon ſein ?
Le nombre n'en eſt pas nombrable
De ceux que j'ai ſurpris à table
Qui ſain, gaillard & diſpôs,
Parmi les verres, & les pots,
Ne ſongeoient qu'à remplir la pence.
Souvent celui qui moins y penſe,
Et qui s'amuſe à ſa ſanté,
Par moi ſoudain eſt emporté ;
Il m'eſt facile de le faire,
Je n'ai qu'en la tranchée-artere
Embraſſer un oſſelet ;
Pour prendre mon drole au collet.
Ce jeune homme qui fait le brave
Qui ſain, diſpôt, gaillard, me brave
En joüant dedans un tripot,
Quand je veux je l'attrape tôt ;
Avec un peu de pleureſie
Je lui ravis bien-tôt la vie ;
Je n'ai pas beſoin de ſecours
Quand je veux abreger ſes jours.
Ce vieillard qui de ſa nature

Eſt de bonne temperature,
Qui fait qu'il a toûjours été
Dans une parfaite ſanté,
Se repoſe tout à ſon aiſe,
Car il n'a rien qui lui déplaiſe;
Il a de grands biens amaſſé
Pendant le tems qui s'eſt paſſé,
Il a fait fort belle chevance;
Enfin tout content il ne penſe
Et ne demande (comme on dit)
Que bonne ſoupe & que bon lit,
Dans cet état il n'a pas garde
De ſonger que je le regarde;
Il ne croit pas être mortel
Ne ſentant en ſoi rien de tel;
Ou tout au moins s'il faut qu'il meure
Dedans le repos il s'aſſeure
Qu'il fera tant par le moyen
De ſon gras & bon entretien,
Que cette ſiniſtre journée
Sera pour lui fort éloignée:
Ainſi concluant il s'endort
Et ne penſe pas à la mort.
Mais il eſt bien loin de ſon conte,
Car pendant ce tems-là je monte,
Et j'entre dedans ſon cerveau
Pour y remuer un peu d'eau,
Laquelle tout à coup dégorge,

Et se jette dessus sa gorge
Pour l'étouffer dans un moment :
Surpris d'un grand étonnement
Mon homme meurt dedans sa rage,
Quand il n'acheve son potage,
Qu'il avoit déja commencé,
Et se voyant si fort pressé :
Ou bien, afin de le mieux dire,
Et parler tout de bon sans rire,
Cet homme est bien fort étonné,
Quand aucun ordre il n'a donné
Pour les affaires de son ame,
Qui peut être dedans la flâme,
Sera toute une éternité
Pour punir son inquité,
Car cette affaire ainsi se passe
S'il n'est pas en état de grace,
Et vous Monsieur le Chirurgien,
Dites-moi donc, croyés-vous bien,
Qu'avec vôtre beau corsage,
Vôtre santé, vôtre jeune âge,
Vous pourrés sortir de mes mains,
Estant dans le rang des humains,
Par infaillible consequence
Vous me devéz obeïssance ;
Il faut mourir quand je le veux.

LE CHIRURGIEN.

Ce seroit être mal-heureux,

Si ma fatale destinée
Me faisoit en cette journée
Le nombre des jours finir.

LA MORT.

Ç'en est fait, il faut venir,
Puisque la sentence est renduë,
Et la peine plus que perduë
Que vous prenez pour dilayer.

LE CHIRURGIEN.

J'ai bien sujet de m'effrayer,
Cette nouvelle est surprenante,
Et toute seule suffisante,
De me faire mourir d'effroi :
De grace, helas entendés-moi,
Favorisez ma doleance,
S'il vous plaît, par vôtre audience,
Car quand mes raisons j'aurai dit
J'espere d'avoir ce credit,
Que la sentence décretée
Ne sera pas executée,
Et vous me donnerés le tems
Pour faire ce que je prétens,
Ayant égard à ma misere.

LA MORT.

Dites donc pour vous satisfaire.

LE CHIRURGIEN.

Puis qu'il vous plaît de m'écouter,
Je veux donc vous representer,

Avec ce discours que j'avance,
Comme je suis de ma naissance
Le fils d'un pauvre Savetier,
Puisqu'il en faisoit le mêtier,
Et faisoit bien une Savate:
La plûpart du monde se flate
Quand il appelle *Cordonnier*
Un homme qui fait un soulier,
Les Cordonniers (à le bien prendre)
Sont ceux qui sçavent bien entendre
La façon de faire un cordon.

LA MORT.

Cela n'importe, parlés donc,
Ce n'est pas le nœud de l'affaire.

LE CHIRURGIEN.

Je vous dirai donc que mon pere,
Quoi qu'il ne fut que Savetier,
Et qu'il eût avec son mêtier
De la peine à gagner sa vie,
Il y avoit pourtant grande envie,
Et ce bon homme se picquoit
De faire tout ce qu'il pouvoit
Pour m'avancer dedans les lettres:
Et ce d'autant que tous mes maîtres
Lui rapportoient fidellement
Que j'avois bon entendement,
Et qu'il seroit un grand dommage
De me mettre en apprentissage,

Avec un maître Savetier ;
Que pour moi mon propre mêtier
Estoit de suivre les Ecoles :
Mon pere écoute mes paroles ,
Prend goût à tous ces beaux rapports
Et me fait promesse desfors
Qu'il me feroit faire mes classes ,
Quand il sçautoit que les besaces
Il seroit contraint de porter :
Je commence à lui protester
Que s'il me tenoit sa parole ,
De mon côté dedans l'école
Je m'efforcerois vîtement
De lui donner contentement :
L'amour de l'étude me picque
Si vivement qu'en Rethorique
Je me vois dans fort peu de tems ,
Et sur tout le point que je pretens
D'entamer la Philosophie ,
Sur l'esperance où je me fie
Qu'il avoit le même desir.
Un jour il me prit à loisir
Et me tint semblables paroles.
Mon fils je vois bien qu'aux Ecoles
Tu fais un bon avancement ;
Il te fâchera grandement
Si de les quitter je t'oblige ;
Si cette nouvelle m'afflige ,

Tu n'és pas le seul affligé :
C'est un mal fort bien partagé,
J'en sens ma part, je le confesse :
Le sujet pourquoi je te presse
Ce n'est que faute de moyens,
Je n'ai pas maintenant des biens
Pour t'avancer, je te l'asseure,
Vois-tu, j'ai fait jusqu'à cette heure
Humainement ce que j'ai pû,
Mais à la fin comme j'ai vû
Que le tems devient toûjours pire
Je suis donc forcé de te dire
Qu'aux livres tu dois dire adieu,
Et chercher en quelqu'autre lieu
Le moyen de gagner ta vie
Enfin il faut que je te die,
Qu'un pere comme bien souvent
Un bien notable manquement,
Quand pour quelque legere amorce,
En s'incommodant s'efforce,
Afin de son enfant pousser
Et dans l'étude l'avancer,
Car le plus souvent il arrive
Que ce pere son enfant prive
De plusieurs & divers moyens
Qu'il avoit pour gagner des biens :
Il faut qu'un bon, & sage pere,
En cette rencontre considere

Avant

Avant que pousser son enfant
Dans les études bien avant,
Si quand il aura la science,
Il lui fournira la finance,
Pour le porter au point qu'il faut:
Hors de là c'est un grand défaut,
Il faut que son enfant s'assure
De se voir dedans la posture
Dans laquelle ce pauvre oiseau
(Qu'on nomme Paon) quoique beau
Et couvert d'un riche plumage,
Il n'a pas ce bel avantage,
De se pouvoir guinder en l'air;
Cet oiseau ne peut pas voler
Encor que le desir l'y porte,
Car l'aisle il n'a pas assés forte,
Voila l'état de ce Docteur,
Il auroit & sçavoir, & cœur,
Pour des grands desseins entreprendre
Car qui l'empêche d'y pretendre,
Et de se faire voir au jour;
Ce n'est que Monsieur d'Argent court,
Cette plume manque à son aisle,
Il est asseuré que sans elle
Pretendre de bien haut voler
C'est sottise que d'en parler:
C'est ce que Clement mon Compere
A son enfant a voulu faire,

Ce bon homme s'eſt éventré
Pour rendre ſon enfant lettré,
Il fut toûjours dans cette envie
Et preſſé de cette folie
De le voir Docteur dans les Loix.
Mon fils à cette heure tu vois
Cet Avocat que mon compere
Par ſa folie a voulu faire,
Cet Avocat tu le vois bien,
Qui ne travaille du tout rien,
Avec ſon avocaſſerie
Il ne peut pas gagner ſa vie,
Car il n'a du tout point d'emploi,
Vien-çà mon enfant! parle-moi:
Voilà comme le tout ſe paſſe,
Voudrois-tu bien être à ſa place?
Di? Voudrois-tu bien avoir pris
Le Doctorat à ſi cher prix?
Je te conjure conſidere
De ce pauvre homme la miſere,
Et fais-toi, comme je pretens,
Habile & ſage à ſes dépens,
De là donc prens bien ta meſure,
Apprend un métier de roture
Qui te donne dequoi manger,
Et qui te mette hors de danger.
Entendant un diſcours ſi ſage,
Il n'en fallut pas davantage

Je commence à ſonger comment
Je ferois pour d'ores-en-avant
Pouvoir gagner ma pauvre vie :
Pour ce j'apprends la Chirurgie,
Où je fis bien mon devoir
Que dans deux ans, j'en peux ſçavoir
Pour aller battre la campagne,
Deſlors la colline je gagne,
Je commence à voir le pais,
Et me jette dedans Paris
Où j'avançai ſi bien beſogne,
Que je puis dire ſans vergogne
Et ſans me donner vanité,
Que j'ai tout autant profité
Qu'aucun de tous mes Camarades :
Ce ne ſont pas rodomontades
Ce que je vous debite ici,
Car je l'ai fait voir (Dieu merci)
Dans Paris cette grande ville,
J'ai fait voir que j'étois habile ;
Par les effets & les diſcours
Je le faiſois voir tous les jours :
Pour le fait de l'Anatomie
Il n'eſt pas la moindre partie
Si bien cachée au corps humain,
Qui ne puiſſe être par ma main
A chacun clairement montrée
Et ſubtilement ſeparée ?

Par tout je faisois voir très-bien
Que j'étois très-bon Chirurgien,
Après donc que quelques années
Ainsi se furent écoulées,
Je m'en retourne où je suis né
(Me voyant perfectionné)
Dans Lyon cette belle ville;
Je m'estimois assés habile
Pour y debiter mon sçavoir
Mon premier Maître je vai voir,
Dès que je fus dans sa boutique
Il me donna de la pratique,
Et me fit très-bon parti,
Parce qu'on l'avoit averti
De tout ce dont j'étois capable:
Cet homme étoit inconsolable,
Car morte étoit tout fraichement
Sa femme dans l'enfantement,
Ne lui faisant pas témoignage
De leur fidelle mariage
Qu'une fille de quatorze ans,
Ils avoient vécu si contens
Et de si bonne intelligence,
Que ce bon mari plus ne pense
A vouloir se remarier,
Tout son dessein est d'esperer
Quelque fortune favorable,
Ou quelque parti bien sortable

Afin de sa fille loger,
C'est à celà qu'il faut songer.
A l'égard de ce mariage
J'étois assés discret & sage
Pour n'y penser aucunement:
Car pour la loger richement
Ce pere avoit bien de pistoles
Et je n'avois que des paroles,
Car pour d'argent j'en avois peu,
Pour tant comme mon Maître eut veu
Dans un an experimentée
Ma suffisance & ma portée,
Il y prit un tel agréement
Qu'il me declara franchement,
Et me fit assez bien entendre
Qu'il me vouloit avoir pour gendre.
A dire vrai certes je fus
Et tout surpris, & tout confus,
Quand j'entendis cette nouvelle:
La fille étoit bien riche & belle,
Et de l'âge de quatorze ans;
Les avantages étoient grands
Pour un jeune homme de ma sorte,
La fortune frappe à ma porte
A bras ouvert je la reçois
Car dans quinze jours je me vois,
Le cher Epoux de cette belle
Dans une Nôce solemnelle:

Voilà mon beaupere content,
Car à l'avenir il pretend
Que je gouverne sa Boutique;
Pour lui, desiors il ne se picque
Que de vivre dans le repos,
Le bon homme fit ce propos,
Dieu le vouloit d'une autre sorte,
Une fievre chaude l'emporte.
Au bout de quinze ou seize mois;
En ce même tems je me vois
Des fruits de nôtre mariage,
C'est cet enfant lequel m'engage
A vous faire tous ces discours?
Il n'a qu'un an, & quelques jours,
Hé! serez-vous bien si severe
Que ce Poupon vive sans pere!
Il vous conjure dans son berceau,
D'écarter bien loin du tombeau
Son papa; le voilà qui crie,
Et pour moi demande la vie:
Ce poupon que deviendra-t'il?
Regardez-le qu'il est gentil?
Pour l'enfant pardonnez au pere?
Vous obligez aussi la mere:
Que si vos ordres sont changés
Trois vous en feront obligés.

LA MORT.

L'ami, vous m'obligés à rire,

C'eſt tout ce que vous voulez dire,
Que je regarde ce poupon,
Tarare, tarare pompon:
Vôtre grande fievre quartaine,
Vous me mettez en grande peine,
Quoi donc? êtes-vous à ſçavoir
Qu'aucunement je n'y puis voir,
Puiſque ma paupiere eſt colée,
Par tout on peint aveuglée,
Et vous m'allés crier pourtant
Que je regarde vôtre enfant,
Sçachés que je n'en puis rien faire:
D'ailleurs je lui laiſſe ſa mere,
Elle aura ſoin de le nourrir,
Quand je vous aurai fait mourir.

LE CHIRURGIEN.

Il eſt vrai, je vous le confeſſe,
Elle aura bien cette tendreſſe
Pour lui pendant ſes jeunes ans,
Qu'elle en fera ſon paſſe-tems;
C'eſt ce que font toutes les meres,
A moins que d'être des megeres:
Mais (comme le tems nous apprend)
Quand il ſera devenu grand
Le pauvre que peut-il pretendre?
A quel Saint ſe pourra-t'il rendre?
Parce qu'il n'aura point de biens.

LA MORT.

Sa mere a d'assés grands moyens
Pour le mettre en bonne posture
Et les sentimens de la nature
L'obligeront trop à ce soin.

LE CHIRURGIEN.

Non, je le vois dans le besoin,
En menant une vie amere ;
Car les biens sont tous à la mere
Qui tôt se remariera.

LA MORT.

Et peut-être que non fera,
Qu'elle vivra dans le veuvage.

LE CHIRURGIEN.

Helas ! considerez son âge,
Elle n'a que dix & sept ans,
Belle, avec des moyens bien grands,
Qu'elle a receu de feu son pere,
Et (ce qui la rendra plus chere)
Le bien que son pere a laissé
N'est du tout point embarrassé.
Quand on voit une telle veuve
C'est marchandise qu'on enleve,
Elle aura dix mille Marchands,
Et quelqu'un d'eux dans peu de tems
Captivera sa bonne grace,
Pour se mettre tôt en ma place,
Ces nouvelles affections,

Et ces nouvelles passions
Lui feront perdre ma memoire,
C'est une chose bien notoire
C'est ce qu'on a veu de tout tems :
Elle aura bien-tôt des enfans
Parce qu'elle n'est pas sterile ;
C'est une terre bien fertile ;
Ce sont ceux-là qu'elle aimera,
Et ceux qu'elle caressera ;
Le mien se verra miserable,
Helas ! soyés-lui secourable :
Accordés-moi donc quelques ans,
Car j'espere dans peu de tems,
S'il vous plaît me laisser en vie ;
Qu'en pratiquant la Chirurgie
A ses besoins je pourvoirai
Par les biens que j'amasserai.
Dans la Ville chacun se picque
De me donner de la pratique,
Je suis dedans un credit
Et je passe sans contredit
Pour le Chirurgien plus habile
Qui soit dans toute nôtre ville,
Je le dis, mais sans vanité :
J'aurai donc bien-tôt profité
Ce qui me sera necessaire
Pour faire que dans la misere
Mon enfant ne se trouve pas.

LA MORT.

Pour vous guarantir du trépas
Inutiles sont vos excuses,
Tous vos pretextes & vos ruses
Ne vous profiteront de rien.
Sçachez, Monsieur le Chirurgien
Que le voyage il vous faut faire,
Puisque Monsieur l'Apoticaire
Avec Monsieur le Medecin
Vous ont ja frayé le chemin,
C'est la coûtume ce me semble,
Que vous marchiés tous trois ensembl
Vous ne devés pas esperer
Que je vous veüille separer.

LE CHIRURGIEN.

Je vous vois inexorable :
Hélas ! que je suis miserable !
Donnez-moi, s'il vous plaît, deux mois
Car dans ce peu de tems je crois
Pouvoir gagner quelque pistoles
C'est qu'on se purge & chacun vole
Pour faire sa veine éventer ;
Je puis dire sans me vanter
Qu'en cette saison l'autre année,
Pour moi fut la vaine saignée
A plus de deux cens dans deux jours
Quand on se purge on a toûjours
Un grand besoin de nos lancettes ;

Les purgations étans faites
Il faudra ſonger à mourir ;
Laiſſez donc ce terme courir
Mon cœur affligé vous en prie.

LA MORT.

Pauvre homme, il faut que je die
Que vous êtes ſans jugement
Et dans un grand aveuglement ;
Vous êtes fou, vous êtes yvre ;
Voyant qu'il faut ceſſer de vivre,
De ſonger aux purgations,
Avec telles intentions
Il ſeroit bon de le faire
Mais d'autre façon (mon Compere)
Je dis que vous devés ſonger
A la façon de bien purger
Le fonds de vôtre conſcience.
Et c'eſt là la grande ſcience ;
Il faudroit purger le peché
Duquel vous êtes entaché,
Il faudroit avoir la penſée
Deſſus vôtre courſe paſſée,
Puiſque partant de ce bas lieu
Il en faut rendre compte à Dieu ?
Vous ſçaurez comme il le faut faire,
Suivés Monſieur l'Apoticaire
Qui par le chemin vous attend,

LE CHIRURGIEN.

Un mot.

LA MORT.

Ç'en eſt fait pourtant
Vous n'avez plus de repartie.

LE CHIRURGIEN.

S'il vous plaît ſoyés avertie.

LA MORT.

Taiſés-vous ; vous faites le ſot,
Vous ne direz plus autre mot :
Qu'eſt-ce : c'eſt une étrange affaire,
Le Medecin, l'Apoticaire
Avec Monſieur le Chirurgien,
Selon que je vois, penſent bien,
Que leur puiſſance eſt ſans ſeconde
Pour envoyer en l'autre monde
Les autres pour y changer d'air :
Mais s'il leur faut perſuader
Qu'ils doivent faire ce voyage ;
Cela les jette dans la rage :
A ce coup ſont-ils pas bien fous ?
Sçavent-ils pas qu'il leur faut tous,
Tôt ou tard ce voyage faire ?
A quoi ſert-il tant de myſtere ?
Ces contredits & ces rebuts
Ne ſont vraiment qu'un pur abus.

LA MORT

A un pauvre Gueu estropié.

LA MORT.

PAuvre homme, je te le confesse,
Le regret vivement me presse
De t'avoir si long-tems laissé
Dans tes miseres oppressé ;
N'accuse pas ma negligence
Car je te dis en conscience
Que si j'ai fait ce manquement,
C'est par megarde seulement ;
Ma faute est doncques pardonnable :
Tu ne seras plus miserable,
Enfin finiront tes travaux,
Je te guerirai de tous maux,
Je te promets & je te jure
Que ce jour sera la cloture,
Et la fin de tous tes tourmens :
Si j'ai differé si longtems
De te rendre ce bon office,
Puis qu'enfin je te suis propice,
Pardonne mon retardement.

LE GUEU.

Tout beau, trêves de compliment,
Car ma parole je vous donne,
Que de bon cœur je vous pardonne,

Pour m'obliger extrêmement,
Faites ce même manquement,
Retournez à la même faute :
C'est une vertu du tout haute
Qui fait les fautes pardonner,
Ce sera par là me donner
Sujet de la mettre en pratique.

LA MORT.

C'est donc en vain que je me picque,
En vain donc je vai regrettant
De ce que jusqu'à maintenant
J'ai differé ce bon service,
Si bon, puisqu'il faut qu'il finisse
Tes miseres & tes maux.

LE GUEU.

De guerir ainsi de mes maux :
Certes je n'ai pas grande envie,
De bon cœur je vous remercie,
N'ayés pas tant de charité,
Et dedans mon infirmité
Je vous prie laissés-moi vivre.

LA MORT.

Asseurément je te vois yvre,
Pauvre-homme, tu n'a point de sens,
Quand librement tu ne consens
Aux bons moyens que je donne
Pour mettre en repos ta personne ;
En si pauvre état je te vois

Que pour moi fermement je crois
Qui n'eſt point d'homme ſur la terre,
A qui les maux faſſent la guerre
Si rigoureuſement qu'à toi :
Parle-moi donc, en bonne foi,
Dis-moi, n'eſt-il pas veritable
Que tu te trouve miſerable
Et diſetteux au dernier point,
Car pour des biens, tu n'en as point,
C'eſt une choſe bien conſtante
Que juſques à l'heure preſente
Tu n'a pas plus de bien acquis
Qu'au même jour que tu nâquis :
Tu n'as que ta pauvre perſonne,
Pauvre malheureux qui te donne
Pour pârir beaucoup de moyens,
Je vois que tu ne te ſoûtiens
Qu'avec l'aide d'une potence
Etant vrai tout ce que j'avance
Je ſuis dedans l'etonnement,
Et pour moi je ne ſçai comment
Tu n'es pas encor las de vivre.

AU GUEU.

Je prie Dieu qu'il me delivre
De vôtre ardente charité,
Qui ſe nomme importunité,
Car je la trouve trop fervante,
Afin de vous rendre ſçavante,

De grace, desabusés-vous ;
Je ne suis pas au rang des foux
Comme il est dans votre croyance,
Si je n'ai pas grande chevance,
Je vous puis pourtant proteſter
Que j'en ai pour me contenter ;
Je suis encor assés habile
Pour profiter de l'Evangile :
Je possede tout n'ayant rien,
Et je n'ai pas faute de bien,
Puisque ce que j'ai me contente,
L'avarice ne me tourmente,
Ni l'ambition, & partant
Je suis riche en vivant content ;
J'ai fait souvent cette remarque
Qu'avec les riches je m'embarque
Alors qu'il faut l'an commencer :
Aussi bien qu'eux sans me presser
J'acheve le cours de l'année
Dans une même destinée :
A Pâques tous les pauvres gueux
Se trouvent tout aussi-tôt qu'eux,
Car ils s'y trouvent tous ensemble,
N'est-il pas vrai ; que vous en semble?
Quel avantage ont-ils sur nous ?

LA MORT.

Ce sont là les discours des foux,
Qui dementent toute évidence :

Un homme dedans l'abondance
Passe l'année doucement,
Nage dans le contentement,
Goute le plaisir de la vie
Sans aucune melancolie :
En ce tems-là tu vas passant
Dans la misere gemissant,
Tu te vois toûjours en posture :
(Malencontreuse creature)
De souffrir tout plein de travaux :
Vous n'êtes donc pas tous égaux,
Et n'avés pas même apanage.

LE GUEU.

Je plaide pour mon coquinage
Et pour vous dire, je me vois
Plus riche que les plus grands Rois.
Les plus grands Rois, les plus grands Princes,
Tous les Gouverneurs des Provinces,
Mêlent souvent beaucoup de fiel
Et dans leur sucre, & dans leur miel :
Pendant que je dors à mon aise,
De soucis cuisans comme braise
Souvent ils sont importunez ;
Et ceux qui semblent être nez
Pour gouter les delicatesses,
Les mignardises, les caresses,
Qui font les hommes bien-heureux,

S'en trouvent les plus disetteux,
Je ne leur porte point d'envie,
Je vis parmi la gueuserie,
Dans le repos, riche & content.
Dans le monde il s'en trouve tant,
De gens riches de toute sorte,
De qui souvent frappent la porte
Les fâcheux & cuisans soucis.

LA MORT.

Mais ces ennuis sont adoucis
Par le moyen des friandises,
Des plaisirs, & des mignardines,
Qu'ils vont savourant tous les jours;
Quand ils marchent, ils sont toûjours
Dans un carosse qui les traîne
Tout doucement sans point de peine,
Ou sur quelque cheval de prix,
Pommelé, blanc, ou noir, ou gris,
Et tu marches sur ta potence,
Malotru sans nulle assistance,
Et laissé comme un pauvre chien.

LE GUEUX.

Ma potence ne dépend rien,
D'où je tire un grand avantage,
Le Carrosse & tout l'équipage
Coûtent beaucoup d'entretenir:
Et c'est à quoy je veux venir:
Vous me direz qu'ils ont des rentes,

Mais elles ne ſont pas baſtantes,
Car la plûpart n'y paſſent pas
Ni la regle, ni le compas :
J'ay vû des gens de cette ſorte
Grand nombre, qui devant leur porte,
Avoient beaucoup de demandeurs,
Eux ſeuls étoient les deffendeurs ;
Si vous étiez d'humeur à rire,
Vous le feriez, m'entendant dire
Ce que je vis ces jours paſſez ;
Certes j'en ris moi-même aſſez,
Quoi qu'ayant plus beſoin de mordre,
Quand je vis le plaiſant deſordre,
Que je m'en vais vous raconter,
Si vous me voulez écouter;
Je me trouvai donc à bonne-heure
Devant le logis où demeure
Un perſonnage de renom,
Qui n'aura point ici de nom :
C'étoit un homme de Juſtice,
Que j'eſperois m'être propice,
Non pas pour gagner un procez :
(Je ſuis gueri de cet accez)
Qui n'eſt pas pour gens de ma ſorte ;
Mais attendre auprès de ſa porte :
Qu'il me fit quelque charité ;
Ah ! que ſouvent la verité
Se voit contraire à ce qu'on penſe :

Il fait une ample dépense
Aussi bien qu'aucun du Palais,
Il avoit nombre de valets,
Il paroissoit considerable,
Car il tenoit fort bonne table;
Il me donnoit de fort bon cœur,
Comme fait un homme d'honneur
Qui se rencontre être bien riche,
Et qui ne veut pas passer pour chiche:
Je me trouvai doncques un jour,
Par hazard, dans sa basse-cour,
Afin d'attendre mon aumône,
Et je vois que cette personne
Se promenant tout en révant,
Témoignant n'être pas content,
Je voyois à sa contenance
Que tout n'alloit pas en cadence:
Par fois je l'entendois parler,
Et des soûpirs entremêler
Dans ses discours & ses pensées,
Les mains devers le Ciel dressées,
Alors je disois à par moi,
Monsieur ne songe pas à toi:
Je n'y vois pas apparence:
En ce tems un homme s'avance,
Que je connus être un Facteur:
Mais de qui? je serois menteur,
De dire le nom de son Maître,

Car je ne le pus pas connoître :
Je vois doncques que cet Agent
Demande à Monsieur de l'argent,
Et la somme étoit du tout grande,
Et dit en faisant sa demande,
Que si dans huit jours tout-à fait
Son Maître n'étoit satisfait,
Il ne trouvât pas trop étrange,
S'il lui faisoit saisir sa grange :
C'étoit quelqu'homme de credit,
Car ce Monsieur lui repartit
Avec grande modestie,
D'une faveur je vous supplie,
Vous m'obligerez grandement,
Dites à Monsieur fermement,
Que satisfait je le veux rendre,
Car j'ai de grands deniers à prendre
Dans quelques tems sur mes rentiers,
Et je pretens de ces deniers
Au plûtôt lui faire sa somme :
Je jure en foi de Gentil-homme,
Que sans user plus de renvoi,
Il sera très-content de moi ;
Car c'est tout ce que je desire,
Je vous conjure de lui dire :
Ainsi renvoya cet Agent,
Sans débourcer aucun argent,
Car sa somme n'étoit pas prête,

Je vis qu'il se gratta la tête ;
Alors je disois à part moi,
Si Monsieur n'a pas comme toi,
En sa tête de la vermine,
Quelqu'autre chose le chagrine,
Il a quelque fâcheux marteau
Qui frappe dedans son cerveau,
Et qui plus fortement le mine,
Que ne fait toute ma vermine,
Dont je suis quitte en me grattant ;
Monsieur n'en peut pas faire autant,
Car encor qu'il gratte sa tête,
Il n'a pas cette somme prête,
Qu'il a promis dans quelque tems,
Il est au rang des mal-contens,
Jusqu'à ce qu'il ait sa quitance.
Dans ce tems un autre s'avance,
Que je connois être Marchand :
Il le saluë en presentant
Une longue & grande parcelle,
(Qui pour ce n'étoit pas plus belle,)
Dans laquelle étoit contenu,
En détail & par le menu,
L'état de plusieurs marchandises,
Depuis long-tems en son nom prises,
Qui montoient à beaucoup d'argent,
Le priant d'un humble entregent,
De satisfaire à son amplette,

Et lui payer enfin sa dette,
Qu'il devoit depuis si long-tems.
Monsieur répond, je le prétens,
Vôtre demande est équitable,
Et je suis homme raisonnable,
Dans peu de tems ou je mourrai,
Ou satisfait je vous verrai,
Fiez-vous-en à ma parole,
Allez, laissez-moi vôtre rôle,
Parce qu'après que j'aurai vû
Justement ce qui vous est dû,
Je verrai de vous satisfaire.
Ce sire Marchand sans rien faire,
Se retire tout doucement,
Mais non pas trop joyeusement.
Il n'est pas sorti de la porte,
Qu'il entre un homme d'autre sorte
Qui dès aussi-tôt qu'il entra,
De sa poche un papier tira,
Et puis doucement il s'avance,
A Monsieur fait la reverence,
Et ce papier il lui fait voir,
Par lequel il lui fait sçavoir,
Que le payement il souhaitte
De la besogne par lui faite
En divers tems pour sa maison;
Qu'il se mette dans la raison,
Pour lui donner quelque salaire

Des habits qu'il a fallu faire
Depuis un long tems de sa part :
Monsieur incontinent repart,
Que raisonnable est sa demande,
Mais qu'il ne faut pas qu'il pretende
D'être payé si promptement,
Lui promettant avec serment,
Et jurant sur sa conscience,
Qu'avec un peu de patience,
Au plûtôt il sera payé,
Voilà mon homme renvoyé :
Mais il n'est pas dans son cœur joye,
Puis qu'il retourne sans monnoye,
Et satisfait du même argent
Que monsieur le sire Marchand,
Quand il fut au sueil de la porte,
Grondant, il parloit de la sorte :
(Que j'étois fou ! une autre fois,
De besogne que tu me dois :)
Autres mots je ne pus entendre,
Pourtant je pouvois bien comprendre,
Que sans former un sens exprès,
Il pretendoit dire à peu près,
Que j'étois bien fol, quand j'y pense,
Que je ne me suis par avance
De mes propres mains satisfait !
Tant plus fol, quand je ne l'ai fait
Au tems que je le devois faire,

Mainte

Maintenant j'aurois mon salaire :
Si par rencontre une autrefois
De sa besogne je me vois,
Il n'en ira pas de la sorte,
Je veux que le genin m'emporte,
Si je ne trouve le moyen
De me recompenser très-bien ;
Ou l'étoffe, ou la fourniture,
Me payeront de ma coûture :
Je n'irai pas si franchement,
Comme j'ai fait par ci-devant,
Car de tout je ferai monnoye,
Ou de passement, ou de soye ;
Tu me payeras à la fois,
Malgré toi ce que tu me dois :
Voilà, comme bon Interprete,
L'explication que j'ai faite,
De ce discours entrecouppé
Qui mon oreille avoit frappé.
Le tailleur avoit fait à peine
Des pas une demi douzaine,
Pour se retirer tout chagrin,
Que je vois un nouveau refrein ;
A ce monsieur soudain s'adresse
Un Maître en cuir, & vous le presse
De lui donner quelque secours,
Et par larmes & par discours,
Comme il peut il lui represente,

Qu'il eſt raiſon qu'il le contente
De tant de ſouliers qu'il a pris
En divers tems (blancs, noirs, ou gris)
Autant pour lui que pour Madame.
Monſieur lui jure ſur ſon ame,
Qu'il ne peut rien pour le preſent,
Et qu'il en eſt bien déplaiſant ;
Mais lui promet en aſſurance,
Que dans moins de tems qu'il ne penſe,
Il ſe verra tout ſatisfait :
Voilà le payement qu'il fait
Au Cordonnier qui ſe retire,
Mais non pas même ſans maudire,
En colere, comme enragé,
Le moment qu'il s'eſt engagé
A cette même pratique,
Pour incommoder ſa boutique ;
Son payement n'eſt pas meilleur,
Que celui du pauvre tailleur,
Puis qu'il eſt de la même ſorte,
Neanmoins il gagne la porte,
Son cœur de chagrin tout farci.
Mais ce Monſieur l'eſt bien auſſi,
Je le connus à ſa poſture,
Il en fit tant contre nature,
Que dans ſon maintien ſeulement,
Je pus remarquer clairement,
Qu'il avoit des marteaux en tête,

Dieu sçait si je me fis de fête,
Et je crus être dans le miel,
Tandis qu'il étoit dans le fiel :
Je plaignois ce genre de vie,
Puisque je la voyois suivie
Des soins de l'un à l'autre bout :
Je croyois avoir vû le tout,
Mais je vis bien d'autres affaires ;
Car ces trois, qui pour leurs salaires,
En vain s'étoient tous morfondus,
N'étoient que les enfans perdus :
Je vis tout le corps de l'armée
Comme une émute alarmée
Entrer en foule à rangs perdus,
Pour demander chacun ses dûs :
Cette troupe étoit composée
D'une façon mal disposée,
De Cuisiniers, de Patissiers,
De Confituriers, Epiciers,
Faiseurs de brides & de selles,
Maréchaux, vendeurs de chandelles,
Toilliers, Tapissiers, Parfumeurs,
Qui faisans de grandes rumeurs,
Et tendans tous au même terme,
(Chacun d'eux pour soi) fort & ferme,
Assiégerent la basse cour,
Le Boulanger vint à son tour,
Et le Boucher avec sa taille :

Tous ces gens-là donnent bataille,
Et demandent tous de l'argent,
Je vois Monsieur qui se défend,
Et qui défend très-bien la place,
Parant aux coups de bonne grace;
Pour dextrement parer aux coups,
Je vois qu'il les harangue tous,
Je vois qu'il commence à leur dire,
Qu'il entend bien, & qu'il desire
Qu'ils aient tous contentement;
Mais certes que pour le present
Il ne les peut pas satisfaire,
Car il ménage quelque affaire,
Par laquelle dans peu de tems
Il les rendra tous bien contens;
Il jure en foi de Gentil-homme,
Que chacun recevra sa somme,
Que personne ne perdra rien,
Il sçait leur imprimer si bien;
Par des discours plein d'éloquence,
La belle vertu d'esperance,
Que tous étans persuadez,
Et sur cette vertu fondez,
Reçurent ces belles paroles
D'aussi bon cœur que des pistoles,
Et contens de ce payement:
Monsieur leur fait grand compliment,
Avec ce, chacun se retire.

J'avois grande envie de rire,
Mais en ce tems je n'osois pas :
Monsieur n'eut pas fait quelque pas,
Tout pensif, que je me prens garde,
Que tout à coup l'arriere garde,
Est en état de l'aborder,
Et tous des gens pour demander,
Cet homme ast mal-heureux sur terre,
Dis-je à part moi, car il a guerre,
En tout tems & toute saison,
Dehors & dedans la maison.
Je vis venir un personnage,
Qui lui vint tenir ce langage,
Duquel je le vis bien troublé,
Monsieur vous n'avez point de blé,
Vous n'avez point de farine,
La maison est à la famine :
C'est à cela qu'il faut songer,
On ne peut vivre sans manger,
Pensez-y donc, car il est heure
J'y pouvoirai je te l'assure,
Laisse-m'en donc le pensement :
Un autre arrive en ce moment,
Qui dit, Monsieur la chose est claire,
Que tout ce que vous pouvez faire,
Est d'avoir du vin pour un mois :
Songez-y parce que je vois
Que vous serez en grande peine :

L'autre dit, vous manquez d'avoine,
Il en faut avoir, & du foin,
Je n'en ſçai qu'un peu dans un coin,
Qui ne paroît pas dans la grange,
La plûpart des chevaux ne mange
Que de la paille dès long-tems;
Et d'ailleurs plus je ne prétens
De ſervir, ſi je n'ai ſalaire;
Retire-toi, laiſſe-moi faire;
Car c'eſt à moi que d'y pourvoir
Je vous jure il me ſemble voir
Le bon Job dans ſa patience,
Quand je voyois la confiance
Qu'il témoignoit en ſon maintien,
Dedans un maigre entretien,
Job reçut de triſtes nouvelles
Dans peu de tems, & bien cruelles,
Mais il ne s'ébranla jamais;
Ce Monſieur montra même paix,
A tout le moins en apparence;
Quant au dedans pour moi je penſe
Que ces deux n'étoient pas égaux,
Car Monſieur ſouffroit des travaux,
Des inquiétudes, des gênes,
Des tintoins, & de grandes peines,
Qui le preſſoient bien vivement.
C'eſt bien celui-là qui vraiment
Aura de mourir grande envie,

Voyant qu'une si triste vie
Le mene dans le desespoir :
Je vous supplie, allez-le voir,
Car tout confi de la tristesse,
Il vous fera grande caresse,
Et vous serez bien tôt d'acord,
Il ne desire que la mort.

Laissez-moi dans la gueuserie,
Puisque dans ce genre de vie,
Je vis plus content que le Roi,
Sans soin, sans trouble, & sans éfroi:
Ne soyez pas dans la creance
Que je vive dans la souffrance :
O que non desabusez vous,
Je ne goûte rien que de doux,
Ma vie est tellement charmante,
Qu'où l'on croit qu'elle me tourmente,
J'y trouve le miel & le lait.

LA MORT.

La chose qui plus me plait,
Est que je te vois insensible
Dans ta misere, est-il possible
Que tu ne sentes pas ton mal ?
Tu parle comme un animal,
Quand tu dis que dans les richesses
On ne ressent que des tristesses,
Que de grands soins il faut avoir
Quand à tout on veut bien pourvoir,

Et tu dis que c'eſt la coûtume,
Qu'on trouve bien plus d'amertume,
Que de douceur dans les grandeurs;
Ce grand nombre de demandeurs,
Que tantôt tu m'as fait paroître,
Dedans ton cœur t'en a fait naître
Un mépris, mais mal à propos,
Les riches toûjours en repos
Ne vivent pas (la choſe eſt claire)
Ils ont des ſoins de leur affaire,
Ils ſongent comment parvenir,
Aux moyens de s'entretenir,
Mais ce faiſant ils font paroître
Qu'ils ſont toûjours dans le bien-être,
Qu'en ce monde ils ſont bien-heureux
A la difference des gueux,
Qui ſont toûjours dans les penſées
Bien cuiſantes & bien preſſées,
Afin de chercher les moyens
De pouvoir à leurs entretiens,
Après s'être rompu la tête,
Faiſant deçà, delà leur quête,
Ils ſe trouvent toûjours plus gueux
(*Per omnes caſus*) malheureux,
Cela n'eſt-il pas veritable?
Tu le ſçais, pauvre miſerable!
Tu le reſſens dedans ton ſort,
Dis-moi, n'as-tu pas un grand tort,

De refuſer (Dieu te pardonne)
Les beaux moyens que je te donne,
Pour t'empêcher de tant pâtir ?

LE GUEUX.

Je puis vous dire, ſans mentir,
Que vous êtes opiniâtre,
Et que ne dis-je acariâtre ?
Je vous ai dit, & je vous dis,
Que je ſuis dans un Paradis,
Quand je ſuis dans ma gueuſerie ?
Encore que je vous le die
Vous ne pouvez en croire rien.

LA MORT.

Le moyen de le croire ? Hé bien,
Faits-moi ſçavoir par quel étude,
Tu vis dedans la quietude,
Car je vois qu'il te faut manger,
Et partant il y faut ſonger
C'eſt choſe du tout évidente.

LE GUEUX.

Je vous en rendrai tôt ſçavante ;
Et quand entendu vous m'aurez,
Sans doute vous confeſſerez
Que je ne ſuis pas miſerable.
Tenez donc pour veritable,
Que d'un pauvre homme je ſuis né,
Qui s'étoit toûjours addonné
A vivre dans la gueuſerie ;

Pour vous dire vrai cette vie
Alors ne me revenoit pas,
Je la quitte & dreſſe mes pas
Pour m'en aller chercher fortune,
Et de ſi près je l'importune,
Qu'elle me donne des moyens,
Et me fournit des entretiens,
Pour m'avancer dedans les Lettres:
Je profitai ſi bien les Maîtres,
Et ſuivis ſi bien leurs avis,
Que Philoſophe je me vis;
Mais cette folle de Fortune,
Qui changeante n'eſt jamais une,
M'aiant de bien bas relevé,
Et bien haut aſſez élevé,
Juſques dans la Philoſophie,
Il lui plut & lui prit envie
De me voir faire un vilain ſaut,
Diſant que je montois trop haut:
Un jour montant une cavale,
Ma diſgrace fut ſi fatale,
Que par malheur je m'abatis,
Une jambe je me rompis,
Et me laiſſa cette fracture,
Dedans cette triſte poſture.
Eſtropié, ne pouvant pas
Sans potence faire un ſeul pas;
Je vis que ma Philoſophie,

Pour m'aider à gagner ma vie,
Ne me pouvoit pas assister ;
J'en voulus pourtant profiter ;
Elle me fit fort bien entendre,
Que mes vouloirs je devois rendre
Conformes à ceux du bon Dieu,
En toute saison, en tout lieu :
Je me resous dans ma disgrace
De me resoudre à la besace :
Il est vrai qu'au commencement,
J'étois en peine extrêmement,
De me voir dans la gueuserie :
Mais quand j'en vis la drollerie,
J'y rencontrai tant de trésors,
Et tant de plaisirs, que délors
Je la crus la vraye alchemie,
Et j'en fis ma plus grande amie :
Je trouve dans le rang des gueux
De vivre autant que je veux
Et j'ai ce notable avantage,
Que par dessus mon coquinage,
Ma potence me vaut beaucoup,
D'elle je me sers à tout coup,
Pour bien émouvoir les personnes
A bien départir leurs aumônes,
Cheres ames (souvent je dis)
Qui voulez gagner Paradis,
Voyez ce pauvre je vous prie,

Qui ne peu pas gagner sa vie,
Ne pouvant pas se soûtenir,
Donnez-lui pour l'entretenir,
Hé! qui sera si charitable,
Que d'assister ce miserable,
Et de lui faire quelque bien,
Dieu l'en recompensera bien;
A ce grand Dieu rendez donc grace,
Que vous n'êtes pas à ma place:
Je le conjure de bon cœur
Qu'il vous garde d'un tel malheur.
Je mets ainsi dans la pratique
Les figures de Rhetorique,
Par tels ou semblables discours,
J'obtiens de mes amples secours,
Pour me faire passer ma vie,
Exempte de melancolie,
Et pour me rendre bien-heureux,
En faisant le mêtier des gueux:
Car pour du pain, je vous proteste,
J'en ai toûjours beaucoup de reste;
Je trouve des pauvres honteux,
Qui, bien qu'ils soient necessiteux,
N'osent pas demander l'aumône,
C'est à ceux-là que je la donne;
Je ne la donne pas pourtant
Sans en avoir argent comptant,
Et cet argent que je conserve,

Ordinairement me preſerve
D'avoir neceſſité de vin,
Je le garde pour cette fin,
J'en trouve par aumône à peine,
Quelquefois toute une ſemaine
Se paſſe avant que rencontrer
Quelqu'un, qui me faiſant entrer,
M'en faſſe boire une bonne taſſée,
Cette boiſſon étant paſſée,
Il faudroit retourner à l'eau,
Mais pour vous dire elle eſt mon fleau,
Je n'en ſçaurois du tout point boire,
La laiſſant à Durance, à Loire,
A la Saône, au Rône, à la mer,
Tout ce brevage m'eſt amer:
Quoi donc? je change ſans miracle,
Mon pain en vin, & ſans embâle
Mon pain me donnant de l'argent,
Je ne ſuis jamais indigent
Pour le manger ni pour le boire:
Quant au ſurplus vous pouvez croire
Que je ſuis aſſez curieux,
Pour jetter âprement les yeux
Où l'on peut donner du potage:
Partant jamais je ne m'engage,
Qu'en des lieux où je ſuis certain
Qu'ils ont les moyens à la main
D'entretenir bonne marmite,

Des occaſions je profite,
Diligent je ne manque pas,
Quand on a fini le repas,
De me trouver droit à la porte,
Je ſuis aſſuré qu'on m'apporte
Ce dequoi je ſuis pretendant :
Que s'il advient par accident
Qu'un autre ſe mette à ma place,
Et que voulez-vous que j'y faſſe ?
Quand je ſuis reduit à ce point,
De ſoupe je ne mange point ;
Mais ſi de ſoupe je ne mange,
Je bois du vin en contre-change,
J'ay toûjours mon gouſſet muni,
De quelque peu d'argent garni,
Qui me fournit pour la dépenſe
Et du vin & de la pitance :
Ainſi pour boire & pour manger,
Je n'ay que faire de ſonger.
Ce que vaut le bled dans la hâle :
Qu'on le vende une reale,
Qu'on me le vende quatre ou ſix,
Je n'y mets jamais point de prix,
Je m'en fie aux bonnes perſonnes
De qui je reçois les aumônes,
Car ils en ont toûjours pour moi,
En tous tems je trouve dequoi
Pour pouvoir paiſiblement vivre :

Par ce moyen je me delivre
De tous ces importuns soucis
Dont les hommes sont tous farcis :
Je n'ay pas ces soucis dans la tête
De rendre la terre bien prête
Au tems qu'il la faudra semer,
Je trouve ce soin trop amer,
Qu'on a pour tout le labourage ;
Pour semer, cueillir, on s'engage
D'ordinaire dans le souci,
Et j'en suis exempt (Dieu merci)
Ou qu'on vendãge, ou qu'on moissõne,
Toûjours du bon tems je me donne,
Je vis dans un parfait repos,
Affranchi de tous les impôts,
Et je n'ai pas peur qu'on me gage,
Si je n'ay payé le foüage :
Pour les tailles & les rançons,
Certes payer nous les laissons
A ceux qui cultivent la terre,
Pour soldoyer les gens de guerre,
Je leur laisse porter le faix,
Dans la guerre je vis en paix.
Je n'ay pas crainte qu'on me mette
En prison pour aucune dette,
Je me ris de tous les Sergens,
Des Records & semblables gens,
Ils n'ont avec moi rien à faire,

Je suis heureux dans ma misere:
Je ne dois rien, rien ne m'est dû,
Et jamais je n'ay rien perdu :
Je ne suis jamais dans le doute
Si l'on me fera banqueroute,
Quand tous les Banquiers la feroient,
Mon argent ils emporteroient,
Je leur pardonnerois ce crime ;
Que l'on taxe, que l'on supprime
Les Offices nouveaux & vieux,
Cela ne va ni pis ni mieux
Pour un homme fait de ma sorte,
J'en suis content, car peu m'importe:
Enfin tout m'est indifferent,
Si je suis gueux, je suis content,
Et de vivre ainsi je souhaite.

LA MORT.

Cela s'appelle vivre en bête,
Et les ânes & les chevaux,
Et le reste des animaux,
Menent une semblable vie,
Parce qu'il ne faut pas qu'on die,
Qu'ils soient capables de soucis,
Quand ils ont le ventre farcis
Pour satisfaire la nature,
Ils sont contens de leur pâture,
Pourvu qu'ils trouvent à manger,
Ils n'ont pas l'esprit de songer

A goûter les autres delices :
Te voilà dans les mêmes vices ,
Tu bois & tu mange comme eux ,
Et tu t'estime bien-heureux ,
Quand tu sens bien rempli ton ventre,
Et tu crois que c'est là le centre
De toute la felicité :
Pauvre sot , tu n'as pas goûté
Les autres plaisirs de la vie :

LE GUEUX.

Pu ! pu ! mon ame en est ravie ,
Je le goute plus doucement
Que ceux qui vivent noblement ,
Et sans y prendre tant de peine.

LA MORT.

Hé ! ta double fiévre quartaine :
Que tu sens bien le vieux battu ,
Me chantant ce turle tu-tu ;
Comment veux-tu que je le croye ?
N'aurois-je pas vrayement bon foye.

LE GUEUX.

Cela n'est pas pourtant chanson ,
Je le dis de bonne façon ,
Dans le monde c'est la pratique
Que pour le goût chacun se pique
D'avoir des mets tous differens :
Sur tout à la table des Grands
On voit tant de delicatesse ,

Que même on a mis sous la presse
Des livres pour bien enseigner
Ce qu'un Cuisinier doit soigner
Pour bien assaisonner sa viande,
Afin qu'elle soit plus friande :
Ces Cuisiniers s'adonnent tous
A preparer divers ragouts,
De ces gens voilà tout l'étude :
Et dedans cette multitude
De tant de mets bien apprêtez
Les Grands sont souvent dégoûtez
Qui trouvent ces mets du tout fades,
Et ressemblant à des malades
Qui ne trouvent de goût en rien,
Il n'en va pas ainsi du mien,
Et de cela je vous assûre,
Je mange & je bois à toute heure,
Quand je sens que j'en ai besoin,
Et sans avoir un si grand soin
J'ai des sauces les nompareilles
Qui me satisfont à merveilles ;
C'est à dire un bon appetit
Dans un estomach non petit,
Je ne mange pas, je devore:
Et c'est alors que je déplore
La condition de ces Grands,
Pour qui dans les empressemens ;
Les Cuisiniers ont tant de peine,

Se mettans souvent hors d'haleine,
Et leur front distillant en eau
Pour preparer un bon morceau,
Lequel étant mis sur la table,
A Monsieur n'est pas agréable,
Comme à moi la piece de pain
Que je mange quand j'ai bien faim,
Et pour les plaisirs de la vûë
La mienne est-elle dépourvûë?
Sçachez qu'ainsi je le prétens
Que sçauroient faire les plus Grands:
Du Ciel les voutes azurées
De tant de flambeaux éclairées
Avec tant de plaisir je vois,
Que les Monarques & les Rois
Sur moi n'ont aucun avantage:
J'entre avec eux dans le partage,
Pour considerer ce flambeau
Lequel Dieu a creé si beau,
(Ce Soleil Prince de lumiere)
J'ouvre quand je veux ma paupiere,
Pour voir les oisillons dans l'air,
Et je les regarde voler
Aussi bien que Monsieur le Prince,
Ma prunelle n'est pas plus mince
Ni plus foible, quand il faut voir
La beauté de tout un terroir:
Il est vrai que les belles choses

Que les Grands conservent encloſes
Dans les Louvres & les Palais,
Sont au-delà de mes ſouhaits,
Ma gueuſe mine eſt un obſtacle
Pour en contempler le ſpectacle,
Et n'étant du rang des bien nez
Je n'ai qu'à m'en torcher le nez,
Je ne vois pas l'Orfévrerie :
Ni la riche tapiſſerie,
Ni les portraits & les tableaux
Les plus excellens & plus beaux
Et les plus rares de la terre
Que dans ces lieux clos l'on enſerre,
Car c'eſt d'où Meſſieurs les coquins
Sont rebutez comme faquins :
Je n'entre pas dedans les ſales,
Comme je ferois dans les hales,
Moins encore dans les cabinets
(Mes pieds ne ſont pas aſſez nets)
Non plus qu'en ces lieux de delices
Où l'on commet tant de malices ;
Ces jardins, ſi bien compartis
Et de toutes fleurs aſſortis ;
Où l'on voit les belles allées
Longues, larges & bien reglées,
Des parterres ſi bien dreſſez,
Et ſi bien en tout compaſſez
Où même on donne la torture,

Et fait-on prendre la posture
Telle que l'on desire aux eaux :
Par fois on en fait des ruisseaux
Coulans tout le long des ramées ;
Par fois on les tient enfermées
Dedans des magazins secrets,
Puis en ouvrant des robinets
On lâche ces eaux prisonnieres,
Qui font en diverses manieres
De si beaux divertissemens :
Par mille & mille mouvemens :
On fait avec de grandes peines
En ces lieux couler des fontaines
Dedans des superbes bassins,
Par mille industrieux desseins ?
Mais si je n'en ai pas l'usage,
J'estime plus un paysage
Que sans artifices forcé,
La nature a si bien dressé ;
Si pour moi la porte du Louvre
(Parce que je suis gueux) ne s'ouvre,
Si les Palais me sont fermez
Où ces objets sont enfermez :
Je vois tant d'autres belles choses
Qui pour moi ne sont pas encloses ?
Non seulement les raretez,
Qu'en ses Printems & ses Etez
Etale à nos yeux la nature

Sans baricade & sans clôture,
Mais bien souvent celle de l'art,
Que je vois par rencontre a part,
Quand je vais faire mes pratiques
Dans les marchez & les boutiques,
Où mille ornemens precieux
Sont exposez à tous les yeux
Des gueux aussi bien que les riches,
Et je ne crains point là de niches,
Car sous couleur de demander
J'ai loisir de les regarder,
D'autant plus à l'aise & sans peine
Que je n'ai pas l'esprit en gêne
Pour y rien dépenser du mien,
Mais l'aspect ne m'en coûte rien:
Au contraire on me recompense
En me donnant pour ma depense
Quelque peu d'argent ou du pain;
Si bien que j'ai là double gain:
Je vois même dans les Eglises
Quantité de choses exquises,
Parmi lesquelles je me plais
D'autant plus que dans les Palais
Ou dans leurs plus superbes Sales
Au lieu de ces objets si sales
Dont on montre ici les portraits
On ne voit là que des attraits
D'honnêteté, de bien-seance,

De reſpect & reverence ?
Combien de riches paremens
Servans de devots ornemens,
Quand on fait le long de l'année
Quelque plus celebre journée ;
Où pour y faire mon butin
Je me trouve dès le matin ;
Si cela me repait la vûë
Mon oreille eſt auſſi repuë
D'un pieux & charmant concert
Dont l'Egliſe en ces jours ſe ſert
Pour aſſortir ſa pſalmodie
D'une agreable melodie,
Car, quoi qu'étant là pour quêter
Je ne laiſſe pas d'écouter:
Outre l'harmonie ſi belle
De la Muſique naturelle
Que fait le murmure des eaux,
Ou le gazoüillis des oiſeaux.
Je ne porte donc point d'envie,
Ou pour la vûë, ou pour l'oüie
A tous les plus Grands de la Cour,
Car j'entens & vois à montour
Ce qu'ils voyent & ce qu'ils entendent
Encore bien qu'ils me defendent
L'entrée ou l'air de leurs jardins,
Il ne faut pas qu'ils ſoient badins
A ce point-là, que d'entreprendre

De me vouloir faire comprendre
Qu'ils ont l'avantage sur moi :
Car je vous jure sur ma foi,
Qu'en regardant une montagne,
Ou bien quelque vaste campagne,
Je contente aussi bien mes yeux
Que sçauroient faire les plus curieux
Dans ces beaux jardins de plaisance.
C'est la divine Providence,
Qui l'a de la sorte ordonné
Afin qu'à chacun soit donné
Cet incomparable avantage
De contempler son bel ouvrage :
Parmi la campagne je vois
Ce que voyent les plus grands Rois,
Je vois comme eux de la verdure
Qui fait une belle bordure :
Je vois comme eux des belles fleurs,
Peintes de diverses couleurs,
Faisans dedans une prairie
Une riche tapisserie :
Je vois comme eux l'éclat des Cieux ;
Car je ne suis pas chassieux,
Si des fontaines cristallines,
Si des vallons, si des collines,
Si des rivieres, si des eaux,
Si des rochers, si des ruisseaux
Peuvent satisfaire leur vûë,

La chose étant bien entenduë
Ils n'ont point d'avantage ici,
Non plus que ci-devant aussi:
Car nonobstant mon coquinage
Dans ces plaisirs comme eux je nage:
En eux se trouvent égaux
Les Rois & les moindres vassaux.

LA MORT.

Mais comment peux-tu de la sorte
Quêtant ton pain de porte en porte,
Prendre encor le plaisir des champs
Ou t'en donner le passe-tems?
Ici tu n'as point de replique.

LE GUEUX.

Quand vous aurez sçû ma pratique
Et la methode que je tiens
Pour pourvoir à mes entretiens,
Vous direz que ma vie gueuse
Est une vie bien-heureuse,
Puis que satisfait je la prens
Dans la ville & parmi les champs.
Si je n'ai pas ces équipages,
Ces trains de laquais & de pages
Ou d'autres sortes de valets,
Si je n'ai chevaux ni mulets,
Chariots, carrosses, littieres
De tant de diverses matieres,
Qui ne servent que d'embarras

Et ne sont que de vrais fatras,
J'ai la plus gentile monture
Qu'ait fait de cent ans la nature ?
Cet un anichon de poil gris,
Dont on ne peut dire le prix ;
J'ai de plus pour mon équipage
Un garçon qui me sert de Page,
De Laquais, de Palefrenier,
D'Oeconome de mon grenier,
(Je veux dire de ma besace)
Car tout le pain que je ramasse
Ce garçon bravement le prend,
Et ce qu'il nous reste il le vend,
(Sans qu'il en donne de quittance)
Pour fournir à nôtre pitance :
Ainsi sans travail de nos bras,
Nous en vivons tous deux bien gras
Il pouvoit même à ma monture,
Ce qu'il faut pour sa nourriture,
Et fait si bien que par son soin
Elle n'a pas manqué de foin :
Il ne faut pas fort grosse quête
Pour une si petite bête,
Cet animal est tôt repeu
Car il se contente de peu.
Je suis toûjours dans la posture
De rouler avec ma monture,
Car pour moi j'ai toûjours été

Dans cette curiosité
De sçavoir si la terre est ronde,
C'est pourquoi je roule le monde,
Je change souvent de païs
Et de rien je ne m'ébais,
Par tout je trouve nappe mise,
Mon bagage est une chemise,
Un habit, un méchant manteau,
Qui pour me garentir de l'eau;
Et me garder de la froidure,
Et aussi bon, je vous jure,
Qu'un manteau qui de drap d'Elbœuf
Auroit été fait tout de neuf.
Mon manteau n'est pas d'écarlate,
De Carcassonne, ni de Sate,
Il n'est pas de drap de meunier,
Ny de drap fin, ni de grossier,
De Pont, de Ceau, ni de Holande,
Ni d'Elbœuf, ou de Houpelande:
On connoît bien à sa façon
Qu'il n'est non plus de Simousson,
Et je puis asseurer en somme
Qu'il n'est pas de sarge de Rome,
De Cordillac, ni de Cadis,
Ni de Ratine, mais je dis,
Que tout cela j'ai mis en œuvre
Pour composer ce beau chef-d'œuvre,
J'ai cousu lambeau sur lambeau,

Ainſi j'ai fait ce beau manteau :
Et je dépite tout bon maître,
De ſçavoir & de bien connoître
Ce quelle couleur je l'ai fait :
Car il n'eſt pas de violet,
De blanc, de noir, ni de flammette,
Il n'eſt pas couleur de noiſette,
Ni gris, ni verd, jaune ni bleu,
Il n'eſt pas de couleur de feu,
Il n'eſt pas de couleur d'aurore,
Ni gris de lin, ni gris de more,
Ni gris de plomb, ni gris de fer,
Ni de verd brun, ni verd de mer :
Non moins vraiment je vous proteſte
Qu'il n'eſt pas de beau bleu celeſte.
Feüille morte, ni celadon,
Ni d'incarnat, ni de citron :
Il eſt, afin que je le die,
Couleur de Tapis de Turquie,
On n'a jamais vû un manteau
Ni mieux travaillé, ni plus beau
Parmi l'ordre de la canaille,
Dépuis cinquante ans j'y travaille :
De jour il ne ſe paſſe point
Que je n'y faſſe quelque point ;
Il ne faut pas qu'on s'émerveille,
Si c'eſt la piece nompareille,
C'eſt elle auſſi qui me défend

Du froid, de la pluye, & du vent.
Ce manteau a cet avantage
Qu'il met au jour mon coquinage,
Le monde croit qu'il ne vaut rien,
Ainsi chacun me fait du bien :
Ce manteau me sert à merveille
Pour bien cacher une bouteille
Que je porte dessus le dos,
Qui tient bien environ deux pots :
Il me couvre, aussi ma besace,
Parce que quand mon pain j'amasse,
Si toute pleine on la voyoit,
Souvent on me renvoyeroit :
Partant il faut avoir l'adresse
Qu'il ne faut pas qu'elle paroisse
Tantôt doncques je vous disois
Qu'avec peu de frais je faisois
En ce monde mon equipage,
Que j'avois pour tout mon bagage
Une chemise, mon habit,
Ce manteau que je vous ai dit,
Une bouteille, une besace,
Une écüelle, avec une tasse.
Etant ennuyé dans un lieu
Je monte, mais sans dire adieu,
Non pas sur mon Genet d'Espagne,
Ni sur mon cheval d'Allemagne :
Car ces chevaux sont trop fougueux,

Et trop chers pour monter des gueux:
Mon ânichon eſt ma monture,
Cet animal par ſon allure
Ne me travaille aucunement,
Il me porte plus doucement
Que le Carroſſe & la Littiere,
Il ne fait pas tant de pouſſiere
Que fait tout ce grand attirail,
Et ſans dire tout en détail,
Je n'encours pas grande diſgrace,
Au cas que ma boutique faſſe
Par hazard quelque mauvais pas,
Parce que je ſuis tôt à bas.
Monté doncques à l'avantage,
Je ſuis bien ſouvent en voyage,
Et pour vous franchement parler,
Je vais quand il me plaît d'aller;
J'ai ja ſuivi, comme je penſe,
Les meilleures Villes de France,
Quand une ne m'agrée pas,
Je vous dreſſe mes quinze pas,
J'en vais voir une jolie
Sans mener grand' ceremonie:
Je porte tout avecque moi,
Ainſi j'ai tôt fait mon charroi,
Sur tout une choſe j'obſerve,
Que pour l'Hyver je me reſerve
De demeurer aux pays chauds,

Pour ne pas souffrir ces travaux
Qui sont cause par la froidure,
Evitant la boüe & l'ordure ?
Mais quand je vois venir l'Eté
Ce pays chaud j'ai tôt quitté :
Alors tout doucement je gagne
Le beau pays de la montagne,
Et je choisis de tous ces lieux,
Celui qui me revient le mieux :
Sur toutes choses je me picque
Qu'il ne soit pas trop aquatique :
(Je veux dire marécajeux)
Car toûjours habiter je veux
Et séjourner dans une Ville
Qui soit agréable & gentile,
Où l'air soit bien pur & bien net;
Car c'est ce sejour qui me plaît :
Toute ma plus grande finesse,
Ma precaution, & mon adresse,
Est que je ne m'arrête pas
Aux lieux où logent les soldats,
Car ces gens-là toûjours font faire
Aux pauvres très-mauvaise chere.
Il ne faut doncques pas songer
D'être avec eux pour bien manger.
Puisque mon bien sur moi je porte,
Si je ne faisois de la sorte
Je m'estimerois un grand mat,

C'eſt-à-dire en François un fat ;
Mais grand fat & de gros calibre ;
Si pour choiſir me trouvant libre,
Les meilleurs lieux je ne prenois
Et là je ne m'acoquinois :
Afin d'y faire ma demeure :
C'eſt dans ces lieux (je vous aſſure)
Où les Etez ſont des printems,
Que je prens bien mes paſſe-tems :
C'eſt en ce païs de montagne
Que les plaiſirs de la campagne
Je vais ſavourant à ſouhaits :
Excuſez-moi donc, s'il vous plaît ;
Tantôt vous avez voulu rire,
Quand vous m'avez entendu dire
Que je prenois parmi les champs
Les plaiſirs que prennent les Grands
Dedans les jardins de plaiſance :
Je prouve tout ce que j'avance,
Et je veux bien être pendu
Si quand vous m'aurez entendu,
Vous ne trouvez bien vrai mon dire,
Franchement & ſans contredire.
Quand je me veux donc divertir
Mon garçon je fais avertir,
Qu'il donne au bourriquain l'aveine,
Et qu'au plûtôt il me l'ameine :
Incontinent ſans contredit

Il le fait comme je l'ai dit :
Dans un clein d'œil voila ma bête
Que pour monter je trouve prête ;
Je parts doncques ainſi monté
Pour paſſer le quartier d'Eté,
Agréablement au Village,
Où je jouë mon perſonnage
Pour émouvoir les Villageois,
Diſpoſant le geſte, & la voix,
Pour faire une belle harangue
Je remuë ſi bien la langue,
Pour bien faire cette action,
Que je leur fais compaſſion ;
Je ne trouve quaſi perſonne
Qui quelque aumône ne me donne.
Chacun me fait la charité,
Du pain j'en trouve quantité ;
Les uns me donnent du potage,
Qu'ils font avecque du laittage,
Les autres un morceau de bœuf,
Bien ſouvent on me donne un œuf ;
De la brouſſe ou de la boüillie,
Mon écüelle toûjours remplie,
Du fromage, du beurre frais,
Tout, (hors du vin de plus grand frais)
On me donne en grande abondance,
Pour le vin perſonne n'y penſe,
Croiant que de cet aliment

Un gueux se passe librement :
Mais pourtant je fais bien en sorte
Que bien souvent on m'en apporte,
Et n'en prenant pas pour un peu,
Je suis content quand j'ai bien beu :
Ce bon Dieu n'a pas été chiche
Creant le vin pour le seul riche,
Car il entend que le coquin
Comme lui se serve du vin :
Mais avec cette difference,
Que le riche en grande abondance
En boit toutes les fois qu'il veut,
Et le pauvre gueux quand il peut.
J'use donc de grande indastrie
Pour tirer ce tresor de vie
De la cave des Villageois,
Car faisant autrement je vois
Qu'il me faudroit prendre la peine
D'aller boire dans la fontaine
Aussi bien que mon courtadin ;
Mais je ne suis pas si badin.
Ces bonnes gens doncques j'amuse
Avec cette subtile ruse
Qu'ils prennent pour argent content
(Tant ils sont bons) voici comment
Je dis qu'une grande ouverture
(Qu'ils prennent pour mes-avanture)
Des longs-tems je porte en mon corps

Qui bien souvent pousse au dehors
Un morceau de chair alterée,
Qui n'étant pas bien reparée
Me fait souffrir de tems en tems
Des maux bien cuisans & bien grands:
Je leur dis que si je l'arrose
Avec de l'eau, c'est une chose
Qu'elle ne sçauroit endurer,
Qu'elle me fait desesperer,
Parce qu'elle est tout son contraire,
Que le remede salutaire
Pour guerir ce morceau de chair,
Est avec du vin la toucher,
Etant ainsi souvent touchée
Je sens ma douleur allegée,
Autrement je suis assuré
D'être quasi desesperé.
Ces gens entendans de ma bouche
Tous ces discours, cela les touche,
Ils croiroient avoir bien peché
Si leur vin ils m'avoient caché,
Ils en vont querir à la cave
Vîtement, afin que je lave
Ce morceau de chair importun:
Ainsi je n'en trouve pas un
Lequel de m'en donner s'excuse.

LA MORT.

Mais avec toute cette ruse

Tu me fais voir bien clairement
Que tu ments bien impudemment,
Puis que toute ton ouverture
N'eſt rien qu'une ſeule impoſture
Pour decevoir ces pauvres gens.

LE GUEUX.

Pardonnez-moi, car je m'entens:
Ou d'un enigme, ou d'un emblême,
Je m'en ſers en mon mal extrême
Pour me faire donner du vin,
Et je crois que bonne eſt ma fin:
Mon enigme eſt aſſez facile
A ceux dont l'eſprit eſt habile,
Plus que ces groſſiers innocens,
Afin d'en découvrir le ſens:
Ma bouche eſt la grande ouverture;
Et par la chair qui me procure
Des maux quaſi juſqu'au trépas,
Quand le vin ne l'arroſe pas:
J'entens ſans plus grande harangue
Que ce n'eſt autre que ma langue,
En cela je n'ai point de tort,
Car ſi je ne bois je ſuis mort.
Je vois qu'en faiſant de la ſorte,
Un pot de vin chacun m'apporte,
Autrement je perdrois mes pas
Et du vin je ne boirois pas.
Une autre façon j'ai bien belle,

Quand je veux que dans mon écüelle
Ces bonnes gens verſent du vin :
C'eſt que j'entre dans un jardin
Et là j'amaſſe quelque plante
D'abſynthe, de ſauge, & de mente,
Ou d'autres ſimples dans les champs
Que je trouve odoriferans,
Puis dans une triſte poſture,
Je les prie & je les conjure
D'un peu de vin me départir
Pour faire ces herbes boüillir,
Pour laver ma jambe rompuë,
Qui ſans ce remede me tuë,
Car les nerfs ſont debilitez.
Exercez donc vos charitez
(Leur dis-je d'un ton pitoyable)
Envers ce pauvre miſerable,
Et ne le laiſſez pas pâtir,
A faute de lui départir
Un peu de vin que Dieu vous donne,
Si vous lui faites cette aumône,
Sa douleur il ſoulagera,
Et Dieu vous recompenſera.
Je vois (haranguant de la ſorte)
Qu'un peu de vin chacun m'apporte
Cependant je ne ments en rien,
Parce que je reſſens très-bien
Que ce vin-là me vivifie,

Et que ma jambe il fortifie :
Ainſi, ſi pour ce vin je ments
A l'endroit de ces bonnes gens,
C'eſt qu'ils ont dedans leur penſée,
Que ma jambe en ſoit bien penſée,
En l'appliquant par le dehors,
Et je le coule dans le corps :
Voilà toute la menterie,
Ou plûtôt la galanterie
Avec laquelle je reçois
Du vin de ces bons villageois :
Mais en cela pour moi j'eſtime
Que je ne commets aucun crime ;
Celui qui me donne le vin
Entendant que ce jus divin
Me rendra la jambe plus forte,
Puis qu'il eſt vrai de quelque ſorte,
Et que j'en reçois les effets,
Nous voilà tous deux ſatisfaits,
Le donneur en a le merite,
Et moi le bien dont je profite,
La choſe étant de la façon
Je ſuis ſans blâme & ſans ſoupçon.
Maintenant il faut que je die
Et la maniere & l'induſtrie,
Dont je me ſert pour conſerver
Tout ce vin & le reſerver,
Afin qu'il ſerve à mon uſage,

Et qu'il m'exempte du preſage
Qui m'eſt le plus triſte de tous,
D'être en manquant d'un jus ſi doux
Reduit à l'eau de la fontaine
Pire que la fiévre quartaine,
J'ai mon petit barril de bois
Avec quoi ce vin je reçois,
Et quand on veut me le permettre
Huit veries de vin j'y puis mettre,
Car ſi je le portois plus grand
Je paſſerois pour un gourmand,
Un ſac à vin, un franc yvrogne;
Pour éviter cette vergogne
J'ai choiſi ce barril petit.
Maintenant ce n'eſt pas tout dit,
Avec ma ceinture j'attache
Deſſus mes reins une bourrache
Que portent toûjours avec eux
Les Eſpagnols riche, ou gueux,
Dedans laquelle on met ſans peine
Des pots de vin demi douzaine,
Laquelle je chache fort bien
Par l'aſſiſtance & le moyen
D'une bien legere jaquette,
Qui l'envelope & l'empaquette;
Car de mon manteau je m'en ſers
Seulement durant les hyvers,
Ma bourrache eſt ſi bien cachée

Où je la tiens ferme attachée,
Qu'on voit mon seul barri de bois,
Et lors que tout plein je le vois,
Tout doucement le vin je jette
Dans cette bourrache en cachette,
J'en demande jusques à tant
Que je puisse en être content,
Cependant mon garçon regarde,
Et soigneusement il prend garde
A rencontrer en quelque part
Quelque lieu qui soit à l'écart,
Où nous puissions faire Gogaille
Aussi plaisamment qu'à Ripaille,
(D'où le Proverbe est imprunté)
Du bien que nous avons quêté,
Non moins satisfaits de nos quêtes,
Que les Rois sont de leurs conquêtes,
Il sçait toûjours si bien choisir
Qu'il le fait selon mon desir,
Car toutes les fois il me meine
Sur le bord de quelque fontaine,
Qu'il trouve parmi les vallons;
C'est en ce lieu que nous allons;
Là tout à l'aise & sans contrainte
Sans souci, sans chagrin, sans crainte
Je me donne avecque loisir,
Le passe tems & le plaisir
De faire tremper ma bouteille

Dedans cette eau fraîche à merveille
Pour en boire le vin plus frais
Et pour tous mes apprêts
Dans ma beface je les trouve,
Quoi que fa toile n'eft pas neuve,
J'y trouve du pain amplement;
S'il n'eft pas toûjours de froment,
S'il eft de feigle ou bien d'avoine,
Cela ne me met pas en peine,
Parce que quand on a bien faim
On fe contente de tout pain,
De blanc, de bis, ou de ménage?
J'y trouve encore du fromage,
Et du plus vieux & du nouveau:
J'y trouve du bœuf & du veau,
Ou quelque bribe de fa mere;
De tout cela quand je veux faire
Un très-bon & friand repas,
Les moyens ne me manquent pas:
Toutes ces bribes je ramaffe,
Et les mets deffus ma beface,
Avec ce, par deffus ces mets
De l'huile d'appetit je mets,
Dont affaifonnant cette viande
J'en rends la faveur fi friande,
Qu'en la mangeant je ne crois pas
Que le Roy faffe un tel repas:
Et peut bien boire avec la glace,

(Avec cela grand bien lui faſſe ,)
Mais je vous jure ſur ma foi
Qu'il ne boit pas ſi frais que moi ,
Quand on eſt à table on ſe picque
De faire une douce muſique
Avec des inſtrumens divers ,
Formans d'agreables concert ,
Afin de flatter ſon oreille ;
Sa muſique n'eſt pas pareille
A celle que me font oüir
Les oiſeaux pour me réjoüir :
Et (n'en déplaiſe au Roy de France)
J'y trouve de la difference
Autant que de la nuit au jour ;
Dans ce lieu je fais mon ſejour ,
(N'ayant point d'affaire preſſée ,)
En attendant que ſoit paſſée
La violence du grand chaud.
Cependant rien ne me défaut ,
Afin que je me divertiſſe ,
Je prens le repos à delice.
Eſtendu deſſus ce beau lit
Que la nature me fournit
Sur une agreable verdure ,
En entendant le doux murmure
Qui s'excite au moien de l'eau
Qui coule le long du ruiſſeau.
Pendant le tems que je ſommeille ,

J'ai mon petit Gaçon qui veille,
Craignant qu'on ne faſſe butin
De mon joli petit trotin,
Lequel auſſi bien que ſon maître
A le plaiſir de bien repaître.

LA MORT.

C'eſt à ce pas où je t'attens,
Et que faire voir je pretens
Que tu flatte ta gueuſerie.
Vien-ça donc, ſans que je te prie
Après avoir fait un ſommeil,
Il en faut venir au réveil,
La choſe de ſoi-même eſt claire :
Quand tu veilles, que peux tu faire
Comment peux-tu t'entretenir ?
Pour en repos te maintenir,
Sans bouger d'une même place ;
Car ton œil ſans doute ſe laſſe,
En ne regardant qu'un objet ;
Il te faut un nouveau ſujet,
Qui tes travaux paſſez eſſuye,
Et qui ton eſprit deſennuye.

LE GUEUX.

Auſſi ne me manque-t'il pas ;
Je ſuis reglé comme un compas.
Sçachez donc, qu'apres que ma vûë
De la campagne s'eſt repuë,
Auſſi bien que mes autres ſens,

Mon esprit a ses passe-tems,
Et prend à son tour sa pâture
Dans quelque plaisante lecture :
Et pour en avoir les moyens
Dedans ma besace je tiens
Toûjours quelques livres pour lire.
Qui ne sont pas livres à rire,
Mais à recréer tellement
Que l'on en puisse utilement
Tirer quelque fruit salutaire ?
Si son profit on en veut faire ?
Mais sur tout les livres divers
J'aime ceux qui sont faits en vers :
D'aucunes fois on me les prête,
Et d'autres fois je les achette,
Quand je vois qu'ils sont à bon prix.
Et quand mon plaisir j'en ay pris
Mon garçon s'en va les revendre,
Ou (s'ils sont empruntez) les rendre.
J'en ay pourtant toûjours quelqu'un
Qui n'est pas emprunté d'aucun
Et que jamais je n'abandonne :
(Ou que Dieu ne me le pardonne)
Pour me mettre en devotion,
A Kempis, *l'Introduction*
Du saint Prelat Francois de Sales :
Pour les livres vilains & sales,
Certes ils m'ont toûjours déplû,

Et jamais je ne les ai lû,
Et des autres je faits en sorte
Que toûjours avec moi j'en porte,
Et fais tant *ab hoc & ab hac*,
Que j'en ai toûjours dans mon sac,
Où n'ont pas la derniere place
Corneille & l'Eveque de Grasse :
Pouvant ainsi me divertir
Quelle langueur puis-je sentir ;
Non, non, point je vous le proteste.

LA MORT.

Tais toi : Car en voilà de reste :
Je crois que dire tu te peux,
(Si non Roi des Gots) Roi des gueux
Il faut que je te le confesse :
Je crois que dans la tristesse
Tu fusses plongé bien avant,
Mais je connois bien maintenant
Qu'avec raison tu peux bien rire.

LE GUEUX.

Pour tout ce que je viens de dire
Vous le voyez bien clairement,
Je vous prie très-instamment
Me vouloir faire cette grace,
Que puis que ma vie se passe
Dedans le repos à souhait,
J'en joüisse encor, s'il vous plaît.
Pour vous rendre bien secourable

A quelque pauvre miſerable,
Allez-vous-en aux Hôpitaux ;
C'eſt là que l'on ſouffre les maux,
Où pluſieurs dans la maladie
Trouvent à ſurcharge la vie ;
Là vous en trouverez divers
Qui recevront à bras ouverts
Le bien que vous me voulez faire,
Afin de finir leur miſere :
Ils ſe ſentiront obligez
Quand ils ſe verront ſoulagez.

LA MORT.

Mais tu ne ſçais pas ma pratique,
Tu dois ſçavoir que je me picque
Par phantaiſie en certain tems
De m'attacher aux pauvres gens :
Et tant que cette humeur me dure
Il faut que quelqu'un d'eux endure
Sans bruit, ſans plainte, & ſans tumeur
Les caprices de mon humeur ;
Alors j'exerce ma colere
Sur ceux qui ſont dans la miſere :
Mais enfin après quelque tems
J'en veux à ceux qui ſont contens,
Qui paſſent purement la vie,
Et ſont picquez de cette envie
De la pouvoir bien prolonger,
Car ils ſont dans un grand danger

Vivans ainſi dans le *bien être*,
De s'oublier de leur vrai maître
Fondans leur Paradis ça bas :
Afin que cela ne ſoit pas
Je tranche le cours de leur vie :
Dedans cette categorie
Clairement je te vois logé :
C'eſt la cauſe que j'ai ſongé
(Pour te preſerver de ce vice)
De te rendre un ſi bon office,
Que de te faire déloger :
Je penſe beaucoup t'obliger.

LE GUEUX.

Je vous puis dire ſans menſonge
Que jamais à vous je ne ſonge,
Je vous le jure ſur ma foi,
Et pourquoi ſongez vous à moi ?
Laiſſez cette ingrate perſonne
Qui point de ſujet ne vous donne
D'être dans vôtre ſouvenir,
Et pourquoi voulez-vous venir
Lui preſenter aucun ſervice ?
Laiſſez-la vivre dans ſon vice ;
Et de tout vôtre ſouvenir
Effacez-la, pour la punir.

LA MORT.

C'eſt la charité qui me porte
A te pourſuivre de la ſorte,

Je te l'ay dit, comme tu vis,
Tu neglige le Paradis
Que te prepare ton bon Maître,
Car tu voudrois vivre peut-être,
Ç'a bas toute une eternité.

LE GUEUX.

O l'indiscrette charité ?
Qui pour être trop bien-faisante,
Et m'importune & me tourmente
Dites-moi donc, c'est en ce tems
Que vous en voulez aux contens.

LA MORT.

Oüi, c'est aux contens, je t'assure.

LE GUEUX.

Or, je n'en suis pas à cette heure,
Car je suis le plus mal-heureux
Qui se trouve parmi les gueux.

LA MORT.

Me dois-je fâcher ou bien rire ?
Tu viens franchement de me dire
Que point d'homme dessous le Ciel
Ne goûte aucunement le miel,
Et les douceurs de cette vie
Avec moins de melancolie,
Et quelque plaisir qu'ait le Roi,
Il n'est pas si content que toi,
Car il a de grandes affaires,
Après tu dis que ces miseres

Te surchargent au dernier point.

LE GUEUX.

Il est vrai, je ne vous ments point,
Je suis au rang des miserables,
Ne croyez pas tous veritables
Ces discours que j'ai debitez,
Pour cacher mes infirmitez:
Je voulois vous faire connoître
Que j'étois dedans le *bien-être*,
J'en ay menti, je m'en dedis,
Ce n'est pas être en Paradis
Que d'être dans la gueuserie,
C'est une pure réverie:
Il n'est point de pareil malheur,
Ni de plus sensible douleur,
Depuis que j'en ai fait l'épreuve,
Dans cet état où je me trouve
J'ai toûjours grandement pâti,
Encore une fois j'ai menti;
Quand j'ai dit qu'en la gueuserie
Je trouvois une douce vie:
En effet vous avez bien vû
Qu'estant de raisons dépourvû
Pour persuader mes delices
Je me suis servi d'artifices,
Maintenant si prouver je veux
Que je suis un gueux mal-heureux
Et mal content de ma disgrace,

Il n'eſt pas beſoin que je faſſe
De grands diſcours, je n'ai qu'un mot
Pour vous faire avoüer bientôt
Que mon dire eſt très-veritable.
Quel état eſt moins ſouhaitable ;
Car en ce monde je n'ai rien,
Et ne poſſede aucun bien ;
Je ſuis toûjours dans la poſture,
Pauvre & chetive creature,
D'exiger le bonnet au poing
Tout ce dequoi j'ai grand beſoin :
Ne ſuis-je pas bien miſerable ;
Car je fais amande honorable
Pour demander un peu de pain
Si je ne veux mourir de faim,
Je fais une eſpece d'amande
Quand la charité je demande,
Comme ſi j'avois fait un vol,
Et ſi j'avois la corde au col,
L'amande ſeroit achevée
Je n'oſe aller tête levée ;
Mes yeux baiſſez & tout honteux,
Si mourir de faim je ne veux.
Et faiſant toûjours le beliſtre
Et dépendant du franc-arbitre,
Des donnans ou des refuſans
Avec mille mots mépriſans,
Je parcourrai toute une ruë

Qui ſera de longue étenduë,
Sans recevoir que des refus
De me voir ainſi tout confus ;
Même la plûpart me gourmande,
Loin de m'accorder ma demande,
Ou tout au plus je n'attends rien
Que ce mot (Dieu te faſſe bien)
Ce mot eſt très-bon (d'aſſeurance)
Mais il ne remplit pas la penſe ;
Car pour me donner à manger,
Je trouve qu'il eſt trop leger :
Ainſi, bien ſouvent je me couche,
Sans mettre rien dedans ma bouche,
Je le dis ſans être menteur,
Rarement je ſuis Cenateur,
Parce qu'on me contraint de faire
Souvent le mêtier de Notaire,
Me faiſant collationner,
Quand on ne me veut pas donner
Ni pain, ni viande, ni ſoupe,
Afin qu'au moyen d'eux je ſoupe,
Ma ſubſiſtance eſt au hazard,
Car bien ſouvent on me départ
De pain, de ſoupe, de viande,
Une proviſion ſi grande
Que je ne puis pas tout manger :
Je me force afin de loger
Tout cela dans ma pauvre penſe,

Croyant que mangeant par avance,
Quand ainsi rempli je serai,
La faim prévenir je pourrai.
Et pour quelque tems m'en défendre ;
(Mais certes ce n'est pas l'entendre)
Car quand de vivres, comme un sac,
J'ai rempli mon creux d'estomac,
Je l'embarrasse en telle sorte
Que beaucoup de maux il m'apporte
Et voilà mon plus grand mal-heur,
Car la naturelle chaleur
Ne peut pas tant de viande cuire :
Ainsi je mange pour me nuire,
Entre le trop & le trop peu,
Je vis en misérable gueux :
Comme j'ai dit, si je m'engage
A manger par trop de potage,
J'ai du mal de sa quantité,
D'autres fois de sa qualité :
Souvent la soupe qu'on me garde
Est de la soupe à la guimbarde ;
(J'entens, de deux ou du trois repas)
Et si je ne la mangeois pas,
On titeroit la conséquence
Que je suis hors de l'indigence,
Il me faut doncques la manger ;
Sinon, je ne dois pas songer
Qu'une autrefois en cette porte

L'aumône jamais on m'apporte;
Voila donc où j'en suis reduit,
Le chaud, le froid, le crud, le cuit
Doivent faire ma nourriture.
Par dessus tout, souvent j'endure
Des maux qui sont bien plus cuisans,
Et plus fâcheux & plus nuisans,
Mon pauvre esprit souffre la gêne
Dans cette interieure peine;
Je ne me puis pas consoler
Me voyant contraint de rouler
Toûjours dedans la gueuserie,
Et quand je compare ma vie
A celle que menent les Grands,
Peut s'en faut que je ne m'en prens
A la divine Providence
Qui leur donne dans l'abondance,
Des richesses à regorger,
Et je n'ai pas dequoi manger.
Bien souvent je suis à leur porte,
Et je vois que l'avoine on porte,
Soit aux chevaux, soit aux mulets,
Jusqu'aux poules, jusqu'aux poulets,
On a soin de leur nourriture,
On donne aux chiens ample pâture,
Tandis que j'endure la faim
Pour manquer d'un morceau de pain,
Sans qu'aucun de moi s'inquiette,

Ou qu'il m'en donne une miette :
Je vois passer dedans les plats
Bien souvent les mets delicats,
Desquels mon nez sent la fumée,
Mais par lui seul elle est humée,
Sans que ma langue en ait le goût,
Ce qui me donne un grand dégoût,
Et me fait faillir le courage
Bien peu s'en faut que je n'enrage
Quand je vois ces habits divers,
Qui d'or & d'argent tout couverts :
Sont d'un prix presque inestimable ;
Et que moi pauvre miserable,
Je sois dans cette extrémité
Que pour couvrir ma nudité,
Souvent je ne trouve personne
Qui quelques vieux haillons me donne;
Après que j'ai beaucoup songé,
C'est être bien mal partagé,
Ce qui me donne au vif dans l'ame.
Je vois Monsieur, je vois Madame,
Qui dans leurs divertissemens
Prennent mille contentemens,
Toûjours en bonne compagnie,
Toûjours la bourse bien garnie,
Couchans les écus sur un as,
Toûjours dans les jeux les ébats,
Les concerts de la melodie,

Ils entendent la comedie,
Ils sont au bal, au promenoir,
Et je suis contraint de me voir
Sinon nud, au moins en chemise,
Devant la porte d'une Eglise,
Avec une troupe de gueux
Que je puis nommer perigueux
Par une diction Françoise,
Jointe avec une autre Gregeoise,
Parce que gueux de tout côté,
Aussi bien l'Hyver que l'Eté,
Peut crier devant cette porte,
Afin que l'aumône on nous porte,
Voilà le divertissement
Que je prens ordinairement
Dans une telle compagnie.
Quand je considere ma vie,
(Je l'ai déja dit une fois,)
Souvent sur le point je me vois
De commettre cette insolence
Que de tancer la Providence
De ce grand Dieu, qui sagement
Voulu ne l'a pas autrement
Pour des raisons à lui connuës,
Qui ne doivent pas être vûës
Par aucun autre que par lui,
Et je ressens ce ferme appui,
J'aprens cette belle science

Pour mettre en paix ma conscience :
En lisant le petit Gerson,
Car quand j'étois encor garçon
Aprenant la Philosophie,
De le lire je pris envie ;
Et l'ayant lû, je vis dés-lors
Que de grands & riches trésors
Je pourrois puiser dans ce livre :
C'est lui de fait qui me délivre
Des pressantes tentations,
Que dedans mes afflictions
L'ennemi commun me suggere:
C'est ce livre qui me fait faire
Tous les jours de fermes propos
De vivre en paix dans le repos
Parmi la vie que je meine,
Quoi qu'avec une grande peine,
C'est ce bon livre qui m'apprend
De patienter en souffrant ;
Mais pourtant je ne puis pas dire
Qu'en souffrant il me fasse rire,
Quand je suis dans un Hôpital
Couché dans un lit, & bien mal,
Je le souffre bien sans murmure :
Mais avec cela je vous jure,
Que je n'y suis pas à plaisir,
Conformément à mon desir :
C'est assez pour faire connoître,

Et plus que clairement paroître,
Qu'en l'état gueusant où je suis
Vivre bien-heureux je ne puis,
Tant que je roule sur la terre,
Puis que je suis toûjours en guerre
Parmi tant de diversitez,
D'angoisses & d'adversitez.

LA MORT.

Je crois ce que tu viens de dire,
Que tu n'as pas sujet de rire;
Pour toutes tes raisons j'entens,
Que dans le nombre des contens,
Tu ne peux pas trouver ta place,
Je le vois bien à ta grimace,
Mais qui t'a donc tantôt poussé:
Qui t'a contraint, qui t'a pressé
Pour prouver qu'en t'a gueuserie
Tu trouvois une douce vie,
Pourquoi disois-tu que le Roi
N'étoit pas si content que toi?

LE GUEUX.

Le desir de sauver ma vie
(La voyant de près poursuivie)
M'a fait de la sorte mentir
Je ne vouloit pas consentir
Que je fusse dans la misere,
Quand croyant un grand bien me faire
Pour m'en faire bien-tôt sortir:

Vous me voulie z faire partir,
Car c'étoit là vôtre pretexte :
Quand j'ai vû cela (male-peste)
J'ai bien penſé faire beaucoup
Si je pouvois parer ce coup.
J'ai voulu vous faire connoître
Que j'étois dedans le *bien être*,
Et non pas dans l'infirmité
Et qu'ainſi vôtre charité
Ne pouvant pas être exercée
Ailleurs ſe ſeroit addreſſée,
Mais maintenant comme j'entens,
Que ceux qui vivent bien contens
Et ſatisfaits dans cette vie,
Eſſuyeront vôtre furie,
Je vous declare franchement
Que je ne puis aucunement
Etre compris dedans ce rôle.

LA MORT.

Tu penſe donc faire le drôle,
Et m'amuſer par tes diſcours :
Voici le dernier de tes jours,
Avec toute ta fourberie,
Et ta galante menterie ;
Ou bien-heureux, ou mal-heureux,
Il faut mourir quand je le veux :
Que tu ſois dedans l'allegreſſe,
Où mal content, ou ſatisfait,

Tu mourras, ton Arrêt eſt fait ;
Il faut que ta courſe finiſſe ;
Le commun dit de la Juſtice,
Qu'elle prend le droit & tort,
Et je prens le foible & le fort :
Je prens des gens de toute ſorte,
Riches, ou gueux (de peu m'importe)
Aveuglement & ſans égard,
J'en fais marcher de toutes parts
Il te faut changer de poſture
Sinon par bemol, par nature.
Quoi que par les loix de la mort
Soient obligez au même ſort
L'enfant qui pend à la mammelle
Comme le vieillard qui chancelle ;
Il ſemble pourtant que le vieux
Doive plûtôt fermer les yeux
Pour être dans la ſepulture
Selon l'ordre de nature ;
Je te vois déja devenu
Et tout vieillard & tout chenu,
Ton poil blanc me le fait connoître
Et ta mine me fait paroître
Que pour l'humide radical
Tu n'en a pas un bon quintal,
Et par ainſi l'affaire eſt faite,
Il te faut donner la retraite
Pour déloger tout maintenant,

LE GUEUX.

Vous vous trompez assurement
Au regard de ma chevelure,
Si je suis blanc c'est par nature :
En verité dire je le puis
Que j'estois blanc comme je suis,
Quand je n'avois que vingt années :
Joint que mes tristes destinées,
Mes chagrins, mes peines, mes soins,
Mes desespoirs dans mes besoins,
Et ma mauvaise nourriture,
Ayant alteré ma nature ;
Sur mon visage vous font voir
Et bien faussement apparoir,
Que je suis dans le vieil âge,
Mais on sçait par tout le solage
Que je n'ay pas encore trente ans.

LA MORT.

Belitre, tu ments par tes dents,
Car je les vois si mal rangées
Et si noires & si rongées,
Que le seul aspect te dément,

LE GUEUX.

Non, je ne ments aucunement ;
Car si mes dents sont mal rangées,
Gâtes, noires toutes rongées,
Cela n'est venu que d'une eau
Qui descendant de mon cerveau

Sur mes dents a fait ce ravage,
Quoi que n'ayant pas davantage
De trente ans comme je l'ay dit,

LA MORT.

Envers moi tu perds ton credit;
Je découvre ta fourberie
Et ta grossiere menterie
Par un si sot raisonnement,
Qu'il faut que necessairement,
Et malgré toi tu me confesses,
Qu'en tes ruses & tes addresses
Tu n'es qu'un menteur effronté;
Car tantôt tu m'as raconté,
Parmi tes autres destinées,
D'avoir coulé cinquante années
En la fabrique du manteau
Que tu nous as fait avoir si beau,
Ta menterie est donc bien claire,
Car ainsi ne se peut pas faire
Que tu sois âgé de trente ans.

LE GUEUX.

A vôtre dire je consens,
C'est une pure menterie,
Je l'ai dit pour sauver ma vie
Quand je me sentois si pressé,
Je vous l'ai déja confessé
Sans être mis à la torture,
Maintenant tout de bon je jure,

Que trente ans sûr je puis avoir.

LA MORT.

Tu voudrois me faire sçavoir
Avecque ta Philosophie
(A laquelle je ne me confie)
Que tu ne dois encore mourir :
Mais que sert de tant discourir
Tes argumens sont tous frivoles,
S'il sont bons dedans les écoles,
Pour moi je n'ai qu'un argument
Qui te convaincra puissamment,
(Estant homme, il faut que tu meures,)
Il faut, vois-tu, que tu t'asseures
De faire comme tu pourras,
Pauvre abusé, car tu mourras.

Pour ce qui regarde ta vie,
Je ne sçai si c'est menterie,
Je ne sçai si c'est verité
Tout ce que tu m'as debité :
Mais d'une chose je t'asseure,
Que ton Dieu verra tout à l'heure
Comment dedans ta pauvreté
Tu t'es conduit & comporté :
Si tu l'as prise en patience
En adorant sa Providence,
Comme le Lazare faisoit,
Qui son Dieu toûjours benissoit
Parmi les maux & les ulceres ;

Les souffrances & les miseres,
Tu te verras recompensé
De tous les maux du tems passé,
Et comme lui parmi les Anges
Tu lui chantera des loüanges;
Mais aussi dedans tes maux,
Tes souffrances & tes travaux,
L'impatience t'a fait faire
Des actions ou de colere,
Ou de murmure contre Dieu,
Disant que dedans ce bas lieu
Il t'avoit mis dans l'oubliance,
Te laissant dans ton indigence
Au milieu du nombre des gueux,
Pour vivre en tout tems malheureux;
Si plongé dedans ta misere
Tu t'es trouvé si temeraire
Que de lui vouloir demander
La raison qu'il a d'accorder
A tels & tels tant de richesses,
En leur faisant grandes largesses,
Et que te mettant à l'écart,
Il ne t'a donné pour ta part
Que le travail & la souffrance:
Si tu n'as pas fait penitence
De tels ou semblables discours,
Sois asseuré que pour toûjours
Tu souffriras pour ta malice

Aux enfers un cruel supplice.
De dire que la pauvreté,
Un chemin ait toûjours été
Pour les hommes au Ciel conduire
Cela n'est pas, elle peut nuire
Souvent au lieu de profiter,
Elle les fait precipiter
Dans les plus profond des abimes,
Les pauvres commettent des crimes
Aussi bien que les opulens,
Il se trouve des indigens
Qui parmi toute leur souffrance
Commencent l'Enfer par avance.
J'entens déja que tu me dis
Que pour entrer en Paradis
L'indigence en ouvre la porte,
Puis que Dieu l'a dit de la sorte:
Il est vrai que dit Jesus-Christ,
Bien-heureux les pauvres d'esprit,
Mais pour bien te le faire entendre,
Dedans ce rôle faut comprendre
En premier lieu beaucoup de gens,
Lesquels ne sont pas indigens,
Mais ils sont dedans les richesses,
Et neanmoins ont les addresses
Qu'ils les cherissent seulement
Pour en tirer l'émolument
Que le besoin lui peut permettre,

Partant ils n'y veulent pas mettre,
Avec de fortes passions
Leurs dernieres inventions,
Ou (pour dire en une parole)
Les adorer comme une idole :
Les seconds du rang que j'ai dit,
Sont ceux qui vivans en credit,
Puissans & riches dans le monde
Par une humilité profonde,
A tout cela disent *adieu*
Pour pouvoir mieux servir à Dieu :
Et vont dans quelque Monastere
Pour mener une vie austere
Sans avoir l'esprit soucieux,
Que de pouvoir gagner les cieux :
Pour *pauvre d'esprit*, on peut prendre
Encore ceux que Dieu veut rendre
En ce bas monde, souffreteux,
Qui tout pauvres & disetteux
Endurer avec patience
Dans un repos de conscience
Ce que Dieu veut sans murmurer,
Et qui pour leur cœur épurer
Soûmettant leur vie & leur *être*
A la volonté de leur maître :
Dieu dans ce rang t'avoit logé,
Et si tu n'es bien ménegé
Il te le fera tôt attendre :

Je t'ordonne donc de te rendre
Devant lui pour tout maintenant
Subir ton dernier jugement.

LA MORT

A un Riche Usurier.

L'USURIER.

TOut vient à bout qui peut attendre,
Voici le tems pour mon bled vêdre,
C'eſt la ſaiſon que cherement
Je debiterai mon froment,
Il n'eſt que d'avoir patience :
C'eſt là la plus grande ſcience
De n'ouvrir jamais ſes greniers,
Sans en tirer de grands deniers :
Mais de les tenir en reſerve
Avec un ſoin qui les preſerve
D'un grain pourriſſant on gâté
Pour profiter dans la cherté.
J'ai bien vû pendant trois années :
Qui m'ont été mal fortunées,
Que le bled n'avoit point de cours,
Qu'a vil prix étoit toûjours,
(Si grande en étoit l'abondance)
Mais je ſçai par experience)
Que la cherté la ſuit après,
Sans intervalle, ou de bien près.

J'ai donc conſervé mes danrées
Pendant ces mauvaiſes durées,
(A la reſerve du ſeul vin,)
C'eſt en cela que je ſuis fin:
Tous les ans ma maxime eſt telle
Que ma cave je renouvelle;
Le vin eſt un peu dangereux,
Ou d'un délai mal-encontreux.
Pour mon bled la choſe eſt certaine
Que je ne ſerai pas en peine
De le vendre bien cherement,
Il ne peut pas être autrement:
Nous avons eû ſur nôtre terre
Pendant ſix mois les gens de guerre
Qui n'ont à faire qu'à ſonger
De bien boire & de bien manger;
Ils ont fait de bled grand dépenſe:
D'ailleurs bien-tôt comme je penſe,
Et comme on tient aſſurément,
Doit paſſer un gros regiment;
Quantité de Cavalerie
Et grand nombre d'Infanterie,
Je l'ai de bonne part appris,
Le bled donc ſera de grand prix:
C'eſt où je mets mon aſſeurance;
Dire qu'on eſt dans l'eſperance
Que nous aurons abondamment
D'orge, avoine, ſeigle & froment,

Et toutes sortes de semailles,
Que nourrit dedans ses entrailles
Un riche & plantureux terroir
Dont la montre est tres-belle à voir,
Ce n'est pas encor chose prête
Qui me doive rompre la tête,
Cela n'est que pour l'avenir:
Et le mal j'en puis prévenir,
Debitant mon fait de bonne heure
Avant que la moisson soit meure,
Alors comme alors, mais je veux
[Tandis qu'aisément je le peux]
Me faire payer sur ma vente
L'arrerage de mon attente.
Si j'ai gardé mon bled trois ans
Chacun sçache que je pretens
D'en tirer bien ma recompense?
L'ayant bien payé par avance:
Quand je ne l'ai pas debité
Mon argent n'a pas profité,
A present que je le debite
J'entens que mon argent profite,
Car je ne fais pas un métier
Qui ne m'apporte un gain entier;
L'avoine aussi sera bien chere,
Et chacun y mettra l'enchere
Tant que je voudrai la taxer;
Car on ne pourra s'en passer,

Pour les chevaux de cette troupe
Que nous aurons bien tôt en croupe
Les ordres sont déja donnez :
Et n'avois-je donc pas bon nez,
Quand je n'ai pas voulu la vendre,
Mais un si bon rencontre attendre,
Qui rendra mon argent doublé,
En avoine aussi bien qu'en blé.
Je ne fais point non plus de doute
Qu'au sujet de la même route,
De ces Cavaliers qu'on attend
Pour mon foin je n'en fasse autant
Le vendant à ma phantaisie ;
Car la Ville en est desaisie,
Et quasi reduite à tel point
Qu'il ne s'en trouve du tout point,
L'herbe au reste est encore si tendre
Qu'il ne faut pas vrayement pretendre
Que pouvant causer de grands maux,
En debilitant les chevaux,
On la leur donne pour pâture
Leur épagnant la nourriture
Dont ils ont tout à-fait besoin ;
Il faudra donc prendre mon foin,
Si je crois vendre ainsi sans peine
Mon bled, mon foin & mon avoine,
Je ferai d'aussi grands profits,
Du vin qui n'a guerre je fis,

Et dont j'ai ma cave remplie :
La boisson jamais ne s'oublie
Et les gens de guerre, sur tout,
Trouvent qu'elle est faite à leur goût,
Il leur faut du vin quoi qu'il coûte
Pour y pouvoir tremper la croûte,
O que j'en tirerai d'argent !
Et cette somme sans Sergent
Sur le champ me sera donnée.
Enfin, voici ma bonne année,
Où je dois m'enrichir beaucoup
Réjoüis-toi ! c'est à ce coup
Que de grands profits tu dois faire,
J'ai ce regret en cette affaire,
Que mes greniers sont trop petits,
Pour suffire à mes appetits :
J'en veux faire un d'autre maniere
Pour y mettre plus de matiere.

LA MORT.

Hola, ho ? discoureur ; tout beau ;
A vous preparer un tombeau
Vous devez avoir la pensée.

L'USURIER.

La chose n'est pas si pressée,
Il reste encore assez de tems.

LA MORT.

Non pas cela, car je pretens,
Que tout à l'heure à la sourdine,

Quittant cette humeur si badine
Vous délogiez sans barguigner ;
Vous voulez faire pour gagner
Un grenier de bonne maniere,
Et je veux que dans une biere,
Vous soyez bien-tôt étendu.

L'USURIER.

Quoi ! voici du mal-entendu
Vous vous méprenez [d'asseurance]
Que je meure ! Quelle apparence
Que je doive à la mort songer ?
J'ai de tous biens à regorger,
J'ai grenier, cave, bourse pleine,
Je vis sans travail & sans peine
Et quand je vivrois six vingts-ans
Je puis me donner du bon tems
Devez-vous donc bien à cette heure
Me persuader que je meure ?
Que si vous cherchez de l'emploi
Helas ! de grace laissez-moi,
Qui reconnois vôtre puissance,
Je puis jurer en conscience
Que mes cheveux heriſſent tous
Lors que j'entens parler de vous :
Addressez-vous à ce bravache,
A ce soldat qui est sans relâche,
En toutes les occasions
Et dans toutes ses actions,

Trop évidemment vous mépriſe,
Pour un rien, pour une ſottiſe,
D'un mot qu'on a mal expliqué
Il ſe ſent tellement picqué
Qu'il ſe porte à toute occurrence,
Au pré, pour en tirer vengeance,
Il dit qu'il ne craint point la mort
Pourveu qu'il ſe venge du tort
Qu'on avoit deſſein de lui faire,
Qui ſouvent eſt imaginaire;
Car cet homme n'a pas penſé
De l'avoir en rien offenſé;
Aprés tout il ne ſe ſoucie
(Droit, ou tort) d'expoſer ſa vie;
Quoi que tout dépende du ſort,
Il ſe va mocquant de la mort:
Faites-lui voir vôtre puiſſance
Pour punir outrecuidance;
C'eſt un ſot, faites-lui ſçavoir,
Vôtre force & vôtre pouvoir;
Laiſſez-moi (je dis encore)
Moi qui vous crains & vous honore;
Voyez donc cet autre inſolent,
Qui vous brave ordinairement,
Qui ne trouve rien qui l'empêche
De ſe porter ſur une brêche,
Et qui ne craint point les mouſquets
Ny les canons, ny leurs boulets,

La pique, ni la halebarde,
Mais qui vaillamment se hazarde
Se mocquant de tous les fusils,
Et des hazards & des perils;
Pour éterniser sa memoire,
Il ne cherche que de la gloire:
Vous l'obligerez grandement
S'il peut mourir en combattant,
Parce que tout ce qu'il souhaite,
Est qu'on mette dans la gazette
Qu'il est mort glorieusement:
Donnez-lui ce contentement:
Allez-lui rendre ce service,
Et faites-lui ce bon office,
Puis qu'il se croit mourant heureux,
Et laissez-moi puis que je veux
Vivre en poltron dedans le monde,
Et d'une humilité profonde
Vous rendre toûjours mes respets.

LA MORT.

Et par vos dits & par vos faits,
Vous n'êtes que bien peu de chose,
On peut dire en vers comme en prose,
(Monsieur) que vous ne valez rien:
Vous croyez avec vôtre bien
Vous pouvoir de moi bien défendre;
C'est par là que je vous veux prendre,
Cet argent, ce vin & ce blé,

Vous ont tellement troublé,
Que vous ne sçavez où vous êtes,
Vous vivez dans le rang des bêtes,
Vous voulez vivre seulement
Pour prendre le contentement
Parmi l'or, & dans les richesses,
Et vous mépriſez les careſſes
Que Dieu vous preparoit au Ciel,
Ne vous ſouciant pas du miel
Que l'on y goûte avec les Anges,
Ce ſont des choſes bien étranges,
Un bien faux, un bien menſonger,
Un bien qui n'êſt que paſſager,
Un bien qui ceſſe de paroître
Au même-tems qu'on le voit naître
Et qui paſſe auſſi vîtement
Que la fumée, & que le vent,
Un bien de ſi peu de durée
Tient çà bas vôtre ame enſerrée?
Si fortement (pauvre abuſé)
Que je vois qu'il eſt mal aiſé
De vous pouvoir faire comprendre
Qu'en l'autre monde il ſe faut rendre,
Pour être dans l'éternité
Selon qu'on aura merité.
Vous allez cherchant des excuſes,
Et des fineſſes & des ruſes;
Quand je vous parle de mourir,

Vous dites que je dois courir ;
Pour plonger dans le cœur ma fléche
A ce soldat qui sur la brêche
Me brave parmi les hazards :
J'en sçai prendre de toutes parts
Et tous les jours l'experience
Vous donne certaine science,
Que je sçai remplir les fossez
De ceux qui se sont avancez
Avec le desir de combattre,
Que je puis leur courage abattre ;
A leur dépens je leur fais voir
Quelle est ma force & mon pouvoir,
Et quand je veux je les attrape ?
Si par hazard quelqu'un échape,
En des rencontres perilleux,
Qu'il ne soit pas si sourcilleux
D'attribuër cet avantage
A la valeur de son courage :
C'est qu'ainsi je l'ai resolu,
Pour cause ainsi je l'ai voulu,
Et je lui fais fort bien entendre
Que quand je veux je le puis prendre,
Vous vous êtes [je crois] souvent
Donnez ce divertissement,
En regardant le corps de garde
Que vos chats font pour prendre garde
Que les rats ne mangent le blé,

Par qui vous êtes tant troublé
Vous avez vû [je crois] peut-être
Que quand un chat s'eſt rendu maître
De quelque rat infortuné,
Par un coup dextrement donné
Avecque ſon habile pate,
Par fois il ſemble qu'il le flate,
Parce que du premier abord
Il ne le juge pas à mort:
Il lui donne quelque relâche,
Par fois vous voyez qu'il le lâche
Pour le laiſſer un peu courir,
Ce rat ne penſe pas mourir,
Quand il ſe voit hors de ſa pate;
Il ſe dépêche, il court en hâte,
En ſe ſentant abandonné;
Mais il ſe voit bien étonné
Quand tout à coup le chat le ſerre,
Et qü'il ſe releve de terre
Pour le défaire à belles dents:
C'eſt à ce métier que j'entens,
Souvent je fais la même choſe
De tous les hommes je diſpoſe,
Comme le chat de la ſouris,
Je les mets tous à même prix
Ce ſoldat qui par ſon courage
Revient avec tant d'avantage
Ou de la brêche, ou du combat,

Se croit être si bon soldat
Qu'il aura toûjours cette addresse
De se retirer de la presse,
Que le moule de son pourpoint
Au combat ne restera point ;
Tant à l'assaut qu'à l'escalade
De son courage il fait bravade,
Helas ! ce n'est qu'une souris
De qui je me mocque & me ris :
J'ai plaisir de le voir parêtre
J'entens qu'il dit qu'il est mon maître
Et qu'il ne m'apprehende pas,
Qu'il évitera le trépas
Par son courage & son addresse :
Mais c'est moi qui suis la maîtresse :
Car quand je veux je lui fais voir
Que dessus lui j'ai du pouvoir :
Je me mets au bout d'une pique,
Et pour mieux lui faire la nique
Je me mets dans un pistolet,
Je me trouve dans un boulet
De canon, ou de coulevrine,
Ou j'entre dedans une mine
Lors qu'elle fait son grand effort,
Et je trouve mon homme mort
Lors qu'il m'en prend la phantaisie :
Car je dispose de sa vie ;
Qu'il soit courageux ou poltron,

Je lui fais quitter le plaſtron.
Envers vous de la même ſorte
Aſſeurément je me comporte :
Vingt ans ſont juſtement paſſez
Que vôtre corps ſouffrit aſſez
Par une forte maladie
Qui vous penſa coûter la vie,
Je vous preſſai ſi vivement
Que vous fîtes un teſtament.
Le Medecin, l'Apoticaire,
Ne ſçavoient déja plus que faire,
Le Chirurgien, ſoir & matin,
Eſtoit au bout de ſon Latin,
Tous voyoient leur peine perduë
Dans une fievre continuë
Qui vous avoit mis en un point
Que vous ne les connoiſſiez point
Vous êtiez déja ſi debile
Que le Medecin (quoy qu'habile)
Ne pouvoit remarquer en vous
Le mouvement de vôtre poux :
On fit bien appeller un Prêtre,
Que vous ne pûtes pas connoître,
Et qui ne pût rien avancer
Pour vous bien faire confeſſer,
Car la fiévre par ſa furie
Vous avoit mis en réverie,
Et Dieu l'avoit ainſi permis,

Parce que quand vos bons amis
Vous avoient fait la remontrance
De mettre ordre à la conscience
Quand vous aviez vôtre esprit sain,
Vous renvoyez au lendemain
Cette affaire tant importante :
Cependant vôtre fiévre ardente
Alloit toûjours en augmentant :
Et vous disiez toûjours pourtant
Que vous aviez du tems de reste :
Dieu se fâche (je vous proteste)
Voyant qu'on se mocque de lui,
Et qu'on se rit de son appui,
Parce que retirant sa grace
Il ne permet pas que l'on fasse
Une bonne confession
Ou que l'on ait contrition
Des offenses qu'il ne pardonne
Que par ces moyens qu'il ordonne
Pour entierement s'en purger
Et de leur faix se décharger
Dans cette funeste posture
Vous mit vôtre mes-avanture ;
Car vôtre mal fut à ce point
Que d'esperance on n'avoit point
De vous revoir jamais en vie.
Alors je n'avois pas envie
De vous contraindre à déloger,

Je voulus vos jours prolonger,
Je laissai faire à la nature
Laquelle en cette conjoncture
Fit crise si bien à propos,
Que cela vous mit en repos,
Et faisant gagner la colline
A cette fievre si maligne.
Après que vous fûtes remis
Discourant avec vos amis
Vous leurs chantiez vôtre victoire,
Et tirant de la vaine gloire
De ce que [disiez-vous à tous]
Vous sçaviez bien parer mes coups:
En vous flattant dans vôtre idée
D'une esperance outrecuidée,
Que si vous n'êtiez immortel
[Puis que nul ne peut être tel]
Vous m'auriez traité de la sorte,
Que vous me fermeriez la porte
Jusques à ce que tout chenu
Vous seriez enfin devenu:
Concluant à vôtre avantage,
Dedans un grand libertinage
Vous vous êtes precipité,
Vous n'avez jamais limité
Ce desir d'avoir des richesses:
Mais par usure & par finesses,
Et par de sinistres moyens

Vous avez amaſſez des biens,
Avec cette creance folle
Que vous n'êtiez pas dans mon rôle,
Et quant à vos biens amaſſez
Qu'il vous reſtoit du tems aſſez
Pour en prendre la joüiſſance,
Et les mettre en vôtre puiſſance.
Pauvre homme! j'ai pris le plaiſir
De vous regarder à loiſir.
J'ai pris garde à vôtre poſture,
J'ai vû que vous faiſiez l'uſure
Tout autant que faire il ſe put,
Car vous n'avez point d'autre but
Que de faire amas de richeſſes
Par vos ruſes & vos addreſſes,
De vous j'ai fait le même ris
Que le chat fait de la ſouris,
Maintenant plus je ne vous flatte,
Je vous tiens ſerré ſous ma patte
D'où vous ne ſortirez que mort.

L'USURIER.

Certes vous m'étonnez bien fort
Par ce dernier coup qui me preſſe,
Je vois bien que par mon addreſſe
Je ne puis parer à vos coups,
Ny me défendre contre vous
Qui pouvés mettre en pouſſiere,
Je ne puis uſer de priere,

Mais pour vous faire aucun refus,
Je vois que c'eſt un pur abus:
Je vous prie donc d'une grace
De me permettre que je faſſe
Encore ſejour pour quelque tems
Parmi le nombre des vivans,
Je crois que vous trouverez grande
La raiſon de cette demande,
Et quand entendu vous m'aurez,
De cœur vous me l'accorderez.
La fortune de biens m'accable,
Certes je lui ſuis redevable
Des moyens dont juſqu'à preſent
Elle m'a fait ample preſent,
Pour me pouvoir faire bien riche
Elle n'a jamais été chiche
Pour ce regard en mon endroit:
Et bien ingrat être il faudroit,
Pour ce chef de me plaindre d'elle,
Mais certes elle m'eſt cruelle,
Et me traitte fort rudement,
Puis qu'elle me donne un enfant
Qui l'humeur a toute contraire
A celle de ſon propre pere:
Son vouloir a toûjours été
A mon vouloir contrepointé,
Je travaille, je m'évertuë,
J'agis, je me peine, je ſuë,

Pour amasser je suis toûjours
Empressé les nuits & les jours,
Je ne suis jamais sedentaire :
Ce méchant garçon, au contraire,
Est un faineant, un vaut rien
Et qui pour amasser du bien
N'a point d'esprit ny d'industrie,
Il n'a soin qu'à passer sa vie
Dedans les divertissemens,
Tous ses plus grands contentemens
Sont au jeu, sont à la taverne,
Ce débauché ne se gouverne
Que par ses seules passions,
Toutes ses inclinations
Ne sont qu'à grande dépense
Jamais ce prodigue ne pense
Qu'à rechercher quelques moyens
Pour pouvoir dissiper les biens
Que j'amasse avec grande peine,
Il se tient toûjours en haleine
Pour prende garde & pour veiller,
Quand il me pourra gouspiller,
Ce méchant pense beaucoup faire,
Qnand il vole son propre pere,
Il n'est que par trop diligent
Pour me dérober de l'argent,
Et sans mentir cela m'afflige,
Voilà le sujet qui m'oblige,

A vous demander un delai,
Pour pouvoir durant ce delai
Employer toute ma fineſſe
A rendre ſage ſa jeuneſſe,
Et corriger ſes grands excez
Par un favorable ſuccez,
Je puis aiſément le prétendre
Tandis qu'il eſt d'un âge tendre,
Car je vois bien que ce garçon
Eſt fait d'une telle façon
Qu'il faut du tems pour le remettre
Et j'oſe à ce prix vous promettre
De le ramener au devoir.

LA MORT.

Mon ami, je voudrois ſçavoir
Quel tems voulez-vous pour ce faire.

L'USURIER.

Dans dix ans (aidant Dieu) j'eſpere
Qu'il ſera tout-à-fait remis,
Ou bien dedans quinze à tout pis:
Trente cinq ans ſera ſon âge,
Si dans ce tems il n'étoit ſage
Je me pourrois bien aſſeurer
De n'en rien devoir eſperer,
Mais l'ai des bonnes apparences:
Cependant dans ces eſperances
Mes biens toûjours j'augmenterai,
Tous les jours je profiterai,

Car le tems eſt bien favorable,
Et mon negoce eſt admirable
Pour beaucoup de biens amaſſer,
Et pour mon fils riche laiſſer,
Lequel étant avant dans l'âge
Il peut faire un très-bon ménage,
Je ne demande que quinze ans
Pour faire tout ce que je pretens.

LA MORT.

Vous n'aurez pas quinze minutes
Avecque toutes vos diſputes :
Si quinze ans vous aviez requis
Pour rendre le bien mal acquis,
Ou pour la penitence faire
Qui fût & rude & bien auſtere
Pour les pechez par vous commis
Afin qu'ils vous fuſſent remis,
Je vous trouverois raiſonnable :
Mais vous ne ſongez, miſerable,
Qu'à faire ce que Dieu défend
Afin d'enrichir vôtre enfant
Par le moyen de vôtre uſure,
Dieu ſçait bien l'inique meſure
Les moyens pervers & méchans
Que vous tenez depuis long-tems
Afin de faire vos affaires,
Quand le monde eſt dans les miſeres
Et dans les neceſſitez,

Quand il eſt aux extrémitez,
Vous joüez vôtre brigandage ;
Car le pauvre monde s'engage
Pour ſurvenir à ſa maiſon,
Vous prettez en cette ſaiſon
Trente écus à ce perſonnage
Qui bien preſſé vous laiſſe un gage
Qui pour le moins en vaut bien cent.
Mais avec pâche qu'il conſent
Que ce ſien gage vous demeure
S'il ne vous a payé dans l'heure
Et le jour qu'il vous a promis,
Quand ſon gage il vous a remis.
Vous tirez de grands avantages
En prêtant ainſi ſur des gages,
Car à faute de payement
Il vous reſtent fort frequemment ;
Vous faites bien d'autres ménages
Par le moyen de ces ôtages.
Qui vous demeurent dans la main,
Car ſouvent dès le lendemain
De nouveaux on vous apporte,
On voit venir à vôtre porte
Les Conſuls des Communautez
Qui parmi les neceſſitez
Où le tems de guerre les jette,
Pour ſurvenir à leur diſette,
Demandent qu'en les ſoulageant

Vous leur prêtiez de vôtre argent,
Ils vous demandent cent pistoles,
Vous dites en peu de paroles
(Comme faire bien vous sçavez)
Que quatre-vingt vous en avez
Pour les vingt encore restantes,
Vous avez trois bagues bastantes
Pour en faire le supplement,
Car c'est leur prix asseurément,
Et vous sçavez bien le contraire;
Tout ce que ces gens pourront faire
Est d'en avoir cinquante francs
Avec quoi les voilà contents:
Cinquante francs en cette sorte
Dans vôtre bourse on vous apporte,
C'est bien un honnête profit:
Mais encor ce n'est pas tout dit:
Quand on est devant le Notaire
Qui l'obligation doit faire,
Comptant l'argent vous retenez
L'interêt que vous en prenez:
Voilà de beaux patricotages
Qu'avec vôtre argent & vos gages
Vous faites dans cette saison,
Pour augmenter vôtre maison,
Vous faites bien (je vous le jure)
Une aussi manifeste usure
Quand vous debitez vôtre blé:

Un pauvre Conſul tout troublé
Ne ſçait où donner de la tête,
Va cherchant quelqu'un qui lui prête
Mille francs dont il a beſoin,
Et comme il eſt dedans ce ſoin
Qu'il ne ſçait à quel Saint ſe rendre,
Alors vous lui faites entendre
Que vous pourrez l'accommoder,
Pourveu qu'il ſe veüille accorder,
Car pour le delivrer de peine
Vous avez du blé, de l'avoine,
Qu'ils pourront vendre à toutes gens
Afin d'en faire de l'argent,
Ce Conſul accepte vôtre offre
De s'obliger à vous il s'offre:
Il en prendroit bien de plus chaud,
Maintenant le prix faire il faut
Tant du blé, comme de l'aveine,
C'eſt une choſe bien certaine
Que quand vous en faites le prix
Quarante écus en gagnent dix,
A moins de ce, vous faites dire
A ce Conſul qu'il ſe retire:
Mais ce Conſul au mot vous prend
Dans le beſoin qui le ſurprend;
Il en donneroit cent cinquante
Parce que chacun le tourmente;
Il faut qu'il faſſe comme il peut

(Le pauvre) non pas comme il veut,
Et qu'il paſſe par vôtre porte,
Car la neceſſité l'y porte.
Dans les grandes neceſſitez
Et dedans les extrémitez
Vous rançonnez le pauvre monde :
Et quoi qu'on crie, ou quoi qu'on gron-
Si vous leur prêtez vôtre bien [de,
Certes ils ſçavent pour bien :
On ne verra jamais un homme
Emprunter de vous une ſomme
Qu'on ne trouve dedans ce prêt
(Outre & par deſſus l'interêt,
Que vous recevés par avance)
Ou mandat, ou quelque quittance,
Qu'il reçoit pour argent compté
(Tant vôtre front eſt eshonté)
Ou quelque piſtole legere :
Vous ne ſçauriez autrement faire.
Il faut quelque argent court ou faux
Ou des mulets ou des chevaux ;
Quelque bœuf, ou quelque cavale,
Enſemble tout cela s'embale ;
Avec quelque ſomme d'argent
Que vous lui delivrez content,
Cet homme étant dedans la preſſe
Par acte librement confeſſe,
Que c'eſt argent fort bien compté

Ce qu'il a de vous emprunté :
Mais il ſçait bien tout le contraire :
Car quand il veut ſon compte faire
Il trouve que ces trois écus
Son reduits à deux & non plus ;
Lui rendant ce mauvais office
Sous couleur d'un grand benefice,
(Ce que je trouve de plus beau)
Il vous fait preſent d'un chapeau,
Un preſent ! je réve, je ſonge !
Je viens de dire un grand menſonge,
Car il vous l'avoit accordé
Puis que vous l'aviez marchandé.
Voilà ce que vous ſçavez faire ;
S'il me falloit faire inventaire
De toutes les concuſſions,
Qu'avec vos obligations
De faire vous avez coûtume,
Il me faudroit avoir la plume
Un bien long-tems entre les mains ;
Des actes du tout inhumains
Vous commettez avec vos debtes,
Vous traittez les hommes en bêtes,
Vous n'avez point de charité :
Si quelqu'un dans l'extrémité
Ce qu'il a pris ne peut pas rendre
Au terme qu'il a fallu prendre
(J'entens vôtre blé, vôtre argent)

Vous le délivrez au Sergent
Qui faute de payer le gage
Le presse tant qu'il en enrage,
Ou dans un fort bien peu de tems
Vous le consumez en dépens,
Et lui faites si bien la guerre
Que les fruits qu'il a dans la terre
Vous recueillez sans contredit :
Il vous paye bien le credit
Qu'il vous a prié de lui faire
Dedans son extrême misere.
Ainsi les grains vous amassez
Et vos greniers vous remplissez :
Ainsi sans prendre grande peine
Vous rendez vôtre cave pleine :
Ainsi sans avoir trop grand soin
Vôtre grange est pleine de foin
Ainsi parmi les miserables
Vous serez avec tous les diables :
Car ces pauvres gens sont traitez
Avec tant d'inhumanitez :
Vous sucez comme une sangsuë
Le sang du Paisan qui suë,
Et qui travaille sans cesser,
Afin de vous bien engraisser.
Par fois (du moins en apparence)
Dans la douceur, dans la clemence,
Avec une moindre rigueur

Vous traittez quelque debiteur :
Mais certes c'eſt tout le contraire ;
Je vais découvrir ce myſtere :
Un homme ayant beſoin d'argent
(Il n'en eſt pas ſeul indigent)
Dans le beſoin & dans la preſſe
Vers uſurier il s'addreſſe,
Qui (comme vous) a le ſçavoir
De faire ſon argent valoir,
Lequel entendant ſa requête
Une ſomme d'argent lui prête
Et payant l'interêt fort bien,
Au terme, il n'a pas le moyen
De pouvoir payer cette ſomme ;
L'autre le requiert & le ſomme
De le payer tout promptement ;
Et le preſſe ſi vivement
Par les voyes de la Juſtice,
Qu'il faut que cet homme periſſe
Ou qu'il s'aſſeure de trouver
Quelqu'autre pour le relever
D'une vexation ſi rude,
Dans cette grande inquietude
Ce pauvre homme s'addreſſe à vous
Croyant que vous ſerez plus doux,
Que vous lui prêterez la ſomme
Qu'il lui faut pour payer ſon homme
Vous, Monſieur, qui ſçavez ſes biens

Qui n'ignorez pas ſes moyens,
Qui ſçavez en toute aſſeurance
Que cet homme a bonne chevance,
Que ſes prez & champs ſont aſſis
Au meilleur endroit du pays,
Que ſa terre vous avoiſine,
Et de tout côtez vous confine,
Vous êtes lors d'aiſe ravi
Que cet homme ſoit pourſuivi,
Auſſi-tôt vous lui faites offre
D'ouvrir pour lui tout vôtre coffre
Afin qu'il prenne librement,
L'argent qu'il lui faut juſtement
Pour ſe relever de miſere :
Pauvre, s'il ſçavoit le myſtere,
Que vous cachez deſſous ce prêt,
Il ne ſeroit pas ſi-tôt prêt,
Pour argent librement prendre,
Parce que ne le pouvant rendre
Il verra que ce prêt fatal
Le conduira dans l'Hôpital ;
Mais ſans prévoir la conſequence,
Alors ce pauvre homme ne penſe
Qu'à ſubvenir au mal preſent :
Vous lui prêtez ainſi faiſant
Toute la ſomme qu'il demande ;
Il la reçoit d'autant plus grande
Qu'il voit que vous lui temoignez

L'empreſſement que vous joignez
A lui faire un ſi bon ſervice :
En faiſant un pas de Novice
Il s'oblige doncques à vous ;
Mais ſoudain parmi tant de doux
Il y trouve quelque amertume,
Suivant vôtre bonne coûtume,
Dans le contract en peu de traits
Par deſſus tous vos interêts
Vous fourrez blé, vin, bœuf ou vache,
Tout cela vous ſert d'une attache
Pour tenir votre homme obligé,
Il a tout ſon bien engagé,
Vous en ſerez bien-tôt le maître,
Le pauvre fait une fenêtre
Voulant boucher un petit trou,
Hà ! le pauvre homme qu'il eſt fou !
Car en effet quelque tems paſſe,
Tandis que l'interêt s'amaſſé
Et s'accumule en attendant :
Vous tirez toûjours cependant
Quelque preſent ou quelque offrande
Que ce pauvre endetté vous mande :
Sans que vous ſoyez ſon Curé
Il eſt pourtant bien aſſuré
(Car la choſe eſt toute notoire)
Qu'il vient toûjours à l'offertoire :
Avec quoi le pauvre s'endort ;

Et vous ne le preſſez pas fort
Pour enfler tant plus vôtre maſſe,
Il dit que vous lui faites grace,
Et qu'il vous eſt bien obligé
Quand vous l'avez des-engagé
De cet autre inhumain Pirate :
(En le mettant hors de ſa pate)
Qui le faiſoit deſeſperer :
Mais à le bien conſiderer
Non ſelon vôtre phantaiſie
Vous lui faites la courtoiſie
Que par un ordre ſolemnel
Le bourreau fait au criminel,
Quand de ſon cachot il le tire,
Ce pauvre malheureux ſoûpire
Dans cet état infortuné,
Où de fers il eſt enchaîné,
Serré d'une rude menotte
Qui cruellement le garotte ;
Et deſſus ce peſant fardeau
Il voit apporter un cordeau
Par un bourreau qui prend la peine
De rompre ſes fers & ſa chaîne,
Et le delivre en ce faiſant
D'un faix ſi lourd & ſi peſant ;
Cet homme dedans l'apparence
Eſt allegé de ſa ſouffrance,
Et bien redevable au bourreau

Qui l'a délié : mais (tout beau)
Cela ne vas de la sorte :
Il est vrai le bourreau lui porte
Un lien qui dedans ce moment
Le presse un peu moins fortement,
Et d'une estreinte plus legere
Que tout ces fers ne pouvoient faire;
Mais toutefois cela n'est pas,
Car pour le mener au trépas
Cette corde fera l'office ?
Ce n'est donc pas un grand service
Que lui fait ce groin des enfers
Qui change en un cordeau ses fers :
(Fy de telle metamorphorse,)
Vous pratiquez la même chose
A l'endroit de vôtre obligé
Cet homme étoit bien affligé,
Et n'avoit pas sujet de rire,
Tant qu'il étoit dessous l'empire
De cet usurier forgeron,
Qui plus barbare qu'un Neron,
Le tourmentoit à toute outrance,
Ce pauvre homme dans sa souffrance
Auprés de vous a son recours,
Vous lui donnez tout le secours
Qui lui peut être necessaire,
Afin de pouvoir satisfaire
Ce cruel qui le presse tant :

Alors

Alors ce pauvre homme content
Sent ſes peines bien allegées,
Et ſes ſouffrances ſoulagées,
Il reçoit un plaiſir parfait
Quand ſon homme il a ſatisfait,
Il va publier vos loüanges,
Il vous met dans le rang des Anges,
Vous êtes ſon liberateur,
Vous êtes ſon vrai bien-facteur,
Il étoit dedans le ſervage,
Vous avez rompu le cordage
Dont il étoit lié (tout beau)
Vous êtes plûtôt ſon bourreau,
Cette douceur imaginaire,
Qu'il reſſent dedans ſa miſere,
N'eſt rien qu'un pur amuſement?
Il ſentira bien rudement
La peſanteur de cette chaîne
Preſſante, cruelle, inhumaine,
Dont vous l'avez lié ſi fort:
Vous veillez, le pauvre s'endort:
Se laiſſant prendre à la moutarde
En donnant il ne prend pas garde,
Que d'un artifice galant
L'interêt va s'accumulant
De la ſomme qui vous eſt dûë,
Car quand l'heure ſera venuë
Que vous verrez que le total

Ces interêts & capital
Feront une notable ſomme:
A ors vous preſſerez vôtre homme
Faiſant exclorre le deſſein
Que vous couviez dans vôtre ſein.
Pour joüer vôtre perſonnage
Avec un plus grand avantage,
Dans le tems vous le preſſerez
Que bien aſſeuré vous ſerez
Qu'il ne vous pourra ſatisfaire,
Et qu'il aura quelqu'autre affaire
Qui vivement le preſſera,
Quand dans cet état il ſera,
Vous lui declarerés la guerre:
Vous lui ferez ſaiſir ſa terre
Et vous ne perdrez pas le tems
Pour en faire tous les encants,
Et vous ferez en conſequence
Une réelle délivrance,
Pour vous mettre en poſſeſſion,
Par ainſi vôtre intention
Se trouvera bien ſatisfaire,
Ayant tout ce qu'elle ſouhaitte.
Ce pauvre dans le repentir
Commencera de reſſentir
Que vôtre corde eſt plus preſſante
Que n'étoit pas la precedente,
Il verra que comme un bourreau

Vous avez fourny le cordeau
Pour lui faire perdre la vie,
Sous pretexte de courtoisie :
Il vous seroit plus obligé
Si vôtre main avoit plongé
Dans sa poitrine vôtre épée,
Car du corps son ame échapée
Ne pourroit plus aprés sa mort,
Sentir son déplorable sort.
Mais de son bien vous rendant maître
Vous le mettez toûjours en l'*être*,
D'un homme qui s'en va mourant,
Et qui se meurt en soûpirant,
Puis qu'il voit qu'il faut qu'il maudie,
Les necessités de sa vie,
Je crois que mon dessein est beau
De vous comparer au bourreau,
Puis que vous en faites l'office
Sous un pretexte de service
Ce que j'ai dit jusqu'à present
N'est rien (bien qu'il soit déplaisant)
Qu'un foible crayon de la vie
Que vous avez toûjours suivie,
Qui de toutes vos actions,
Usure & concussions
Voudroit achever la peinture,
Ou lui donner pleine teinture,
Il lui faudroit un trop long-tems,

Ce n'eſt pas ce que je pretens :
Mais tout ce que je vous veux dire,
Je m'étonne de vous voir rire,
Quand quelqu'un de vos bons amis
Vous reproche ce que je dis :
Vous tournez tout en raillerie
Quand on gloſe ſur vôtre vie,
Diſant que ceux-là ſont des ſots,
Et des patets & des bigots,
Qui vont diſcourants de la ſorte :
Et qu'aujourd'hui la mode porte
Que qui peut amaſſer du bien
Chacun doit trouver qu'il fait bien.
Vous dites qu'en faiſant ſervice
On vous en doit le benefice,
Et qu'on voit toûjours malheureux
Tous ceux qui ſont ſi ſcrupuleux,
Et qu'en fait de la conſcience
Toute la plus haute ſcience
Eſt de ſçavoir bien ménager
Et faire affaire, ſans ſonger
A ce que tant de Caſuites
Ou Seculiers, ou Jeſuites,
Nous débitent ſur le credit,
Que tout ce que ces gens ont dit
Ne ſert par les experiences
Qu'à bourreler nos conſciences.
Vous dites ordinairement

Parmi le divertissement
Et par forme de raillerie,
Que nous avons en cette vie
De trois especes de bourreaux
Qui des hommes sont les vrais fleaux,
Les premiers atteints de ce vice
Ce sont Messieurs de la Justice,
Et la raison en dites-vous
Est que ces gens tourmentent tous
Les pauvres hommes dans leur bourse,
Par consequent ils sont la source
D'une infinité de travaux,
De souffrances & de grands maux,
Que ces miserables endurent,
Et que les procez leur procurent,
Quād jusqu'aux os les vont rongeans,
Les Procureurs ou les Sergens,
Vous mettez au second étage
En matiere de bourrelage,
Avec autant de fondement
(Que ceux que j'ai dit cy-devant)
Les Medecins & leur complices,
Qui font souffrir divers supplices
A ce pauvre infortuné corps
Quand ils veulent mettre dehors
Quelque maladie fiévreuse,
Qu'ils font souvent plus dangereuse
Il voudroit mieux cent fois mourir

(Dites-vous) que se secourir,
Et guerir avec tant de peine
Les Medecins donnent la gêne
Avec tous les medicaments,
Et font souffrir de grands tourments,
La derniere bourrelerie
(Dites vous dans la raillerie)
Les Casuites nous la font,
Et c'est dedans le plus profond
Où le secret des consciences :
Ces Messieurs avec leurs sciences,
Avec leurs speculations,
Leurs transports, leurs devotions,
Quand ils sont dedans leur étude,
Dans la paix, dans la quietude,
Au tems qu'ils n'ont besoin de rien
Vraiment (dites-vous) sçavent bien
En une si brave posture
Faire des discours de l'usure,
Ils sçavent leurs avis donner
Pour un usurier condamner
Ils sçavent bien sans que partie
En leur jugement soit oüie
Le condamner avec dépens :
Laissons donc là ces bonnes gens,
Qui prendroit garde à leurs paroles
Qui d'ordinaire sont frivoles,
Il pourroit prendre bien souvent

A l'Hôpital son logement.
Fy de tant de bigotterie,
Et faisons valoir l'industrie
Pour pouvoir des biens acquerir:
Le moyen de se voir perir,
Et d'avoir l'ame un peu trop tendre,
Quand il est question d'en prendre
Il ne faut pas être craintif,
Ny trop aussi speculatif:
Nous en voyons de beaux exemples
Qui nous font des leçons bien amples:
Enfin le monde aujourd'hui veut
Qu'on s'enrichisse comme on peut,
Voilà quelles sont les paroles
Sacrileges, vaines & folles,
Que vous dites sans jugement,
Aussi bien que sans fondement;
Et ce que je trouve de pire
Est qu'après tout je vous vois rire
En discours avec vos amis
Des maux que vous avez commis
C'est bien assez de les commettre
Sans cette avance vous permettre
D'en vouloir tirer vanité
Avec tant de brutalité.

L'USURIER.

Je le confesse, j'ai fait pire
Que ce que vous venez de dire,

Vous m'avez vivement touché
Lors que vous m'avez reproché
L'état de ma vie passée,
Et je vois mon ame enfoncée
Dans un état bien mal-heureux :
Je suis à present desireux
De la remettre à son vrai maître
A Dieu seul auteur de son être,
Je vous prie de me laisser
Le tems de me bien confesser,
Et le moyen de pouvoir rendre
Ce que dès long tems j'ai pû prendre
Je tremble, je vois les Enfers
Qui me paroissent tout ouverts,
Je vois déja prête la flamme,
Qui doit devorer ma pauvre ame
Pendant toute une éternité
Pour punir mon iniquité,
Treves donc (je vous en supplie)
Jusqu'à ma rançon accomplie,
Treve afin que dedans ces feux,
Je ne brûle pas malheureux.

LA MORT.

Tantôt je l'ai dit, Dieu se lasse
Quand on abuse de sa grace,
Souvent il vous a fait sçavoir,
Et manifestement fait voir,
Comme bon pere pitoyable

L'état pervers & miserable
Auquel vous vous êtiez plongé,
Et vous n'avez pas jamais songé
De vous mettre dans la posture
De vouloir finir vôtre usure;
Que justement dessus le point
Où vous êtes de n'être point
Vous vous faites en vain de fête
Car vous mourrez comme une bête
C'en est fait, tenez partout seur
Que vous mourrez sans Confesseur,
Et de ce que je vous avance
Tirez-en une consequence:
Et concluez (si vous pouvez)
Que ces gens-là seront sauvez:
Interrogez ces Casuites,
Ou Seculiers ou Jesuites,
Que vous faisiez passer pour foux,
Assurément il diront tous
Qu'un homme mourant de la sorte
Touche déja d'Enfer la porte,
Vous le sçaurez dans peu de tems,
Mais un mot dire je pretens,
Non pour vous donner courage
Mais pour augmenter vôtre rage
Dedans un grand empressement,
En travaillant incessamment,
Vous avez passé vôtre vie,

Toûjours dans cette folle envie
De laiſſer riche vôtre fils,
Pauvre infortuné, je vous dis
Qu'il en fera mauvais ménage,
Dans un ſi grand libertinage,
Que bien tôt ſera fricaſſé
Ce que vous avez amaſſé :
Ainſi doit être conſumée :
Et ſe tournant tout en fumée
Vôtre peine avec vos profits,
Et ce méchant garçon de fils,
Que vous eſperiez de reduire
S'il ſe laiſſe à vos ſoins conduire,
Dépenſera plus en un jour
Que vous en mille à vôtre tour
N'en avez gagné ſans meſure
Avec que toute vôtre uſure,
Et vôtre inique procedé,
Il perdra dans un coup de dé
Joüant à la beſte ou la chance :
La plus grand part de ſa chevance :
Il la ménagera ſi bien
Que dans deux ans il n'aura rien.
Heureux le proverbe veut faire
Ce pauvre enfant de qui le pere
Ne crains pas de mal trépaſſer
Pour de grands moyens lui laiſſer :
Ce dire n'eſt qu'une ſottiſe :

On verra le vôtre en chemise
Plein de poux, galeux & teigneux
Et (logé dans le rang des gueux)
Sa pauvreté sera si grande
Que son pain faudra qu'il demande:
Et pour le comble de son mal
Il mourra dans un Hôpital.
Vas-t'en donc infortuné pere,
Car j'ai la charge de te faire
Cet authentique mandement,
Que tu te rendes promptement,
Devant ce Juge incorruptible
Qui d'une rigueur inflexible
Doit juger en dernier ressort
Aussi bien le vif que le mort.

LA MORT

A un riche Marchand.

LA MORT.

MOnsieur, quãd je vous considere
Je vous vois en dessein de faire
Le grand voyage du Levant,
Vous n'attendez plus que le vent
Pour quitter le port de Marseille:
Vôtre pilote est là qui veille
Pour voir quand il faudra partir:
Et moi je vous veux avertir

D'une nouvelle bien contraire,
Qui vous dit comme il vous faut faire
Le voyage vers le Couchant :
M'entendez-vous, Sire Marchand ?
Entendez-vous bien mon langage ?
Il faut faire un plus long voyage,
Mais avec tout cela j'entens,
Qu'il le faut faire en moins de tems,
On le fait tôt pour tard qu'on parte
On va plus vîte qu'à la Carte,
Quoi qu'on y faſſe de grands pas
Avec la regle & le compas.
Vous aurez peine de m'entendre
Si je ne vous fais mieux comprendre
Ce voyage tant important,
Grandement long, & ſi pourtant
Dedans un inſtant on l'acheve ;
Quoique le méchant vent ſe leve,
Quand une fois on eſt parti,
On ne peut être diverti,
Par le vent ni par la tempête
Monſieur, vous vous gratez la tête:
Je vous trouve tout entrepris
Quand par moi vous avez apris
Qu'il vous faut faire ce voyage,
Reprenez donc vôtre courage,
Et faites un preſſant éfort
Pour vous diſpoſer à la mort :

Car aux Indes Orientales,
Jamais vous ne ferez des bales,
De marchandises d'un haut prix
Comme vous avez entrepris;
D'y penser c'est une folie,
Il vous en faut perdre l'envie,
C'est maintenant qu'il faut songer
Dans peu de tems de déloger,
Vous ne sçauriez autrement faire.

LE MARCHAND.

Ce seroit bien le vent contraire
Pour mon voyage détourner,
Vous le dites pour m'étonner,
Car je ne vois pas à cette heure
De l'apparence que je meure;
Je ne suis pas sorti du port,
Comment doit-je craindre la mort?
Je croirois cette affaire prête
Si par quelque horrible tempête
Notre Navire poussé
Contre un rocher, & fracassé;
Je devrois perdre le courage
Voyant cet evident naufrage,
Et j'aurois grandissime tort
Si je ne pensois à la mort.

Si dans la mer Æthiopique
Sortoit de la côte d'Afrique
Quelque vaisseau plein d'Africains

Qu'il en fallût venir aux mains
Pour resister à leur furie :
Si pour disputer nôtre vie
Ils nous les falloit approcher,
Et nos deux Vaisseaux accrocher,
Pour au combat faire paroître
Lequel des deux seroit le maître :
Et lequel seroit le plus fort,
Je devrois penser à la mort.
Si j'étois tombé dans la pate
(Par malheur) de quelque Pirate,
Arabe, Turc, ou bien Persan,
Ou des Indes de l'Industan :
Dedans ce funeste esclavage
Certes je ne serois pas sage
Si regrettant mon triste sort
Je n'avois crainte de la mort.
Mais aujourd'hui que dois-je craindre ?
Qui de mourir me doit contraindre,
N'étant point dedans ce danger,
Et qui me doit faire songer
Dans la presente conjoncture
De me mettre dans la posture
D'un homme qui se voit mourir
J'ai fait dessein de parcourir
Tous les plus beaux pays du monde,
Jusques aux Isles de la Sonde
Je porte mon ambition,

Parce que mon intention,
Est d'accepter des pierreries
Des drogues & des espiceries
Une si grande quantité;
Qu'après mon trafic debité
Je suis dedans les assurances
Que d'argent des sommes immenses
J'en tirerai dans peu de tems:
Justement sont passez dix ans
Que je fis ce même voyage,
Mais avec si grand, avantage,
Que j'ai toûjours depuis été,
Ce que j'avois tant souhaitté
Non pas riche, mais richissime.

LA MORT.

Vous me faites perdre l'estime
Vous entendant ainsi parler,
Et pourquoi parlez-vous d'aller
Faire encore ce long voyage
Estant en si pauvre équipage?
Vous êtes riche (dites-vous)
Vous êtes dans le rang des fous,
Lorsque vous voulez entreprendre
Encor une fois de vous rendre
Dedans ces étranges païs:
Certainement je m'ébahis:
Comme il vous prend encore envie
D'aller hazarder vôtre vie

Parmi ces païs étrangers
Où l'on eſt dedans les dangers
De la mort & de la ſouffrance,
Vous le ſçavez ja par avance,
Vous l'avez experimenté,
Puiſque vous avez profité,
Et que vous êtes richiſſime,
Sçachez que la bonne maxime
Eſt qu'il n'y faut pas retourner.

LE MARCHAND.

Pourquoi me voulez-vous donner
Un conſeil de cette nature ?
J'y veux aller à l'avanture ;
Je ſuis tout prêt, arrivera
En voyageant ce qui pourra ;
Dans le vaiſſeau ſont déja miſes
Dès long-tems pluſieurs marchandiſes
Que nous portons pour débiter,
Si nous voulons y profiter,
Il ne faut qu'avoir du courage :

LA MORT.

Vous voulez faire le voyage ?

LE MARCHAND.

Je le veux ſur ma foi :

LA MORT.

Vous le voulez, non fais pas moi ;
De cela je vous aſſeure,
Car vous mourrez tout à cette heure,

Je vous veux donner ce credit
De mourir dedans votre lit :
Tout doucement, tout à vôtre aise :
Et ce faisant (ne vous déplaise)
Je pense vous bien obliger
Plutot que de vous affliger ;
Car dedans votre long voyage
Nonobstant vôtre bon courage
Vous y pouvez beaucoup souffrir,
Il ne manque que de s'offrir :
Des sujets de cette nature :
D'ailleurs vous êtes en posture
Au dessein que vous avez pris ;
De pouvoir être un jour surpris
Dans le cours d'un si long voyage,
Et d'être mis en esclavage
Pour long-tems languir & souffrir,
Sans pourtant en pouvoir mourir ;
Proche de Isles de la Sonde
On sçait qu'il habite du monde,
Lequel a de tout tems été
Le nompareil en cruauté !
Car ce sont des Antropophages,
Qui ne vivent que de carnages :
Et les mets les plus délicats
Qu'ils peuvét trouver dans leurs plats,
Est la chair de ce miserable,
Est la chair de ce déplorable,

De ce Marchand, de ce Soldat,
Qu'ils ont pris dedans le combat;
Lesquels dans leur triste avanture
Ont pour fuueste sepulture
Le ventre de ces inhumains:
Vous pouvez tomber dans leurs mains
Pour encourir cette disgrace:
Plûtôt donc que cela se fasse
Je vous veux voir (comme j'ai dit)
Mourir en paix dans vôtre lit;
Je veux que mort on vous enserre
Comme les autres dans la terre,
Que vous fassiez vôtre tombeau
Non pas dans l'abîme de l'eau,
Non au ventre d'une baleine,
Vos parens prendront bien la peine
De vous enterrer autrement
Un peu plus honorablement,
Vous voyez comme je me porte
A vous servir de bonne sorte,
Que je songe à vous vif & mort.

LE MARCHAND.

C'est ce qui m'afflige bien fort,
Quand je suis dans vôtre pensée,
Je voudrois qu'elle fût passée,
Et que pour le tems à venir
Vous perdissiez mon souvenir:
Ce n'est pas grande courtoisie

De me vouloir ravir la vie.
Pour vous en parler franchement ;
Faisons (s'il vous plaît) autrement,
Le pretexte de mon voyage
Est le sujet qui vous engage
A me vouloir faire mourir,
C'est pour m'empêcher de souffrir,
(Me dites-vous) que vous le faites :
D'ailleurs, vous craignez que les bêtes
Qui se trouvent dedans la mer
Ne viennent à me devorer
Me hazardant à leur furie :
(De cela je vous remercie)
Et je confesse qu'à ce coup
Je vous suis obligé beaucoup :
Et pour vous donner à connoître
Qu'un ingrat je ne veux pas être,
Je vous dis que vos bons avis
De point en seront suivis ;
Je pretendois de ce voyage
Tirer un très-grand avantage,
Je le romps pour l'amour de vous,
Je n'en ferois pas tant pour tous :
Afin de vous le faire entendre
Ce voyage me pourroit rendre
Une grande somme d'argent.

LA MORT.

Certes vous êtes obligeant,

Mais je ne suis pas obligeante,
Je ne suis non plus complaisante,
Parce qu'on me l'a défendu :
Le tout n'est pas bien entendu
Entre nous deux en ce rencontre :
Votre discours très-bien le montre :
Car je vous ai dit franchement
Qu'a l'autre monde promptement
Vous deviez songer de vous rendre.
Et pour vous obliger à prendre,
Ce dessein courageusement,
Je vous ai fait voir clairement
Tous ces hazards & ces rencontres
Que vous couriez parmi ces monstres,
Tant dessus que dedans la mer,
Tout cela pour vous animer
D'avaler sans point de scrupule
Tout doucement cette pillule
Que je viens de vous persuader,
Je veux mon dessein contenter,
Quoique vous avez à me dire :
Vous pouvez ou pleurer ou rire,
Vous avez le choix de ces deux,
Mais avec tout cela je veux
Que sans vous embarquer sur l'onde
Vous alliez dans un autre monde,
Et vous vous ôtiez d'ici.

LE MARCHAND.

Je vous jure que me voici
Dedans une peine bien grande :
En laquelle je vous demande
Me vouloir donner un délai
Pour les raisons que je dirai :
Et j'ai grand sujet de pretendre
Que vous les ayant fait entendre
Vous ne me refuserez pas.

LA MORT.

Vous n'avez pas assez d'appas,
Ni de charmes, afin de faire
Que j'execute le contraire
De tout ce que j'ai résolu ;
Des autres ont aussi voulu
Dire des raisons importantes
Peremptoires & bien pressantes,
Pour ce doux delai prétendu ;
Mais un chacun s'est morfondu
A me traiter en repartie :
Inutile est la repartie
Quand une fois j'ai prononcé ;
En vain on s'est toûjours lassé,
Quand on m'a dressé des prieres
On voit remplis les Cimetieres
De ces gens faisans les adroits ;
Qui sembloient avoir certains droits
De faire quelque resistance

A mon immuable ſentence ;
Il a fallu qu'ils ſoient partis,
C'eſt pourquoi je vous avertis
Qu'il vous en faut tout autant faire :

LE MARCHAND.

Hé ! de grace, un mot; car j'eſpere,
Qu'aiant ma raiſon debité,
Vous aurez cette charité
D'acquieſcer à ma demande.

LA MORT.

Cette raiſon ſeroit bien grande
Qui pourroit mon deſſein changer,
Et qui vous feront prolonger
De quelques heures vôtre vie ;
Paſſez-en pourtant vôtre envie ;
J'aurai le divertiſſément
De vous entendre & voir comment,
Ces raiſons ſeront avancées
Que vous avez dans vos penſées.

LE MARCHAND.

Voilà dequoi me réjoüir :
Puis donc qu'il vous plaît de m'oüir,
Il faut que je vous importune
D'entendre toute ma fortune
Des le premier commencement,
Car il m'importe grandement
Que vous en ſçachiez bien la ſuite,
Pour en faire donc la déduite

Vous ſçaurez comme je ſuis né
Dedans Ambrun en Dauphiné:
Pour vous dire quel fut mon pere
C'eſt ce que je ne ſçaurois faire;
Et s'il étoit homme de bien
De tout cela je n'en ſçai rien;
Et j'en dis autant de ma mere,
Non ſans une douleur amere;
Car en gros ni par le menu
Aucun des deux je n'ai connu.
Il faut pour tout que je vous die
Qu'allant de France en Italie;
Le paſſage le plus commun
Eſt que l'on paſſe par Ambrun,
C'eſt pourquoi dedans cette terre
On voit toûjours des gens de guerre
En quartier d'hyver: ou qui vont,
Ou qui reviennent du Piedmont:
On m'a donc inſtruit que mon pere
Se faiſoit ſuivre par ma mere,
Aux armées faiſant mêtier
Avec elle de gargotier,
Leſquels allant en Italie
Pour faire la gargoterie,
Logerent un jour dans Ambrun
Dans le Regiment de Mombrun:
Ma mere étant alors enceinte,
Se trouva dedans la contrainte

De m'enfanter dedans ce lieu ;
(Heureusement, loüé soit Dieu)
Dedans huit jours fut fait sa couche
Pendant lesquels mon pere abouche
Une femme pour me nourrir,
Et pour me faire secourir :
Il lui fait quelque peu d'avance
Lui promettant qu'en assûrance
Dans peu de tems ils reviendront
De la campagne du Piémont
En dessein de la satisfaire,
Et de lui payer son salaire,
Qu'il faudra pour m'entretenir
Avec son lait pour l'avenir,
Qu'ils reconnoîtront son service;
Me voilà donc mis à nourrice,
Mon pere & ma mere s'en vont,
Prenant le chemin du Piémont
Pour aller y gagner leur vie
En faisant leur gargoterie :
A peine ils sont acheminez ;
Qu'ils sont tous deux assassinez;
Ma Nourrice en eut la nouvelle,
Qui fut en peine ? ce fut elle,
Car elle n'avoit pas du bien
Pour pourvoir à son entretien;
Etant alors embarrassée
Elle se voit bien empressée :

Mais

Mais dedans cette extrêmité
Quelques Dames, par charité,
Dans la ville firent la quête,
Et firent tant par leur requête;
Qu'il en revint suffisamment
Pour pourvoir à mon aliment,
Pour ma Nourrice satisfaire,
Et pour l'obliger à me faire
Bon traitement avec le soin
Dont mon bas âge avoit besoin.
En effet elle fit l'office
D'une mere & d'une nourrice;
Car dans le tems que tendrelet,
Je ne vivois que de son lait,
Elle avoit les mêmes tendresses,
Me faisoit les mêmes caresses
Qu'elle eût fait à son propre fils:
De cette sorte je l'appris,
Et je le tiens pour veritable:
Dans Ambrun on est charitable:
J'ai toûjours experimenté
Leurs bien-faits & leurs charités:
Ne croyez pas que je le die
Afin de loüer ma patrie,
Je le dis desintereſſé:
Le peuple d'Ambrum a passé,
Et passe toûjours pour affable,
Il a cela de bien loüable,

Qu'en pratiquant la charité,
Il fait voir sa civilité,
J'ai fait très-bonne experience
De tout ce que je vous avance :
Ma Nourrice me le fit voir,
Car selon son petit pouvoir,
Comme j'eus quitté sa mammelle
Je reçûs des charitez d'elle,
Comme si veritablement
J'aussé été son très-cher enfant,
Car étant dedans la disette
Quand presque à nud sans chemisette
Elle alloit demander son pain,
Elle me menoit par la main,
Son dessein étoit de m'instruire
Comment je me devois conduire
Pour demander la charité
Au tems de ma necessité :
C'est tout ce qu'elle pouvoit faire
Dedans son extrême misere,
En profitant de ses avis
Pendant un tems je la suivis
Et je demandai mon aumône
Avec cette bonne personne,
Quand je me vis un peu plus grand
Je commençai tout bellement
De quêter tout seul par la ville,
Et je me rendis fort habile

En ce mêtier dans peu de tems,
Parce qu'à l'âge de huit ans
Je trouvois déja de ma vie
(Sinon le tout) une partie.
Il sembloit que je fusse né
Et pour le trafic destiné,
Car je faisois en ce bas âge
Toûjours quelque patricotage.
Quand je n'avois pas trop de faim
Je donnois bien souvent mon pain
Pour en avoir une toupie
Après par une phantaisie
Cette toupie je troquois
Contre une autre que je vendois,
Et je sçavois troquer & vendre,
Car j'étois asseuré de prendre
Encor que je fusse petit
Toûjours quelque petit profit.
Je vendois de l'eau de regliſſe:
Je vendois des fleurs de narciſſe,
Des barbes boucs, que je prenois
Aux prez où je me promenois,
Prenant pour ces choſes frivoles
Les épingles comme piſtoles:
Quand je devins un peu plus grand
Je me rendis plus trafiquant,
Et ma ſorte de marchandiſe
Ne ſentoit plus tant l'enfantiſe,

J'avois toûjours quelques oiſeaux
Chardonnerets, Serins, Mineaux,
Qu'avec la glu je ſçavois prendre
Alors je commençai de vendre
Ces animaux pour de l'argent,
Les épingles doreſnavant
De mon trafic furent bannies
Ne plus ne moins que les toupies.
Pour mes oiſeaux bien débiter
Et pour y pouvoir profiter
Je n'allois pas à la grand place
J'attendois l'heure de la claſſe;
Au Collége je me rendois,
Et là mes oiſeaux je vendois,
Avec leſquels je faiſois rage,
Car je faiſois auſſi des cages
Qui me rendoit bien de l'argent
J'étois encore grand Marchand,
Et d'Ecurieux & de Belettes,
Et vendant ces petites bêtes,
(Tout petit garçon que j'étois)
Je voyois que j'y profitois,
Cela me fit prendre l'envie
De vendre auſſi de l'au de vie
Pour y prendre quelque profit
Le matin je ſortois du lit,
J'allois toute la matinée
Criant d'une voix raffinée

Al'eau de vie, à l'eau ardant,
Et j'allois ainſi la vendant
Juſqu'à tant que toutes les ruës
Par moi fuſſent bien parcouruës
Afin de la bien debiter :
Quoi fait je m'en allois quitter
Ma bouteille de l'eau de vie,
Pour (afin que je vous le die)
Aller encor quêter mon pain ;
J'euſſe plûtôt ſouffert la faim
Que de toucher à ma boutique :
Avec ce j'avois en pratique
De ne joüer aucunement,
Que je ne viſſe clairement
Que j'avois un grand avantage
A l'endroit de ce perſonnage
Qui vouloit joüer contre moi,
Mais je joüois de bonne foi ;
Si je faiſois bien ma partie
Je la joüois ſans tricherie,
Je marchois toûjours franchement
Autant dans le jeu qu'autrement,
Pendant ce tems j'appris à lire,
A bien chifrer, à bien écrire
Avec un habile écrivain
Qu'on appelloit Monſieur Louvain,
Homme de bien, benin affable,
Et ſur tout homme charitable,

Qui prenoit ordinairement
Son plus grand divertiſſement
A voir des oiſeaux dans des cages
Pour en entendre les ramages.
J'avois grande inclination,
Et toute mon intention
N'étoit que d'apprendre à bien lire,
A bien chifrer, à bien écrire,
Je me trouve trop indigent,
Je n'avois pas aſſez d'argent
Pour dedans l'Ecole parêtre
D'un ſi capable & ſçavant maître,
Mais ce bon Dieu, pere benin,
Me fit parvenir à ma fin
Par ſa bonté toute infinie
Il me départit l'induſtrie
Qui me fit les moyens avoir
De profiter de ſon ſçavoir.
Je mis dans une belle cage
Que j'avois fait à double étage
Pluſieurs oiſeaux, comme ſerins.
Chardonets, linotes, tarins,
Et d'autre de diverſe ſorte,
A cet Ecrivain je les porte,
Et lui fis ce preſent,
Accompagné d'un compliment
Que je fis de ſi bonne grace,
Avec une ſi vive audace,

Que je gagnai ſon amitié,
Et je l'émus à la pitié,
Alors que je lui fis entendre
Que mon deſſein étoit d'apprendre
Ce que j'ai dit par ci-devant :
Il dit qu'il m'en feroit ſçavant
Si j'en voulois prendre la peine,
Je profite ſi bien du tems,
Que dans bien moins que de deux ans
Ce brave homme m'apprit à lire,
A bien chiffrer, à bien écrire,
(Car Dieu m'avoit donné la main
Qu'il falloit pour un Ecrivain)
Il m'enſeigna l'Arithmetique
Par une ſi courte pratique,
Que dedans trois ou quatre mois
Je ſçavois ma regle de trois,
Et les regles de compagnie
Pour y pouvoir gagner ma vie.
Avec moi s'alloit augmentant,
Mon grand deſir d'être Marchand,
Voyant qu'au moyen de ma cage
J'avois tiré de l'avantage,
Cela me fit jetter les yeux
Deſſus un marchand curieux,
Lequel auſſi bien que mon maître
Prenoit plaiſir de ſe repaître
Parmi les divertiſſemens

De ces plaisirs tous innocens
De voir des oiseaux dans des cages
Pour considerer leurs plumages,
Et les entendre gazoüillier
Pour son oreille chatoüiller,
Une cage je vous prepare
La plus gentile & la plus rare
Que cet homme eût pû souhaiter,
Je puis dire sans me vanter,
Qu'on pouvoit prendre cet ouvrage,
(Parlant en matiere de cage)
Pour un chef-d'œuvre asseurément
J'y fis industrieusement
Une douzaine de chambrettes,
Si poupines & si bien faites
En toutes leurs proportions,
Qu'avec des admirations
Chacun regardoit cette cage:
Cela me donna le courage
D'y mettre quantité d'oiseaux
Des plus exquis & des plus beaux,
Et tout de differente espece
Qu'avec de la glu, mon addresse
Pût attraper parmi les champs.
Comme ils furent tous là dedans
Que je vis ma cage remplie,
Et suffisamment accomplie,
J'en allai faire un beau present

A cet honorable Marchand ;
Je le fis avec tant d'adreſſe ,
De franchiſe & de gentilleſſe ,
Qu'en le recevant il me dit
Que j'employaſſe ſon credit ,
Qu'il me vouloit faire ſervice ,
Et que franchement je lui diſſe
Où, quand, comment, ou bien en quoi,
Il me jura deſſus ſa foi
Que je pouvois en aſſeurance ,
Avoir envers lui confiance,
Et qu'il me ſerviroit d'appui ,
Je demeurois proche de lui ,
Il m'avoit déja fait ſervice
Auſſi bien comme à ma nourrice ,
Comme bon voiſin qu'il étoit ,
De ſorte qu'il me connoiſſoit,
Cet homme doncques me demande
Avec une tendreſſe grande
Qu'elle étoit mon intention ,
Quelle mon inclination ,
Pour deſormais gagner ma vie ?
Je lui dis que j'avois envie ,
(Si je pouvois) d'être Marchand:
Cet honnête homme incontinent
Qu'il m'entendit , ſe mit a rire ,
En riant commence à me dire
Que je ſçavois choiſir très-bien ;

Qu'il falloit avoir le moyen
Si ce métier je voulois faire :
Je lui réponds, comme j'espere
Dans quelque tems d'en ramasser
Suffisamment pour commencer
Par une petite tablette ;
Qu'autre chose je ne souhaite.
Ce brave homme s'étant enquis
Que j'avois cinq écus acquis
Au moyen de mon industrie,
De cinq il me fait courtoisie
Qu'il me prêta fort librement,
Lui-même charitablement
Voulut me garnir ma tablette
(Non pas de musc, ni de civette
De bezoard, ni d'ambre gris)
Mais de chose de plus bas prix
Comme d'Almanachs, de Lunettes,
D'aiguilles fines, d'aiguillettes,
D'épingles, de dez, de coûteaux,
De poinçons, ganifs & ciseaux,
De coton, d'ancre, d'écritoires,
De rubans, de quelques lardoires,
D'Alphabets servans aux enfans,
De Manuels pour les plus grands
Qui déja sçavent un peu lire,
De quelques plumes pour écrire,
De cordons, de peignes de buis

De chapelets, de croix, d'étuis,
De quelques pieces de quincaille,
Et d'autre semblable amusaille
Qu'un Mercier ordinairement
Debite en son commencement,
Aussi-tôt je prens ma tablette
Et vais criant pour faire amplette
Par la ville tant que je puis
Au coton fin, peigne de buis,
Fines lunettes de Venise :
Je debitai de Marchandise
Dès ce jour-là pour trois écus,
Et je crois quelques sols de plus,
Qui fut une honnête partie
Pour une premiere sortie.
Certes cet heureux coup d'essai
Me rendit tout joyeux & gai,
Il ne fallut autre figure
Pour en tirer fort bonne augure
Le soir je porte mon argent
A cet honorable Marchand,
Par qui mon heureuse tablette
Avoit été si bien complette :
Il en fut si bien satisfait
Qu'en le recevant, il me fait
Credit d'une demi-douzaine,
Et lui-meme prit cette peine
De faire mon assortiment,

Mais plus avantageusement
Qu'en la tablette precedente :
Que fortune est obligeante
Quand elle veut faire du bien !
Elle me donna le moyen
Pour faire avec ma diligence,
Le bon support & l'assistance
De ce charitable Marchand
Dans six mois doubler mon argent.
Je fis tant que dans peu d'années
Je vis mes épaules ornées
D'une bâle de très-grand prix,
Qu'à Lyon moi-même je fis,
De plusieurs toiles des plus fines,
Comme Batistes, Cambrezines,
Toile de Hollande & carreaux,
Des plus déliez, des plus beaux,
Toile de Troye & mousselines ;
Et des dentelles les plus fines,
Avec tous les assortimens
De fins & riches passemens
Pendant quelque tems (non sans peine)
Par le monde je me promene
Avec ma bale sur le dos ;
Je roule sans aucun repos,
Pour debiter ma marchandise,
Et je le dis avec franchise,
J'étois tellement fortuné,

Que souvent j'étois étonné
D'en debiter en si grand nombre
Sans perte aucune & sans encombre.
Il est vrai que (sans vanité)
Si j'ai tellement profité
En debitant ma marchandise,
C'est que je vais dans la franchise,
Et l'on voit ordinairement
Que je marche fort rondement,
Ou que j'achepte, ou que je vende;
Et ma maxime la plus grande
Est de vivre en homme de bien,
Et je crois que c'est le moyen
Qui tant de bonheur me procure;
D'ailleurs je fais la mesure,
Très-exact je suis en ce point,
Pour survendre je ne ment point:
Jamais marchandise à personne
Une pour autre je ne donne,
Et j'employe tout mon pouvoir
Pour toûjours de bonne en avoir.
Sur tout je mets dedans mon rôle
Qu'il faut être homme de parole,
Rarement je baille à credit,
Mais aussi du prix que j'ai dit
Avec argent je me contente
Cette maxime est importante
Pour faire des profits bien grands

Et rendre riche les Marchands
Qui la sçauront mettre en pratique.
Avec ma volante boutique
Que dessus mon dos je portois
Je voyois certes que j'étois
Dans la fortune nompareille :
Je me trouvai dedans Marseille,
Et roulant ainsi le païs
Un jour acosté je me vis,
Comme je passois vers la loge,
D'un brave homme qui m'interroge
Assez familierement,
Quel est mon trafic, & comment,
Et dequoi pour gagner ma vie
Ma bâle j'avois assortie ?
Modestement je lui reponds,
En quoi consistoit tout mon fonds
Je lui declare avec franchise
Tout l'état de ma marchandise :
Il me demande d'où j'étois
Je dis que j'étois Ambrunois,
Des évenemens de ma vie
Je lui dis la plus grand partie ;
Je déduis si bien tout mon fait
Que cet homme bien satisfait
Et montrant une ame ravie,
Me dit qu'il avoit grand envie
De me voir dedans son logis :

A cela je lui répondis
Hardiment à mon ordinaire
Que je voulois le satisfaire,
Et que là je lui montrerois
Ce que dans ma bâle j'avois,
Que s'il trouvoit quelque dantelle,
Ou quelque toile qui fût belle
D'acord nous en serions bien-tôt;
Parce qu'avec moi dans un mot
Quand on vouloit on faisoit pâche:
Cet homme sans aucun relâche
Dedans sa maison me conduit,
Et là me fait faire un déduit
Bien amplement de mon affaire,
Comment j'avois pû si bien faire
Que mon trafic me reüssit:
Il en exige le recit
Me parlant fort en confidence,
C'est la divine Providence
Qui regit la terre & les cieux,
Qui fit cet homme curieux
Pour s'enquêter de mon affaire,
Je n'y vois point d'autre mystere;
C'étoit la volonté de Dieu
Que je trouvasse dans ce lieu
En cet homme la vive source
Pour pouvoir bien faire ma bourse:
Il vouloit que par ce moyen

Je pusse faire amas de bien
Vous verrez la chose éclaircie
En me permettant que je die
Comme l'affaire se passa.
Cet homme donc tant me pressa
Qu'à lui déduire je commence
Quel est le lieu de ma naissance,
Comment je nâquis, en tel tems,
Quels avoient été mes parens :
J'avois sur moi mon Baptistaire,
Pour lui faire voir que mon pere
Estoit Nicolas Dolerant,
Et son pere avoit nom Laurent
Picard & natif de Peronne,
Et de plus l'avis je lui donne
Que mon grand pere trépassé
Dans l'indigence avoit laissé
Encore bien jeune mon pere
Avec Barthelemi son frere,
Et que par ainsi tous les deux
S'étoient trouvez bien malheureux,
Sans secours & sans assistance
Pendant l'état de leur enfance,
Couverts de méchants drappelets,
Mais que devenus grandelets,
Il leur prit à chacun l'envie
De s'en aller chercher leur vie :
Que l'un tira vers le Levant,

L'autre du côté du Couchant,
Et du depuis mon pauvre pere
Jamais n'avoit revû son frere :
Pour sçavoir quel étoit son sort,
Et s'il étoit ou vif ou mort,
Il n'avoit eu nouvelle aucune
S'il avoit ou non, fait fortune,
Et tout ce qu'à present je dis,
Pour bien vrai je l'avois appris
De ma bonne mere nourrice,
A qui mon pere sans malice
En discours l'avoit debité
Avecque toute verité.
Cet homme alors change de face,
Et m'interrompt, puis il m'embrasse,
En me disant, *Mon cher neveu,*
Helas, je n'eusse jamais creu
De te voir, & transporté d'aise,
M'embrassant tendrement me baise,
Je suis (dit il) Barthelemi,
Je suis ton oncle (mon ami)
Je suis celui que la misere
A separé de ton bon pere,
Marri de ne l'avoir revû,
Mais aise de voir mon neveu,
A qui les biens je pourrai faire
Que j'eusse faits à mon bon frere ;
Il étoit tellement joyeux

Qu'il faisoit sortir de ses yeux
Les larmes en grande abondance.
Pour moi, je perdis contenance :
Je fus bien tellement surpris
Quand cette nouvelle j'appris,
Que je me vis dans cet extrême
De me ravir hors de moi-même,
Et la joye me saisit si fort
Qu'à deux doigts je fus de la mort,
Cette nouvelle surprenante
Se trouva plus que suffisante
Pour m'empêcher de dire mot ;
En revanche, dès aussi-tôt
Que de parler j'eus la licence,
Vers ce bon oncle je m'avance,
Et je lui fais mon compliment
Avec tant de ressentiment,
Avec tant d'amour, de tendresse,
Que dèlors il me fit promesse
De jamais ne m'abandonner :
Et dit qu'il me vouloit donner
Les moyens de me faire riche ;
Et qu'il ne seroit jamais chiche
En mon endroit pour me pousser :
Et pour me bien faire avancer
Il me dit qu'en voyant ma tête
Il voyoit l'image parfaite
De son bon frere Nicolas,

Et qu'il ne seroit jamais las
De m'aider à faire fortune :
Pour lui, qu'il en avoit fait une
Par l'assistance du grand Dieu
Aussi grande qu'aucun du lieu :
Qu'il sortit pour gagner sa vie
Avec cinq sols de Picardie,
Etant dans la necessité,
Qu'ils avoient si bien profité,
Qu'il avoit à l'heure presente
Cinq mille écus de bonne rente,
Qu'il avoit acquis trafiquant
En ce beau païs du Levant,
Vers Alep dedans la Syrie,
Et qu'à present il negocie
Tout autant qu'il a jamais fait :
Il dit qu'il me rendra par-fait
Avec le tems dans ce negoce,
Que comme lui dans un carrosse
Je me pourrai faire traîner
Si je me veux bien addonner
A le suivre dans sa pratique.
Il ne tenoit point de boutique,
Il n'avoit qu'un grand magazin,
Dans lequel son fils, mon Cousin
Poussé de l'amour de son pere
Des leçons commence à me faire
Afin de me rendre sçavant

En ce beau trafic du Levant :
Je mets si bien dans la pratique
L'Ecriture & l'Arithmetique
Dont j'avois le secret appris,
Que ce mien Cousin tout surpris,
En considérant mes adresses
Redouble toutes les caresses,
Qu'il m'avoit faites cy-devant,
Et dans six mois me fit sçavant
A pouvoir conduire leur livre.
Comme il voit que je le delivre
D'un soin qui le fâche en effet,
Pour s'en revancher il me fait
Autant de bien qu'il me peut faire :
Enfin le garçon & le pere
Font si bien que dedans deux ans
Bravement le chemin je prens
Pour aller par mer à Venise
Debiter quelque marchandise,
Et pour en prendre dans ce lieu :
Je fais par la grace de Dieu,
En ce premier apprentissage
Avec tel succés mon voyage,
Et ménage si bien mon fait,
Que mon oncle bien satisfait
Tout son Magazin me confie :
Il est vrai qu'il faut que je die
Que je fis favorablement

Ce voyage avec un Marchand,
Qui prit la peine de m'instruire
Comme je me devois conduire
En trafiquant dessus la mer.
Je sçeus si bien m'accoûtumer,
Que depuis ce premier voyage
J'ai passé la chose en usage,
Et quasi toûjous dessus l'eau,
Roulé dedans quelque vaisseau,
Sur la mer Mediterranée,
D'une maniere fortunée,
Car Dieu m'a toûjours conservé,
Et de disgrace preservé.
C'est ce qui me donna courage
D'entreprendre le grand voyage,
Qu'avec de signalez profits
Du costé des Indes je fis
Jusques aux Isles de la Sonde:
C'est un pais lequel abonde
En toutes sortes de tresors;
Je me suis toûjours vû délors
Au moyen de ma diligence
A couvert de toute indigence,
Abondant en commoditez,
Et parmi les prosperitez.

LA MORT.

Mais tout cela ne veut rien dire,
Car avec tout il faut (beau Sire)

Vos richeſſes abandonner :
Vous promettiez de me donner
Des raiſons fortes & preſſantes,
Perſuaſives, convainquantes,
Par leſquelles aſſeurément
Vous auriez du retardement;
Et pourtant je vois le contraire
Par ce que vous venez de faire
Un long diſcours qui me fait voir
Que je dois uſer du pouvoir
A l'endroit de vôtre perſonne
Que ſur les humains Dieu me donne.
Vous dites que d'enfant tout nud
Vous êtes riches devenu :
Le recit de vôtre avanture
Nous fait voir à plate coûture
Que depuis que vous êtes né
Vous avez été fortuné,
Que vous avez par vos addreſſes
Amaſſé beaucoup de richeſſes :
Mais tout cela ne conclud pas
A retarder vôtre trépas,
Les richeſſes ſont inutiles,
Et ne ſont pas aſſez habiles,
Pour le plus riches des humains
Pouvoir arracher de mes mains :
Les richeſſes font des ſervices,
Et rendent de tres bons offices

A ceux qui peuvent en avoir,
Et tous les jours elles font voir
Ce qu'elles peuvent par leur force
Auſſi bien que par leur amorce ;
La pureté eſt un treſor,
Mais ſouvent on voit qu'avec l'or
Cette belle fleur eſt ternie,
Et ſa grace toute honnie ;
Les piſtoles nous font ſçavoir
Que ſouvent elles ont pouvoir
De changer une fille en femme
Au prejudice de ſon ame :
Aujourd'hui par argent on peut.
Au monde avoir tout ce qu'on veut:
L'or nous fait bien ſouvent connoître
Qu'un ſerviteur trahit ſon maître ;
L'or pratique les trahiſons,
L'or met en œuvre les poiſons,
L'or fait faire les ſimonies,
Les meurtres & les incendies,
L'or fait faire ſecretement
Cet inhumain avortement
Qui contrepointant la nature
Fait périr une creature,
Même auparavant que ſon ſort
La rende capable de mort.
L'or bien ſouvent corrompt le Juge,
A l'or ſouvent on a refuge

Quand on veut gagner un procez
Infaillible en eſt le ſuccez,
Car on a le plus neceſſaire;
Les amis peuvent beaucoup faire:
Mais l'or eſt ſi charmant & doux,
Qu'il opere ſeul plus que tous,
Quand on trouve un avare Juge
Qui les procés jamais ne juge
Que par les loix de l'interêt,
Eſtant à prendre toûjours prêt.
Faut-il commettre un adultere?
C'eſt l'or qui fera cet affaire,
Avec l'éclat de ſa lueur
Il éblouira la pudeur
De cette malheureuſe femme,
Qui d'honnête devient infame,
En recevant un favori
Dans la couche de ſon mari:
Trahir ſon Roi, rendre une place,
Il faut que tout cela ſe faſſe
Par l'entremiſe des écus;
Qui font des vainqueurs les vaincus;
L'or donc a de très-grandes forces
Pour pouvoir avec ſes amorces
Les yeux des hommes éblouïr,
Et ſe faire bien obeir
Au ſiecle pervers où nous ſommes:
Je ne ſuis pas au rang des hommes,
Enco

Encor que l'on ait ce credit
De faire tout ce que j'ai dit,
Je me mocque de sa puissance,
Rien par son éclat il n'avance,
Il ne peut ébloüir mes yeux ;
Car je les ai tous chassieux ;
Je suis aveugle (pour mieux dire)
Voilà pourquoi je me puis rire
De sa force & de son éclat,
Sire Marchand faites état
Si vous n'avez autre pretexte,
Qu'il faut joüer de vôtre reste,
Quand vous auriez tout le tresor
Qui se tire des mines d'or,
Des Indes, soit Orientales,
Soit aussi des Occidentales,
Tout cela n'arrêteroit pas
D'un quart d'heure vôtre trépas,
Pour ce regard l'affaire est faite.

LE MARCHAND.

Ce n'est pas là que je m'arrête,
Je sçai bien que tous les Milors
Sont morts avec leurs grands tresors
Je sçai que toutes les pistoles
Sont inutiles & frivoles
Pour nous empêcher de mourir,
Je n'y veux pas donc recourir ;
Ce n'est pas là que je me fie ;

Ecoutez donc, je vous supplie,
Une plus pressante raison.

LA MORT.

Elle seroit bien de saison
Si vous la disiez pertinente ;
Dites-la donc, j'en suis contente.

LE MARCHAND.

Je vous ai dit par ci-devant,
Que je suis un riche Marchand,
Et que j'ai fait grande fortune
Dans le pais du Dieu Neptune,
Mais je suis dans un grand malheur,
Car je n'ai point de successeur
Pour recüellir mon heritage ;
Je me trouve sans parentage,
Car mon oncle est mort, & son fils,
En me laissant tous leurs profits :
Vous sçavez comme s'est passée
Cette affaire par tous tracée,
Et comme après leur mort je fus
L'heritier de tous leurs écus,
Qui m'augmenterent mes finances
En ce tems de sommes immenses :
Je suis un très-riche Picard,
Mais helas : & qui prendra part
A tant de biens que je possede ?
Je ne vois là qu'un seul remede
Pour me faire éviter un mal

Si grand qu'il n'a pas son égal
Vous me pouvez être propice,
Et me rendre si bon service,
En faisant ce que je dirai,
Obligé bien je vous serai.
Sçachez donc que j'ai pris pour femme,
Une vêve exempte de blâme,
Issuë d'honnête maison,
Femme d'esprit & de raison,
Très-vertueuse, & bien habile :
Mais la pauvreté elle est sterile,
Car déja sont passez dix ans
Que de l'avis de nos parens
Nous fimes nôtre mariage,
Et non plus qu'avant son veuvage
Elle n'en a donné des fruits :
C'est pourquoi couclurre je puis
Qu'elle est tout à fait infeconde
Pour aider à peupler le monde.
J'appuye mon raisonnement
Sur un solide fondement :
Cette femme se trouve âgée
Avec la poitrine outragée.
D'une importune & rude toux
Que lui procure à tous les coups
Un asthme qui la tient en peine,
Quand elle tire son haleine
Et la presse si rudement,

Que pour moi, je ne sçai comment
Elle peut être encor en vie.
Avec cela l'hydropisie
De la saisir a commencé,
Car un an s'est déja passé
Que cette pauvre creature
Se voit presser par une enflure
Qui par les jambes commençant,
Et de jour en jour avançant,
Au delà du ventre est montée:
La voila bien mal ajustée,
En état de souffrir beaucoup
Elle vous invoque à tout coup,
Elle implore vôtre assistance,
Pour la tirer de la souffrance:
Ayez doncques compassion
D'une si grande affliction,
Delivrez cette creature
De tant de tourment qu'elle endure,
De la sorte vous obligez
Deux malheureux bien affligez:
Car elle sera delivrée
Du mal dont elle est empestée,
Et moi quittant mon triste sort,
Ayant fait faire après sa mort
Le service pour sa pauvre ame,
Je prendrai quelque jeune femme
Qui me donnera des enfans;

Je n'ai pas plus de quarante ans,
Et partant je suis dans un âge
Pour avoir dans un mariage
De legitimes successeurs,
Après cela, content je meurs,
Et je m'en vais sans point de peine.

LA MORT.

Vôtre double fiévre quartaine,
Qui vous serre (Sire Marchand)
Vous êtes mari bien méchant,
Et vous avez très-mauvaise ame,
Cœur endurci! quand vôtre femme
Vous m'avez voulu bien offrir,
Pour ne la voir pas tant souffrir:
Vôtre affection est plâtrée,
Feignant que ces maux l'ont outrée;
Et partant dire je vous dois
Encor pour la seconde fois:
Vôtre double fiévre quartaine?
Vôtre malade en une saine
Vous voulez vîtement changer,
Et pour à souhait vous loger
Vous voulez quitter la vieillesse,
En vous mettant dans la jeunesse
Afin d'en avoir des enfans.

Sont-ce pour prolonger vos ans
Ces belles raisons si pressantes,
Si fortes & si convaincantes,

Que (comme vous disiez devant)
Vous me deviez mettre en avant,
Et qui vous donnent tant de gêne ?
Vôtre double fiévre quartaine,
Et c'est pour la troisiéme fois
Que parler ainsi je vous dois,
Vos raisons sont impertinentes,
Bien loin qu'elles soient suffisantes
Pour me pouvoir persuader
De vous faire encor évader
Afin d'avoir quelque lignage
Pour recueillir vôtre heritage
Il y falloit songer devant
Et n'attendre pas maintenant
De donner ordre à vôtre affaire
Lors que vous n'y pouvez rien faire,
Voyant qu'après vôtre trépas
Des heritiers vous n'auriez pas,
Il falloit en homme bien sage
Faire de vos biens bon usage :
Les donnant charitablement
Par un solemnel testament
A l'orfelin, à l'orfeline,
Que la providence divine
A laissés dès leurs jeunes ans
Destitués de tous parens :
Il se falloit rendre le pere
De ces enfans dans leur misere,

Et leur départir de vos biens
Pour pourvoir à leurs entretiens.
On trouve dans ces grandes Villes
De pauvres filles bien nubiles,
Qui sont dedans leur pauvreté
Souvent bien riches en beauté :
Mais ces filles ainsi parfaites,
Belles & pauvres, sont suspectes :
La beauté du corps bien souvent
Leur sert de mauvais instrument
Pour perdre celle de leur ame,
Vous pouviez éviter ce blâme,
Si comme un bon saint Nicolas,
(Le vrai miroir des bons Prelats)
Pour les loger en mariage
Vous leur aviez fait partage
D'une portion de vos biens ;
C'étoit là de fort bons moyens
Pour vous faire des heritieres,
Et vous pouviez en ces manieres
Conserver dans la chasteté
Telle qui dans l'impureté,
Faisant une pratique infame,
A precipité dans la flâme
Parmi le nombre des damnez
Plusieurs qui se sont addonnez
A prendre leurs sales delices :
Tous ces crimes & tous ces vices,

Et toute cette iniquité
Un mariage eût évité.
Vous sçavez bien que l'infidelle
Cruellement traite & bourelle
Les esclaves qui sont Chrêtiens :
Il falloit employer vos biens
Pour les ôter de cette peine,
Ainsi brisant leur autre chaine
Vous en faisiez des heritiers :
Lesquels avec ces cœurs entiers,
Tout remplis d'amour & de flâme,
Auroient prié Dieu pour vôtre ame,
En soulageant les malheureux,
(Et sur tout les pauvres honteux,)
Qui par quelque mauvaise affaire
Sont reduits dedans la misere,
Souvent gens de condition,
Qui dedans leur affliction
Font toûjours une bonne mine,
Et quoi qu'ils souffrent la famine
Se laisseront mourir de faim
Plûtôt que demander leur pain.
A ces gens-là de vos richesses
Il falloit faire des largesses,
Et pour bien accomplir vos vœux
Les nommer en prenant soin d'eux
Vos heritiers, ou legataires,
Par vos tables testamentaires.

Si vous aviez de grands moyens,
Si vous aviez acquis des biens,
Au trafic de la marchandiſe,
Vous pouviez bâtir une Egliſe,
Et dans ce ſaint & ſacré lieu
On auroit toûjours prié Dieu,
Afin qu'il ſe montrât propice
A celui que cet édifice
A ſon honneur avoit bâti,
Et ces richeſſes converti
En un ſi noble & ſaint uſage.
Si vous euſſiez été bien ſage
Vous euſſiez fait ce que je dis,
Ainſi faiſant, en Paradis
Vous vous pouviez de bonne grace
Preparer une bonne place:
Vous vous êtes mal menagé,
Car vous n'avez jamais ſongé
A ce que je viens de vous dire,
Vous pouviez bravement élire
Pour heritier ceux que j'ai dit,
Sans trouver aucun contredit.
Cet orphelin, cette orpheline;
Preſque ſechez par la famine,
Cet eſclave, ou pauvre honteux
Qui ſoûpire tout ſouffreteux,
N'entreront point dans le partage
Qu'on fera de vôtre heritage,

Vous laissez ces gens en quartier,
Et vous faites un heritier
Non pas riche, mais richissime;
Qui ne fera non plus d'estime
Ni de vous ny de vôtre bien,
Que si vous ne lui donniez rien.
N'êtez-vous pas bien miserable!
Vôtre heritier est excusable,
Après tout, car il ne sçait pas
Qu'il soit après vôtre trépas
Le vrai maître de vos pistoles.
Pour le dire en peu de paroles,
C'est le Roi qui doit heriter,
Et de tous vos biens profiter,
Regardez si cette personne
Avoit besoin de vôtre aumône,
Et s'il est dedans le degré
De vous en devoir sçavoir gré:
Tel sera vôtre legataire,
Sans passer par main de Notaire,
Lequel après vôtre trépas,
En prenant les frians repas
Que pourront payer vos richesses,
Ne fera pas dire deux Messes
Pour l'ame de ce trépassé
Qui ses richesses a laissé,
Desquelles richesses peut-être,
Afin de vous rendre le maître;

Long-tems vous vous êtes peiné,
Pour vous voir un jour condamné
A souffrir de cruelles peines,
Des supplices, de maux, de gênes,
Dans les enfers pour tout jamais;
Vous le sentirez desormais,
Si ramassé tant de richesses
Vous avez avec de finesses,
Dont aujourd'hui tant de Marchands
Trompeurs, fourbes, & bien méchans,
Se servent dedans leurs boutiques:
Si vous servant de leurs pratiques
Comme un voleur bien asseuré,
Faussement vous avez juré
Pour vôtre marchandise vendre,
Afin d'obliger à la prendre,
Cet homme qui la marchandant
L'alloit à bon prix revendant,
Vous sçaurez tôt, (je vous le jure)
Comme Dieu punit un parjure.
Si quand vous donniez à credit
Vous preniez un trop grand profit,
Pour vous payer de vôtre attente;
Il ne faut pas que je vous mente?
Vous sçaurez dans fort peu de tems
Comme Dieu punit tels Marchands,
Nons moins que ceux qui font l'usure.
Si vous n'avez fait la mesure

A celui qui chez vous a pris
Des étoffes de très-grand prix,
Parce que vous preniez la peine
De ne pas mettre l'aune pleine,
Lors que finement vous l'auniez;
Et de la sorte vous gagniez, [ce,
Au moins sur chaque aune un bon pou-
Vous serez payé sans resource
D'une telle méchanceté :
Si tant fol vous avez été
De commettre cette sottise,
Que de vendre une marchandise
Pour une autre bien cherement
A celui qui naivement
S'est fié sur vôtre parole,
Vous avez fait un pas d'école
Duquel châtié vous serez,
Aussi bien que quand vous avez
Servi le Tailleur qui dérobe
En prenant chez vous une robe;
Un habit, ou bien un manteau,
De drap, ou d'Hollande, ou de Ceau,
Car bien souvent on vous demande
Si ce drap de Ceau, ou d'Hollande,
Ou quelqu'autre drap de grand prix
Que ce maître Tailleur a pris,
Lui peut être bien necessaire
Pour devoir un tel habit faire :

Vous répondez avec ſerment
Qu'il ne ſçauroit faire autrement :
Et qu'en fait de la conſcience
Vous ſçavez par experience
Que cet homme eſt homme de bien,
Et que pourtant il ne prend rien
De ſuperflu pour l'ordinaire :
Quoi que vous ſçachiez le contraire.
Vous ſçavez bien, Sire Marchand,
Pour dire mieux Sire mechant,
Qu'il prend exceſſive meſure
Et d'étoffe, & de fourniture,
Et qu'il n'eſt pas trop ſcrupuleux
Pour un habit d'en prendre deux
Quand cette liberté lui donne
Quelque bonne & ſimple perſonne,
Qui franchement s'en fie à lui,
Et vous êtes tout ſon appui,
Parce que dans vôtre boutique
Il vous donne de la pratique,
Quand quelqu'un veut faire un habit
C'eſt ce maître Tailleur qui dit
Qu'on ne trouve pas dans la Ville
Un Marchand qui ſoit plus habile
Que vous pour choiſir ſans défaut
La bonne étoffe, comme il faut,
Que vous êtes bien raiſonnable,
Et ſur tout fort accommodable

Pour ce qui concerne le prix.
Si ce chemin vous avez pris,
Pauvre homme, je vous recommande,
Vous en payerez bien l'amande :
Si vous avez été de ceux,
Qui debitent en cauteleux :
Selon que le gain leur suggere
La fausse monnoye, ou legere ;
Qui pour tromper les pauvre gens
Ont des trebuchets differens :
Le fort quand l'argent il faut prendre,
Le foible quand il faut le rendre :
Si vous avez fait ce trafic,
En trompant ainsi le public,
Par un si furieux negoce
Vous irez au diable en carrosse ;
Car je crois que par ces moyens
Vous aurez acquis de grands biens,
Pour aller jusques à la porte
Des enfers, avec grande escorte,
Et pour être pompeusement
Conduit à cet appartement.

LE MARCHAND.

Je vous engage ma parole
Que je ne suis pas dans ce rôle
Car je n'ai pas acquis des biens
Par des illicites moyens ;
Ce qui me tient bien plus en peine

Que si j'avois une migraine,
Est le regret de n'avoir pas
Donné bon ordre à mon trépas,
Je n'ai que ce martel en tête,
Ne seriez-vous pas donc honnête
En mon endroit jusqu'à ce point
Que de ne m'importuner point,
Jusqu'à ce que tant de richesses
Que m'ont fait gagner mes adresses,
J'aye employé bien à propos
Pour me mettre dans le repos :
Tantôt vous m'avez fait entendre,
Qu'heritier le Roi se doit rendre
De tous mes biens, mais par ma foi,
Je serois marri que le Roi
Dût recueillir mon heritage,
Car je vois que ce personnage
Se peut bien passer de mon bien,
Puis qu'il n'a pas manqué de rien :
Par cette raison je vous prie
De me laisser encore en vie
Pour l'employer utilement

LA MORT.

Je voudrois sçavoir comment ?

LE MARCHAND.

Puis qu'il vous plaît que je le die
Vous sçavez que j'ai grande envie
D'employer mes commoditez,

Pour en faire des charitez
Aux Chrêtiens qui dans l'eſclavage
Souffrent la fureur & la rage
Des infidéles inhumains,
Leſquels avec leurs propres mains
Leur font ſouffrir mille ſuplices;
Je leur rendrai de bons ſervices,
S'il vous plaît me donner le tems
De faire ce que je pretens.
Je ſuis un témoins oculaire,
Car j'ai vû dans quelle miſere
Vivent ces pauvres malheureux;
Pour cette raiſon je les veux
Soulager dedans leur martyre,
De la façon que je vais dire;
Je ne pretens pas que mes biens
Leur ſervent à tous de moyens
Pour les tirer de l'eſclavage,
(Car il en faudroit davantage,
Le nombre étant un peu trop grand
De ceux qui ſont de dans ce rang)
Tout ce qu'à preſent je puis faire
Eſt ſeulement de ſatisfaire,
Au plus pour quelques-uns d'entr'eux
Laiſſant les autres malheureux:
Mais (pour le vrai dire) il me fâche,
(Comme je n'ai pas l'ame lâche)
D'accomplir à demi mes vœux,

Et partant à mes biens je veux,
Que tous ces gens-là participent
Et que tous ensemble en profitent
Par un moyen du tout nouveau;
Entendez-le s'il n'est pas beau,
Je veux faire dedans Marseille
Une Eglise non pas pareille
A nôtre-Dame de Paris,
Ni d'un si vaste & grand pourpris.
(Il faudroit le pouvoir d'un Prince
Ou le tribut d'une Province,
Pour un dessein si somptueux,
Si superbe & si fastueux)
Mais je veux qu'elle soit renduë
Dans sa mediocre étenduë
Aussi mignonne en son dessein
Que l'Europe en ait dans son sein.
Pendant que j'ai fait ma fortune,
J'ai vû des Eglises plus d'une,
Car je fus toûjours curieux
Me rencontrant en divers lieux
De visiter les édifices,
Destinez aux divins Offices;
Et considerer à loisir
Ceux où j'avois plus de plaisir;
J'en ai recueilli des idées,
Que dans mon esprit j'ai gardées
Et j'en veux faire un abregé,

Lequel quand j'aurai bien rangé,
Je pourrai faire une merveille
De mon Egliſe nompareille,
Laquelle je veux doter
Des biens qui me pourront reſter
Après que je l'aurai bâtie,
Je veux qu'elle ſoit aſſortie
Autant que le pourront mes biens,
Des neceſſaires entretiens
Pour les Peres de l'Oratoire,
Leſquels feront toûjours memoire
Des pauvres captifs oppreſſez
Autant vivant que trépaſſez,
Ils reciteront leurs offices,
Et tous les jours leurs ſacrifices
Ils offriront avec leurs vœux
Au grand Dieu pour ces malheureux,
Afin qne dedans leur ſouffrance
Ils prennent bonne patience,
Et qu'ils ſoient fermes en la foi,
Voilà ſommairement en quoi
Je veux employer ces bons Peres,
Et leur donner de bons ſalaires
En leur fondant un revenu.

LA MORT.

L'avis eſt bon, mais tard venu;
Vos deſſeins ſeroient fort loüables,
Comme il paroiſſent charitables,

Et me sembleroient du tout bons :
Mais ils sont comme les melons,
Et ceux qui veulent entreprendre
De les manger bons, doivent prendre
Pour les couper precisement
Leur tems propre, car autrement
Ce fruit n'est jamais agréable
Pour être mis sur une table,
Et pour cette seule raison
Qu'on les a hors de saison,
Vos desseins, pauvre creature,
Sont quasi de cette nature ;
Ils seroient bons assurément
S'ils n'avoient ce seul manquement,
Qu'ils sont pris tard de la sorte,
Ce retardement les emporte
(Ne plus ne moins qu'à ce melon)
Ce qu'il pouvoient avoir de bon,
Et de fait vous me faites rire
Quand je viens de vous oüir dire,
Sur le point qu'il vous faut partir,
Que vous voulez faire bâtir,
Et dotter une belle Eglise :
Je me ris de vôtre sottise ;
Car si vous étiez la logé
Que d'en obtenir le congé
Vous seriez pour long-tems en vie
Pour voir vôtre Eglise bâtie :

Vous mettrez (je crois) plus d'un an
Pour en faire dresser le plan,
Vous voudrez consulter les têtes
En ce métier plus de requêtes
Que trouver en France on pourroit;
Et d'autant le tems passeroit
Pour faire selon vôtre envie
Toûjours prolonger vôtre vie:
Et quand le plan en seroit fait
Avant que le tout fût parfait
Pour commencer le Frontispice
De cet admirable édifice:
S'écouleroient bien quelques ans,
Car vous voudriez avoir le tems
Qui vous seroit tout necessaire
Afin que l'amas se pût faire
Des matieres pour ce sujet,
Et vous en feriez le projet
Afin qu'elle fût plus jolie
Du plus beau marbre d'Italie,
Que par mer vous feriez venir:
Des maîtres vous feriez tenir
L'espace de plusieurs années
Avant que l'on vît massonnées
Les pierres de ce bâtiment,
Et de la sorte infiniment
Vous feriez traîner la besogne.
Il faut mourir: N'ayez vergogne

De faire ce que de tout tems
Ont fait les petits & les grands :
Vôtre pretexte eſt inutile,
Vous n'êtes pas aſſez habile
Pour pouvoir ce coup éviter :
Ce qu'il vous a plû debiter
Pour m'amuſer par vôtre dire
Ne m'eſt qu'un pur ſujet de rire
Car je vois effectivement
Qu'autant en emporte le vent,
Tout ce de quoi je ſuis fâchée,
Eſt de m'être tant attachée
A vous entendre diſcourir,
Puis que je ſçai que de mourir,
Vous ne pouvez pas vous defendre,
Je vous enjoins donc de vous rendre
Après ce mien commandement
Devant Dieu tout preſentement ;
Qui bien inſtruit de vôtre vie
Doit juger ſans ſupercherie
En Juge deſintereſſé
Vos actions du tems paſſé.

LA MORT

A un Cabaretier.

LE CABARETIER.

PLût à Dieu qu'un coup de tonnerre
Mît en poudre ces gens de guerre,
Qui ſont toûjours plus enragez :
Nous croyons d'être ſoulagez
Par cette paix tant deſirée,
Nous tenions pour choſe aſſurée
Que du repos nous jouirions,
Et que ſans ſoldats nous ſerions,
Mais nous voyons tout le contraire :
Pour augmenter nôtre miſere
On fait exiger par ces gens
Nos tailles, au lieu des Sergens,
Leſquels en faiſant la recepte
Font plus de mal que la tempête :
Puis que ſans rime, & ſans raiſon
Quand ils ſont dans nôtre maiſon,
Ils nous font payer nôtre taille
Juſques à la derniere maille ;
Il faut payer ou bien crever :
Morbleu ! cela me fait rêver :
Car c'eſt une choſe bien dure :
Je me vois en telle poſture
Que j'en ſuis dans le deſeſpoir :

Tout l'argent que je puis avoir
Se confond pour payer ma taille :
J'agis, je suë & je travaille,
Après tout cela, je vois bien
Que mon travail ne sert de rien,
Au lieu d'avancer, je recule.
O que bien dure est la pillule
Que je suis contraint d'avaler !
Heureux ceux qui peuvent aller
Joüir d'une paix sans seconde
Pour tout jamais en l'autre monde !
Je le dis du meilleur du cœur,
Je porte envie à leur bonheur,
Je voudrois que sur une biere
On me portât au cimetiere
Pour mettre fin à tant de maux
Et pour terminer mes travaux ;
Ah mort ! aux hommes, effroyable
Que tu me serois agréable
Si j'avois le bien de te voir !
Pour, en usant de ton pouvoir,
Venir mettre fin à ma peine !
Tu ne serois pas inhumaine :
De grand cœur je t'embrasserois,
Car grand plaisir tu me ferois.

LA MORT.

Je ne suis pas inéxorable
Pauvre homme, ta voix lamentable,

Vient de me toucher vivement :
Je suis venuë expressément,
Pour mettre fin à ton martyre :
Je suis donc ici pour te dire,
Que de ce monde il faut sortir,
Pour t'empêcher d'y plus pâtir,
Va prendre congé de ta femme,
Je ne veux pas qu'elle te blâme
D'avoir ce voyage entrepris,
Sans avoir d'elle congé pris :
Pour ce faire tu n'as qu'une heure,
Soit qu'elle rie, ou qu'elle pleure
Il faut partir, car je l'entens :
Fais donc vîte, ne perd pas tems.

LE CABARETIER.

Excusez-moi, Mademoiselle :
Ce n'est pas moy qui vous appelle,
Mais c'est quelqu'autre assurément
Je le dis avec serment,
Je n'en eus jamais la pensée :
Vous avez l'oreille blessée,
Excusez-moi pour cette fois,
Vous vous mécontez, je le vois.

LA MORT.

Je suis sans yeux, mais pour d'oreilles
J'en ai qui n'ont point de pareilles,
J'ai fort bien entendu ta voix,
Et tu te trompes, si tu crois

De

De me donner des balivernes,
Et des figues pour des lanternes,
Il ne faut pas ici biaiſer
Rien ne te ſert de t'excuſer.
N'as-tu pas dit, point je ne raille,
Que le ſoldat cueillant la taille
Te rongeoit tous juſques aux os ?
Que tu n'avois aucun repos :
Que tu prenois beaucoup de peine,
Mais que pour tant elle étoit vaine ?
Qu'on perdoit le tems de penſer
De pouvoir du bien amaſſer
Dans un ſiecle ſi miſerable ?
Que je te ſerois agréable
Si je te faiſois la faveur
De te tirer de ce malheur ?
Le chien du bon Jean de Nivelle
Gagne du pied quand on l'appelle ;
Comme ce chien je ne ſuis pas,
Car on me voit doubler le pas.
Bien vîtement quand on m'appelle.

LE CABARETIER.

Excuſez-moi, Mademoiſelle,
Si je vous dis ſincerement
Que vous en uſez autrement :
Ce ſiecle de fer où nous ſommes
Fait dire preſque à tous les hommes
Ce que je vous diſois tantôt ;

Vous ne les prenez pas au mot :
Vous sçavez que pour l'ordinaire
En se plaignant de leur misere
Ils tiennent le même discours
En implorant vôtre secours.
Les malades dans leur souffrance,
Quand le mal par sa violence
Fait sur eux ses puissans efforts,
Disent cent fois, fussions-nous morts?
Et poussez de l'impatience
Ont recours à vôtre assistance :
Que si vous les preniez au mot
Le monde finiroit bien-tôt.
Vous seriez beaucoup plus mauvaise
Que le demon ; ne vous déplaise ;
Car vous voyez bien qu'aujourd'hui
Tant de monde se donne à lui,
Et qu'on parle de cette sorte,
Je veux que le diable m'emporte :
C'est un langage bien commun,
Mais le démon n'en prend pas un
De ceux qui tiennent ce langage
Hé ! qu'on verroit un beau ménage,
Si les démons prenoient tous ceux
Qui souvent se donnent à eux ?
Nous serions en paix sur la terre
Parce que pour faire la guerre
Point de soldat on ne verroit,

Le diable les emporteroit,
Et les mettroit à la cadene;
Car ces mots le *diable m'entraine*,
Sont à leur bouche bien souvent,
Autant en emporte le vent:
Ces paroles mal digerées
Empechent que les mains-levées
Les démons n'ont pas dessus eux:
Tout de même dire je veux
Que si je vous ay demandée,
Cette action à la volée,
J'ay fait inconsiderément,
Entendez-moi, voici comment.
De Cavaliers demi douzaine,
Me donnoient une grande peine
Dans ma Maison étans logez,
Ils sembloient tous des enragez,
Ils me faisoient grande dépense,
Pour tirer avec violence
L'argent de ma taille, ces gens
Pires cent fois que les Sergens
Me firent dans l'impatience
Recourir à vôtre assistance,
Pour mettre fin à mon malheur:
Mais je vous promets que mon cœur
N'en a jamais eu la pensée,
La chose étant ainsi passée
S'il vous plaît vous vous en irez,

Et vivre en paix me laisserez.

LA MORT.

Tu veux donc que je me retire ?
Tu choisis, mais tu prens le pire,
Ainsi tu n'en dois pas user,
Tu te fais tort de t'amuser
Pauvre folâtre, dans le Monde
Dans lequel tout malheur abonde ;
Tu me l'as dit deux ou trois fois,
Et quoi qu'aveugle je le vois,
Que c'est un monde de misere ;
C'est proprement une galére
Où les hommes sont condamnez
A la rame dès qu'ils sont nez,
Et par ta propre experience
Tu vois tout ce que je t'avance :
Pourtant tu n'en peux pas sortir,
Quoi ? N'es-tu pas saoul de pâtir ?
Je te veux délivrer de peine ?
En brisant cette rude chaîne,
Qui t'y tient, si fort attaché ;
Et je vois que je t'ai fâché !
Je te veux rendre un bon office :
Ce n'est pas un petit service
Celui que je te fais, pourtant
Je vois que tu n'es pas content ;
N'es-tu pas fou ? N'es-tu pas yvre ?
Pauvre abusé ! de vouloir vivre

Toûjours dans un monde, où tu vois
Qu'on ne rencontre que des Croix,
Que des épines, que des ronces,
Et tu mépriſe les ſemonces,
Que je te fais pour en ſortir;
Tu voudrois donc toûjours pâtir?
Et mener une triſte vie
De mille & mille maux ſuivie?
J'ai trop d'amour pour toi, je veux
T'empêcher d'être malheureux.

LE CABARETIER.

Il ne faut pas que je vous mente,
Vous êtes par trop obligeante
A mon endroit, je ne connois:
Mais attendez une autre fois
De me faire cette careſſe,
Quant à preſent, rien ne me preſſe,
Ne croyez pas de m'obliger,
Rien ne pourroit plus m'affliger,
Je troublerois tout mon menage
Si j'entreprenois ce voyage
Duquel on ne revient jamais:
Entendez-moi, je vous promets
Les raiſons que je vous avance,
Sont de la derniere importance,
Et quand entendu vous m'aurez
Vivre en paix vous me laiſſerez.

LA MORT.

Je ſuis bien aiſe de t'entendre,
Car pour moi, je ne puis comprendre
Les raiſons que tu peux avoir :
Parle donc, je les veux ſçavoir.

LE CABARETIER.

Vous êtes dans la croyance,
Qu'en ce monde dans la ſouffrance,
Je paſſe les jours & les nuits,
Et que puis que dans les ennuis,
En chagrin je traîne ma vie
La compaſſion vous convie
De m'en faire bien-tôt ſortir,
Pour m'empêcher d'y plus pâtir;
Cela n'eſt pas, ne vous déplaiſe,
Car je ſuis fort bien à mon aiſe,
Je coule mes jours doucement,
Ecoutez-moi, voici comment.
Je vis fort content dans mon ame,
C'eſt que d'une fort bonne femme,
J'ai par hazard fait un bon choix,
Et ſur ma foy, pour moy je crois,
(Vous ne direz pas le contraire)
Que c'eſt un meuble neceſſaire,
Pour faire qu'en cette ſaiſon
Tout aille bien dans la maiſon :
C'eſt une femme autant habile
Qu'autre qui ſoit dans nôtre Ville,

(J'entens de ſa condition)
Elle eſt toûjours en action,
Elle n'eſt point du tout volage,
Et pour faire bien ſon ménage,
Elle ſçait bien prendre ſon tems :
Ainſi nous vivons bien contens,
Car dans la bonne intelligence
Nôtre Maiſon toûjours s'avance,
Et nous faiſons de grands profits.
Pour voir qu'en tout ce que je dis
Aucun menſonge ne ſe trouve,
Vous en pouvez faire l'épreuve,
Dans mon logis vous entrerez,
S'il vous plaît, & vous y verrez
Quatre chambres fort bien garnies,
Et de gens toutes bien remplies
Qui ſe mocquent du mauvais tems,
En faiſant bien joüer les dents.
Mais hélas ! que dis-je, peut-être
Que ces gens vous voyant parêtre,
De mon logis tous ſortiroient,
Et jamais n'y retourneroient :
C'eſt pourquoi faites-moi la grace
D'entendre tout ce qui ſe paſſe
Dans ces divers appartemens
Sans vouloir entrer au dedans,
Et vous direz, je vous aſſeure,
Que je ſuis en bonne poſture,

Pour beaucoup du bien amaſſer,
Et pour ma famille avancer.

LA MORT.

Fai ton raport j'en ſuis contente.

LE CABARETIER.

Que vous êtes condeſcendante!
Je ne puis le deſavoüer,
Je ne puis aſſez me loüer
De la faveur que vous me faites:
Sçachez donc que les jours de Fêtes,
Et bien ſouvent jours ouvriers
D'Artiſans de tous les métiers
Une chambre j'ai toute pleine,
Qui pendant toute la ſemaine
A travailler ſont diligens:
La plûpart auſſi de ces gens,
Le Dimanche prennent la peine
De venir remplir leur bedeine
Bien largement dans mon logis,
Et j'ai preſque tous les profits
Que ces débauchez peuvent faire;
Vous voyez la choſe bien claire:
J'ai dans un autre apartement
Des gens qui veritablement
Se plaiſent à la bonne chere;
Et c'eſt ce que je leur fais faire:
Vous voyez toûjours là-dedans
Des Bourgeois, des riches Marchands,

Des Procureurs, & des Notaires,
Qui tous font très-bien leurs affaires
Avec les pauvres chicaneurs
Tant demandeurs, que défendeurs,
En beuvant ils leur font entendre,
Que bien-tôt ils leur feront rendre
Des Arrêts qui feront pour eux
Sans doute bien avantageux,
Et fondez sur cette esperance
Ces pauvres sots font la dépense
D'un fort bon & grand repas
Car pour moi, je ne manque pas
De leur aporter de la viande
La plus délicate & friande,
Et du meilleur vin que je puis,
Car dans l'asseurance je suis
Qu'ils ne sortiront pas de table,
Que je ne sois au préalable
Très bien satisfait de mes gens.
On voit encore là dedans
Quelquefois des Apoticaires
Qui des potions bien ameres
Aux malades font avaler,
Mais il ne leur faut pas parler
De boires ces vilains breuvages,
(En quoi je les trouve plus sages:)
Lors que ces gens sont de loisir
Ils viennent pour se réjoüir,

Mais ils veulent que je leur donne
Du meilleur jus de nôtre tonne,
Disans, par leur raisonnement
Que le bon assurément
Chasse bien la mélancolie,
Et ce seroit une folie
D'entreprendre de contester,
Et s'amuser à disputer
Sur une matiere si claire,
Car je vois que pour l'ordinaire
Ceux qui chez moi boivent le mieux
En sortent toûjours plus joyeux,
Et se mocquent de quoi qu'on die.
La troisiéme chambre est garnie
De gens qui prennent du petun,
(Ou du tabac, car c'est tout un)
Tous ces fumeurs font des merveilles,
Et vuidant souvent les bouteilles;
Pour bien humecter leur poulmon
Il leur faut du vin, & du bon,
Il ne se peut autrement faire
Que le tabac ne les altere:
Mon bon vin me sert de Sergent
Pour me faire avoir leur argent
Puis qu'ils en font bonne debite,
Avec eux beaucoup je profite
Car ils sont ordinairement
Dans ce vain divertissement.

La quatriéme chambre écartée
Des autres trois eſt frequentée
Par les friands Clercs de Palais ;
Ces bons vuideurs de goubelets,
Y viennent tous ; mais en cachette,
De mon vin ſe remplir la tête,
Je ris à part moy quand je vois
Qu'en mon logis tout à la fois
Le Maître & le Clerc viennent boire,
Mais pourtant il ne faut pas croire
Qu'ils y viennent enſemblement,
Car je les mets ſeparément,
Le Maître croit qu'à la Boutique,
Son Clerc eſt toûjours en pratique,
Qu'il fait bien valoir le mêtier
En gratant deſſus le papier,
Mais il ſe trompe en cet affaire,
Le Clerc aime la bonne chere,
Et comme ſon bon Maître il veut
Se divertir quand il le peut :

LA MORT.

Mais avec eux que peux-tu faire?
Parce qu'on dit pour l'ordinaire
Qu'on ne voit rien de ſi mauvais
Comme Pages, Clercs, & Laquais :
Souvent ſans doute ils te fripponnent,
Et peu de profit ils te donnent.

LE CABARETIER.

Excusez-moi, cela n'est pas,
Car quand ils ont pris leur repas
Ils donnent ce qu'on leur demande,
De crainte qu'on ne les entende
Faire du bruit en disputant,
Il me payent l'argent content :
Le payement fait sans mot dire,
Doucement chacun se retire,
Je fais avec eux des profits,
Qui ne sont pas des plus petits.
Les Ecoliers au même étage
Viennent joüer leur personnage,
Pour y venir ces jeunes gens
Se montrent assez diligens,
Car ils y viennent en cachette
En passant par une ruette,
Dans laquelle secretement
Sans être vûs aucunement :
Ils entrent par la fausse porte,
Cette commodité m'aporte
L'argent de ces francs débauchez,
Et je vois qu'ils seroient fâchez
Si, sur tout, le jour de vacance
J'étois privé de leur presence.

LA MORT.

Mais leur bourse le plus souvent
On ne voit pleine que de vent :

Je tire donc la conſequence
Qu'ils ne font pas grande dépenſe.

LE CABARETIER.

Ha vrayement ! vous avez raiſon !
Ces Ecoliers ſont de maiſon
De qui les meres ſont folâtres,
Et (pour dire mieux) idolâtres,
Qui leur donnent ſecretement
De l'argent, & bien largement,
Sans le faire ſçavoir aux peres,
Et je fais fort bien mes affaires,
Avec ces jeunes étourdis,
Croyez-le quand je vous le dis.
Que ſi quelqu'un dans cette troupe
Après avoir mangé la ſoupe
Eſt du regiment d'Argent cour,
Pour faire credit je ſuis ſourd :
Je lui fais bien cette careſſe
Qu'à faute d'argent il me laiſſe
Sa caſaque, ou ſon juſte-au corps
Après quoi, je le mets dehors.
Outre cela, j'ai divers membres,
Ou bien (ſi vous voulez) des chambres
Pour y loger les etrangers,
Et les gains ne ſont pas legers,
Car avec eux je fais ma bourſe,
De l'argent comme d'une ſource,
J'en tire, mais en quantité :

N'étant que pure verité
Tout ce que je viens de vous dire,
N'ai-je pas grand sujet de rire ?
Et de vivre au monde content
Autant qu'aucun autre : & partant
Je vous demande cette grace
De me permettre que j'y passe
Mes jours encore cinquante ans :
Laissez-moi joüir du bon tems
Que la fortune me presente :
Non, ne croyez pas que je mente,
C'est de bon cœur je le dis
Ma maison est un Paradis.

LA MORT.

C'est ce que je ne puis comprendre,
Tout à l'heure je viens d'entendre
Tout mon negoce, & je conclus
Que tes discours sont superflus,
Pour me faire avoüer dire
Que tu peus en ce monde rire,
Et ton paradis rencontrer :
Je m'en vais donc te le montrer :
Quand je prens garde à ton negoce,
Je dis qu'un cheval de carosse
Ne travaille pas tant que toi ;
Que cela ne soit, parle moi ?
Peux-tu me déguiser ta peine ?
N'es-tu pas toûjours en haleine,

Sans goûter jamais le repos,
Parmi ces cliquetis de pots ?
Non, non, ta peine eſt ſans ſeconde,
Quatre chambres pleines de monde
Qui demandent tous à manger,
Te doivent garder de ſonger
A dormir au lit à ton aiſe :
Ta maiſon eſt, (ne t'en déplaiſe)
Comme un enfer, car jour & nuit
Tu n'y peus avoir que du bruit :
En même-tems on te demande
Du pain, du vin, & de la viande ;
Il faut contenter celui-là ;
L'autre te dit, je veux cela,
Je vois à table une autre troupe
Qui te dit, aporte la ſoupe ;
Les autres donne-nous du fruit,
Un te dit, ton pain n'eſt pas cuit,
D'autres, ta viande n'eſt pas bonne ;
J'entens un autre qui te donne
Dix mille malédictions,
Et fait des imprecations ;
Qui te gourmande, & qui te brave,
Et qui te dit que dans ta cave
Autant en Hyver qu'en Eté
Ton vin eſt toûjours farlaté.
Il s'en trouve qui veulent faire
Dans ton Cabaret bonne chere,

Des gens qui ne se fâchent pas
Quand il faut prendre un bon repas,
Mais quand il faut conter, ils pestent,
Ils jurent, crient & te detestent,
En cet état, veüilles ou non,
Ils te font decliner ton nom,
Il te font reduire en pratique
Les regres de l'Arithmetique,
En détail ils te font conter
Ce que leur repas peut monter.
J'en entens un dans cette troupe
Qui dit trop chere est ta soupe,
Qu'il ne t'en veut donner que tant:
Un autre fait du mécontent,
En se fâchant te fait reproche
Que le gibier cuit à la broche
N'estoit pas cuit comme il falloit,
Et que pourtant il ne vouloit
Le payer selon ta demande:
Trouve à redire à ton dessert;
L'autre dit que ton vin est verd,
Qu'il ne vaut qu'un sol la feüillette:
C'est un grand rompement de tête
Que celui-là, je le vois bien,
Un bien grand travail est le tien,
Et qui n'est pas imaginable.
Je regarde en une autre table,
Une foule de débauchez

Qui se sont tous escarmouchez
A coups de verres & de tasses,
Lesquels après plusieurs menasses
En viennent à la fin aux coups,
Et se battent comme des fous,
Puisque Monsieur le vin commande
J'en apperçois une autre bande
Qui joüent leur argent au dez :
En cet endroit vous n'entendez
Que juremens & que blasphêmes,
Les uns rouges, les autres blêmes,
Tous en colere font le feu
Par les yeux, voyant que le jeu
Ne leur est pas tout favorable,
Dis-moi donc, pauvre miserable,
Peux-tu bien dire avec raison
Qu'un Paradis est ta maison :
C'est un enfer à le bien prendre
Quant à moi, je ne puis comprendre
Pourquoi tu veux y demeurer,
Puisque tu te dois asseurer
De n'y vivre jamais sans peine,
Que tous les jours de la semaine
Sont des jours penibles pour toi.

LE CABARETIER.

Mademoiselle, excusez-moi,
La peine m'étant profitable
Je la trouve fort agréable,

Je ne sçaurois vivre autrement,
Le travail est mon élement,
C'est mon mêtier, & c'est tout dire,
Je m'y plais fort & je desire
De le faire encore cinquante ans.

LA MORT.

Tu te trompes, quand tu pretends
De croire qu'avec tes excuses
Tu me gagneras, tu t'abuses,
De t'excuser rien ne te sert,
Puisque le nom de Jean Imbert
Je trouve couché sur mon rôle,
Ne crois pas que je sois si folle,
De m'arrêter pour ton caquet:
Vîte donc, trousse trousse ton paquet,
Et suis-moi.

LE CABARETIER.

N'allez pas si vîte:
C'est une affaire qui merite
Qu'on y pense bien meurement,
Vous vous trompez asseurément:
Le paquet s'adresse à mon pere,
Et c'est à lui qu'il vous faut faire
Un si pressant commandement,
Vous verrez effectivement
Un homme qui dans la souffrance
Ne fera point de resistance:
Lors que vous lui commanderez

De partir, vous l'obligerez,
S'il eſt quelque homme ſur la terre
A qui les maux faſſent la guerre,
C'eſt ce pauvre homme alleurément,
La gravelle premierement
Lui fait bien ſouffrir de la peine,
La goute lui donne la géne;
Et dans un état l'a reduit,
Qu'au lit, & le jour & la nuit;
En ſoûpirant, ſes jours il paſſe,
Sans pouvoir bouger d'une place,
Auſſi ſon corps eſt tout couvert,
Ou pour mieux dire tout découvert,
De grands ulceres qui le rongent:
Et qui dans les ennuis le plongent,
Pour le faire toûjours crier,
Et pour humblement vous prier
De n'être pas inexorable
Aux prieres d'un miſerable,
Allez contenter ſon deſir,
Allez, vous lui ferez plaiſir,
Car il vous attend à pied ferme,
Et ſouhaitte cet heureux terme,
Qui doit finir ſes triſtes jours:
Allez donc vîte à ſon ſecours,
Allez, faites-moi cette grace,
Son logis eſt à la grand place
Tout au devant des Recolez,

Allez donc vîtement, allez,
Il vous fera grande careſſe.

LA MORT.

Pour ton pere, rien ne me preſſe,
Il ne doit pas encore ſortir,
Car Dieu le veut faire pâtir,
Il le laiſſe dans la ſouffrance
Afin qu'il faſſe penitence
Des pechez autrefois commis:
En ce pauvre état il la mis,
Afin que par la patience
Il purge bien ſa conſcience;
Les pleurs que ces yeux verſeront
Comme neige la blanchiront:
Et comme l'or de la coupelle
Sort plus luiſant, ainſi plus belle
Du lit ſon ame ſortira:
Encor dix ans il ſouffrira
Pour achever ſon Purgatoire,
Après ce tems comblé de gloire
Pendant toute une éternité,
Nageant dans la felicité
Il bannira toute triſteſſe.

Ce n'eſt pas à lui que s'addreſſe
Ce paquet, c'eſt à Jean Imbert
A la ruë de Quiquimbert,
La choſe n'eſt-elle pas claire?
Il te faut ſans autre myſtere,

Songer à partir, & bien-tôt.

LE CABARETIER.

Que je vous dise encore un mot,
Prenez la peine de m'entendre :
Ce Jean Imbert à le bien prendre,
Et proceder avec raison,
Est mon frere, car sa maison
Est au milieu de cette ruë,
Et la chose bien entenduë,
Il vous faut addresser à lui,
Vous l'obligerez aujourd'hui,
Avec tout son parentage :
Ma parole je vous engage
Que quand entendu vous m'aurez
De mon sentiment vous serez.

LA MORT.

Tu me voudrois donner le change,
Et c'est ce que je trouve étrange,
Je voudrois bien sçavoir pourquoi
Il me recevra mieux que toi ?

LE CABARETIER.

Je suis prêt à vous satisfaire ;
Vous devez sçavoir que mon frere
Exerce l'art de Charpentier,
Entre gens d'un même métier,
Regne toûjours la jalousie ;
Car le demon, la zizanie
Y vient semer le plus souvent,

Mon beau-frere à la tête au vent,
Et comme il n'a pas de cervelle
Pour peu de fait, il prit querelle
Avec un de même métier ;
Qui se rencontra fort altier,
L'injuriant à toute outrance ;
Mon frere outré de cette offense,
Lui donne un grand coup de marteau
Qui le jette sur le carreau,
Tout roide mort, mais la Justice
Veut maintenant qu'on le punisse ;
Et certes avec raison,
On la mis dans une prison,
De laquelle en toute asseurance
Il ira droit à la potence,
Il ne sçauroit faire autrement,
Vous l'obligerez grandement
Si vous lui raviſſez la vie
Dans la prison, l'ignominie
Sur son front ne parêtra pas,
Que si vous hâtez son trépas,
Vous lui rendrez un bon office ?
Allez-lui faire ce service
Avant qu'un infame bourreau
L'étrangle avec son cordeau ;
Hé ! ne tardez pas davantage,
Je l'ai dit, tout le parentage
Bien obligé vous en sera,

Et bien vous en remercira.

LA MORT.

Tu cherches une échapatoire ;
Mais le calice il te faut boire,
C'en eſt fait, deſabuſe-toi,
Vouloir diſputer contre moi,
Pauvre homme, ce n'eſt pas l'entendre,
J'ai commandement d'aller prendre
Jean Imbert le cabaretier,
Non pas Jean Imbert charpentier ;
Tu vois donc la choſe bien claire,
Que je ne dois pas à ton frere,
M'aller attaquer, mais à toi.

LE CABARETIER.

Non pas cela, pardonnez-moi ;
Car puis qu'il en va de la ſorte
Vous vous manquez encor de porte :
Aſſeurément ce Jean Imbert
Sera l'Hoſte du Chapeau verd
Un mien Couſin. Pour le comprendre
Ayez la bonté de m'entendre,
Et quand entendu vous m'aurez
A lui vous vous adreſſerez
Qui ne vous mettra point d'obſtacle.

LA MORT.

Ce ſeroit bien un grand miracle
Si tu me pouvois attraper,
Et de mes pates t'échaper,

Car quand à quelqu'un je m'attache
Jamais la prise je ne lâche :
Mais pourtant pour te contenter,
Je suis d'humeur à t'écouter,
Sois donc court, car le tems me presse,
Pourquoi veux-tu que je m'addresse
A ton Cousin, non pas à toi ?

LE CABARETIER.

Je vous dirai tôt le pourquoi :
Mon Cousin fut de son jeune âge
D'un esprit toûjours fort volage,
Il nous le fit voir en effet,
Car on vit ce jeune cadet
N'ayant que dix-huit années,
Avec un mousquet aux armées,
Qu'il suivit pendant quatorze ans,
Mais il n'y perdoit pas son tems,
S'il avoit pris beaucoup de peine
Il vint avec sa bourse pleine
De bons écus, non pas de vent,
Comme les soldats font souvent,
(Je dis ceci par parenthese)
Comme il vint bien à son aise,
Il se retira doucement ;
Et certes il fit sagement,
Retiré qu'il fut il s'engage
Dans les charges du mariage,
La fille d'un cabaretier

Bien

Bien commode dans son métier
Lui donne droit à la prunelle,
Et comme il la trouva fort belle
Il la fit sans plus marchander
En mariage demander,
La fille lui fut accordée
Aussi-tôt qu'il l'eut demandée,
Son pere le prenant au mot
La lui donne avec un bon dot
Qui lui donna dans la visiere :
Car il la fit son heritiere
De tous ses biens aprés sa mort.
Pour rendre plus heureux son sort,
Dans sa maison il le retire,
Ce qui fit son cousin bien rire,
Et ce n'étoit pas sans raison
Voyant que dans cette maison
Il trouvoit un grand avantage
Ces mariez dans leur jeune âge
Nagent dans le contentement,
Ils ne peuvent faire autrement ;
Le pere en étoit idolâtre,
Et la mere en étoit folâtre,
Ainsi la fille, le beau fils
Avoient trouvé leur Paradis :
Le pere aussi fou que la mere
Ce qu'ils vouloient leurs laissoient faire
On vit aussi ces jeunes gens

Au travail fort peu diligens ;
Mais ce bon tems ne dura guere
Car pere & mere au cimetiere
Vous mîtes tous en même tems,
C'eſt à dire au bout de deux ans ;
Il fallut bien changer de danſe,
La maiſon vint en decadence,
Car ces faineans n'avoient pas
En main la regle & le compas
Pour ſçavoir faire leur ménage :
Mon couſin, quoi qu'il fut volage
Se ſeroit bien accommodé ;
Mais il ne fut pas ſecondé,
Sa femme d'une humeur hautaine
Le commandoit en ſouveraine,
Et reduiſit ce pauvre ſot
En état de ne dire mot ;
Et lui permettre de tout faire,
Quoi que mauvaiſe ménagere,
Enfin elle a ſi bien conduit :
Que la maiſon elle a reduit
En un très-mauvais équipage ;
Ce pauvre malheureux enrage
Voyant que dans ſi peu de tems
Il eſt au rang des malcontens.
Ce qui fait plus grand ſon martyre,
Je n'oſe quaſi vous le dire,
Il faut vous le dire pourtant

Le ſujet étant important.
Comme ſa femme eſt jeune & belle
Il ne la trouve pas fidelle,
Car la méchante, elle ſalit,
Avec des favoris ſon lit;
La choſe eſt tellement publique
Que le monde lui fait la nique,
Et ſe mocque du pauvre ſot
Qui le ſouffre ſans dire mot:
Il eſt obligé de le faire,
Car la force le lui fait faire.
Vous voyez bien ce pauvre fat
Qui dans ce malheureux état,
Dans une juſte impatience,
A recours à vôtre aſſiſtance;
Qui déplorant ſon triſte ſort
Dit cent fois, que ne ſuis-je mort,
Voilà comme le tout ſe paſſe.
Allez, faites-lui cette grace
De le tirer de ce tourment,
Et ne perdez pas un moment
Pour l'aider à couvrir ſa honte.

LA MORT.

Tu ne ſçaurois trouver ton conte
En diſputant avecque moi,
Pauvre homme deſabuſe-toi,
Il faut avaller la pillule,
Vois-tu, jamais je ne recule,

Tu perd ton tems de t'excuſer,
Et de me vouloir propoſer
Ton Couſin pour tenir ta place,
Vraiment n'as-tu pas bonne grace ?
Ton Couſin eſt bien Jean Imbert,
Mais c'eſt l'Hôte du Chapeau verd,
Et ma commiſſion m'ordonne
De voir l'Hôte de la Couronne,
C'eſt toi ſeul que je dois chercher,
Il ne faut pas donc tant prêcher :
Tu vois bien que la choſe eſt claire,
Il te faut le voyage faire :
Et je te ferai confeſſer,
Que tu ne peux t'en diſpenſer.

LE CABARETIER.

Mais, dites-moi, pourquoi mon pere,
Pourquoi, mon couſin, & mon frere
Voulez-vous laiſſer tant pâtir ?
Ils voudroient du monde ſortir
Pour mettre fin à leur ſupplice,
Et cependant quelle injuſtice ?
Vous ne faites pas conte d'eux
Qui vous font tous les jours des vœux
Et vous venez batre à ma porte,
Pour me commander que je ſorte
De ma maiſon tout promptement,
Où je paſſe tout doucement
Les jours d'une agréable vie :

Quelle fureur : quelle manie !
Je m'emporte ; pardonnez-moi.

LA MORT.

Ce n'eſt pas moi qui fais la loi ;
C'eſt le grand Maître qui l'ordo
C'eſt lui qui les ordres me donne
De proceder de la façon,
Dois-tu pas bien petit garçon,
Pauvre inſenſé, trouver à mordre,
A ce que je fais par ſon ordre,
Je ne devrois pas t'écouter :
Mais pourtant, pour te contenter,
Par une grace, mais bien grande,
Je ſatisfais à ta demande,
Car quand je porte quelque loi
Aucun ne doit dire pourquoi ?

Tu ſçais bien que quatorze années
Ton couſin a dans les armées
Porté les armes pour le Roi :
Pendant ce tems, dans cet emploi
Il a commis dix mille crimes
Deſquels les vols ſont les minimes :
En toute ſaiſon, en tout lieu
Il a vomi contre ſon Dieu
Mille blaſphemes de ſa bouche,
De cent maris ſalis la couche
Dans la terre des ennemis,
En diſant qu'il étoit permis

De mener une telle vie ;
Faut-il pas que l'ignominie
Lui réjailliſſe ſur le front ?
Et qu'il boive le même affront
Qu'à ces maris il a fait boire,
Le méchant tiroit de la gloire
De tous ces maux qu'il commettoit ;
Même en raillant il s'en vantoit :
Dieu pour punir ſon inſolence,
Et châtier ſon impudence
L'a mis en l'état que tu vois,
Où tous les jours lui ſont des mois ?
Il eſt malheureux ſur la terre ;
La pauvreté lui fait la guerre,
Il eſt l'Hoſte du Chapeau verd,
Son cabaret eſt bien ouvert ;
Mais on n'y voit entrer perſonne ;
Ce beau titre chacun lui donne
Du cabaret de tout y faut ;
Et par la ville on dit tout haut
Qu'il merite cette infamie,
Car chacun ſçait fort bien la vie
Qu'il a menée étant ſoldat :
Voilà pourquoi dans cet état
Le bon Dieu veut que je le laiſſe
Juſques à l'extrême vieilleſſe
Afin de le faire pâtir :
Maintenant veux-tu repartir

A tout ce que je te propose ?

LE CABARETIER.

Je ne dis rien, ma bouche est close:
Je suis bien vôtre Jean Imbert:
Helas ! vous me prenez sans verd :
Encore un coup, quelle apparence
Qu'en l'état où je suis je pense
A déloger si promptement,
Sujet d'un grand étonnement
Vôtre procedure me donne !
Je ne desoblige personne,
Et je vous jure sur ma foi
Que le monde est content de moi,
Et qu'à tous je suis agréable.
Si mon Cousin est haïssable
Pour les crimes qu'il a commis,
S'il ne s'est fait aucun amis
Sa vie étant trop débordée
Qu'il a le malheureux menée,
Je suis plus fortuné que lui,
Car j'ai si bien fait qu'aujourd'hui
Tout le monde me fait caresse :
Vous voyez bien comme on se presse,
Pour venir à mon cabaret ?
C'est qu'on me trouve toûjours prêt
Pour leur bien coëffer une table :
Puis qu'à tous je suis agréable,
Puisque je fais plaisir à tous

Las! mon Dieu, pourquoi voulez-vous
Contre moi vous mettre en colere ?
Qui ſuis au monde neceſſaire ;
Le public perdroit à ma mort,
Ne lui faites donc pas ce tort ?

LA MORT.

C'eſt une plaiſante défaite
Que la tienne, ma pauvre bête,
Tout ce que tu viens d'avancer
Eſt un ſujet pour me pouſſer
A ne te faire point de grace
Sçai-je pas comme tout ſe paſſe,
Comme au public ton cabaret
Apporte un bien grand interêt,
Et je t'en veux laiſſer le juge.
Dis-moi ? N'es-tu pas le refuge
Des francs goulus, & débauchez
Qui commettent là cent pechez,
Lors que du vin pleine eſt leur tête ?
Dis-moi ? N'és-tu pas la retraite
Des Ecoliers, des jeunes gens ?
Et d'un grand nombre d'Artiſans
Qui quittent ſouvent leur boutique
Pour te donner de la pratique,
Et prenant un friand repas
Pendant que leurs femmes n'ont pas
Ny pain, ni vin dans leur ménage,
Pour n'en dire pas davantage

Me sçais-tu pas bien pauvre sot
Que tu m'as confessé tantôt
Tout ce que je viens de te dire ?
Tu me donne sujet de rire
Disant que le public perdra
Quand déloger il te faudra
De ta caverne malheureuse
Au public si pernicieuse
Pour les crimes qu'on y commet :
Il en faut sortir, c'en est fait.

LE CABARETIER.

Vôtre discours est veritable,
Il me sera bien profitable :
Je confesse à mon grand regret
Qu'on a fait dans mon cabaret
Tout ce que vous venez de dire,
Je vous dis, comme je desire
D'en sortir, & j'en sortirai?
Quelque autre trafic je ferai
Pour y pouvoir gagner ma vie,
Je n'ai pas manqué d'industrie
Pour pouvoir amasser du bien,
J'en aurai pour mon entretien,
Sans m'amuser à la taverne,
Je suis content que l'on me berne,
Si jamais de cabaretier,
On me voit faire le métier
Puisqu'vôtre ordonnance est telle

Vous pouvez donc, Mademoiselle,
Vous retirer tout doucement.

LA MORT.

Après un si beau compliment
Tu crois que je ferai retraite,
Et que nôtre paix sera faite;
Desabuse-toi, pauvre sot,
Car pour te dire le bon mot,
Il faut mourir sans plus attendre.
Ton compte il te faut aller rendre
A ton Dieu tout presentement,
C'est là que rigoureusement
Sera ta vie examinée,
Que si bonne tu l'as menée,
Tu seras dans le Paradis,
Mais au contraire, je te dis
Que si ton ame est criminelle
Pour n'avoir pas été fidelle
A tous ses saints Commandemens,
Il t'a preparé des tourmens
Qui ne sont pas imaginables,
Puis qu'en enfer avec les diables
Pendant toute une éternité,
Ton Dieu justement irrité
Te fera ressentir son ire:
Autre chose je ne veux dire,
Je te laisse le penſement
D'aller subir ce jugement.

LE CABARETIER.

Il ne faut pas que je vous mente,
Vous me jettez dans l'épouvante
Vous entendant ainſi parler ;
Je ſuis bien mal prêt, pour aller
Devant ce Juge comparêtre,
Helas voudriez-vous me permettre
De prendre le tems d'y ſonger !
Afin que je puiſſe ranger
Tous les articles de mon conte,
Car ne ſçaurois qu'à ma honte
Le lui preſenter tel qu'il eſt :
Je conſidere qu'en effet
En ma maiſon ſe ſont commiſes
Mille crimes, mille ſortiſes
Que je pouvois bien éviter,
Mais le deſir de profiter
Me faiſoit ſouffrir ces ſottiſes
Qui ne pouvoient être permiſes :
Mais ſera-t-il dit qu'aujourd'hui
Je doive des pechez d'autrui
Et des miens être reſponſable
Devant ce Juge redoutable ;
Je ſens mes cheveux heriſſer
Quand à cela je veux penſer.

LA MORT.

Ton conte il te faut aller rendre,
Tu perd ton tems que d'entreprendre

D'avoir un delai, c'en eſt fait :
Que ſi ton conte n'eſt pas prêt
Pour moi, je ne ſçaurois qu'y faire,
Il n'eſt point là d'autre myſtere,
Il y falloit avoir penſé,
Maintenant le tems eſt paſſé
Il faut avaller la pillule
C'en eſt fait, la chandelle brûle,
Tes diſcours ſont tous ſuperflus,
Vas t'en, tu ne parleras plus.

LA MORT AU PARTISAN.

LA MORT.

ALTE, ne cours donc pas vîte,
Repoſe un peu dedans ce gîte,
Je n'ai pas encore ſçû ton nom,
Pourtant j'ai ſçû par le renom,
Que tu t'appelles homme d'affaire :
Je n'en dis pas rien le contraire ;
Car cette grande nation
Te tient en reputation.
Ne connois-tu pas à ma mine,
Mon ſort, mon nom, mon origine,
Il n'eſt beſoin de t'expliquer
Ny davantage differer,

Ce que j'ai dessein de te dire
Où trouveras-tu à redire :
Sans tes qualitez déroger
Il faut à present déloger :

LE PARTISAN.

O Dieu ! quelle étrange nouvelle
Qui me surprend bien la cervelle,
C'est à quoi je n'ai pas pensé
Non plus que fait un insensé ;
Je vous supplie bien de croire
Que toûjours je ferai grand gloire,
De vous rendre tous mes honneurs
Et des respects & des faveurs :
Dans toute sorte de rencontre
Et tout ainsi que je vous montre,
Et que je pretens faire voir
Que je ne suis pas sans pouvoir :
Je marche sur la terre & l'onde,
Et parcours la machine ronde,
Ayant toûjours les yeux ouverts
Pour visiter tous les couverts,
Les chambres, les bas & les caves
Les monts & les valons concaves :
Les bois, les forêts, les ruisseaux,
Aussi bien que tous les Châteaux,
Les villes, les bourgs & villages
Les étangs & les marécages,
Les Isles & accroissemens

Qui se font je ne sçai comment,
Au milieu des grandes rivieres
Toûjours par étrange maniere.
De tout cela j'en fais rapport
Au Ministre mon seul support,
A qui je fais toûjours connoître
Qu'il ne peut pas jamais paroître,
Plus riche que quand on sçaura
Que toutesfois qu'il vous plaira:
Nous avons des grandes richesses
Sans peine, ni sans des angoisses,
De ce que je vient de citer
Et sans dessein de vous dicter,
Un nombre infini d'autres choses
Qui ne peuvent pas être encloses:
Je vous prie de tout mon cœur
De me faire cette faveur,
Que vous ne m'ayez en memoire.

LA MORT.

N'es-tu point un plaisant Gregoire,
Je crois que tu n'as point d'esprit
De répondre ainsi par écrit,
Je veux que de la propre bouche
De moi qui maintenant te touche,
Tu sçache & tienne pour certain
Que rien n'échape de ma main:
Veüille ou non il faut que tu fasse
Un voyage de long espace,

Je desaprouve tes raisons,
Elles ne sont point de saison :
Je ne voulus jamais entendre
Les raisons du grand Alexandre,
Non plus que celles des Cesars
Qui ne croyans pas aux hazards,
S'estimoient des dieux indomptables ;
Cependant tient pour veritable,
Qu'avec même facilité
Et sans m'être debilité,
Je les ai mis dans les alarmes
Et leur faisant quitter les armes,
M'ont suivi comme des captifs
Au lieu où je les ai reduits,
Il est donc tems de se resoudre.

LE PARTISAN.

Madame, il en faut donc découdre,
Et rien ne vous peut émouvoir
Ainsi que vous faites sçavoir.

LA MORT.

A raison tu m'appelles Dame,
Et ne crois pas que tu me blâme,
Quoi qu'il te semble de railler
En t'éforçant de rimailler :
Je suis la veritable Dame,
Qui sans fer, sans feu & sans flâme,
Dominant sur tout l'Univers
Sur les bons & sur les pervers,

Les reduis tous dans la pouſſiere.

LE PARTISAN.

O trop éfroyable meurtriere,
Faites, s'il vous plaît, reflexion
Sur l'état de ma condition :
Je ſuis homme conſiderable
Dans le Royaume remarquable,
Et l'on parle plûtôt de moi
Que l'on ne fait preſque du Roi :
L'on tient que j'ai bonne caboche
Car qui que ce ſoit qui m'approche,
J'écoute bien ce qu'il me dit
Et ce qui me met en credit,
Je lui donne ſi clair entendre
Qu'il n'a pas peine de comprendre,
Que jamais ſans s'épouvanter
Il nous faut toûjours inventer :
En quoi, ſur quoi l'on pourra prendre
Sans jamais s'obliger de rendre,
Des deniers des bonnes levées
Qui ſe retirent ſans riſées ;
Sur tout & un chacun un peu
En diſant toûjours c'eſt trop peu.

LA MORT.

Qu'eſt-ce que tu me fais entendre ?
As-tu deſſein de me ſurprendre ?
Tu crois peut-être en m'amuſant
Eviter le coup tout-puiſſant

Du faulx & de ma javeline
Qui n'épargnera Jaqueline,
Non plus que maître Bernardin
Que je traite comme coquin :
Uſant de ma ſeule puiſſance
Qui eſt hors de ta connoiſſance,
C'eſt pourquoi ne raiſonne plus
D'oreſnavant ne fais refus,
De me ſuivre à grande journée
Dans le lieu de ta deſtinée.

LE PARTISAN.

Hela ne me preſſez pas tant !
Encor faut-il donner du tems
A tous ceux qui ſont de ma ſorte :
Voyez comme je me comporte,
Je ne ſuis pas rien du commun
J'ai du pouvoir ſur un chacun,
Je veux que vous ſçachiez, en ſomme
Que ſi je ne ſemblois un homme,
On me rendroit en verité
L'honneur d'une divinité :
Lors que je paſſe par la ruë
Il n'eſt nul qui ne me ſaluë
En admirant mon grand bonheur
Ils requierent tous ma faveur,
Dans tous leurs plus mauvaiſes affaires.

LA MORT.

De tout cela je n'ai que faire,

Tu réponds comme un insensé,
Tu n'as, je crois jamais pensé,
Que je n'écoute point tes aises
Que je n'estime que des fadaises :
Et je te dis de vive voix
Que tu n'obtiendra rien de moi.

LE PARTISAN.

Peut-être encor que par mégarde
Vous n'avez pas jamais pris garde,
Que je suis toûjours dans la Cour
Où je fais mon plus grand séjour:
Là j'aperçois les belles choses,
Et tout ce que je vous propose,
Des Draps, des brocatels si beaux :
Des points ds Genes, des joyaux,
Des diamans, des riches perles,
Des ornemens que l'on appelle ;
Des escarboucles, des rubis,
Qui ne sont pas d'un petit prix :
Et grand nombre de pierreries
Qui sont sans dire menterie,
Des veritables ornemens
Des Rois, des Reines seulement,
L'or & l'argent en apparence
Font voir en saine conscience,
Que le sujet trop opulent
Fera la guerre assurément ;
Ou à son Roi ou à son Prince,

Et ruinera encor la Province ;
C'eſt là où je m'employe ſi fort
Que jamais ne ſonge à la mort :
Sur toutes ces grandes richeſſes
Sans y apporter la ſoupleſſe :
Je trouve bien-tôt l'invention
Aiant fait ma ſupputation,
De lever impôts & des tailles
Et de nuit & jour je travaille,
Pour examiner la valeur
L'enchere, le prix & l'honneur ;
Des Offices de la Province,
Et quoi que des dents pluſieurs grin-
J'en ai diminué le prix [cent,
J'en fait pire que je ne dis,
J'ai fait ſur tous des bonnes taxes
Que je rapporte dans la maſſe,
Et mon deſſein ne finira
Que dans le tems que tout ira,
Dans la reforme generale
Qui eſt la vraye cauſe cauſale,
Que je vœux tondre ſur un œuf
N'épargnant pas ni huit ni neuf,
Jugez ſi je ſuis ſans affaire.
O mort qui m'êtes ſi contraire !
J'ai dans l'eſprit d'autres projets
Qui ne ſont pas encore prêts,
Qui ne ſe mettront en lumiere

Que par une étrange maniere,
Vous le verrez dans peu de tems,
Madame, je ne serois contens,
Si vous le trouvez agréable
Autant qu'il seroit équitable
De vous retirer loin de moi,
Car je vous jure sur ma foi,
Que depuis que je suis sur terre
Je n'ai jamais fait autre gloire,
Que d'en prendre de toute main
Ce qu'est encor plus inhumain,
Et sur la mort & sur la vie.

LA MORT.

A ce mot je reste ravie;
C'est donc ainsi que tu te croi
Pouvoir venir à bout de moi:
Tu crois que je ferai retraite
Et que nôtre paix sera faite,
Quand tu dis faire ton effort
D'en prendre jusques sur la mort:
Je te trouve peu raisonnable,
Mais tu sera plus punissable
Par ce trop peu de jugement
Que tu témoignes maintenant,
Et jusques-là tu me menaces
D'imposer sur la mort des taxes:
Infame & ridicule sot!
De lâcher aujourd'hui ce mot;

Je ne te crains ni te redoute
Et tu ne dois pas mettre en doute,
Qu'il te faut faire ton paquet
Pour venir dedans mon parquet.

LE PARTISAN.

Ah! Madame, miſericorde,
Il eſt beſoin qu'on me l'accorde:
Vous n'avez pas eû le ſujet
Aucunement de vous fâcher,
Vous êtes piquée d'une choſe
Qui ne merite pas qu'on gloſe:
Ce mot que vous interpretés
Sur vous avoir été jetté,
Ce n'eſt pas vous à qui je parle
Mais bien à ce gros richard d'Arle,
Pour dégraiſſer un peu ſon or
Son argent & tout ſon treſor.

LA MORT.

Je ne reçois plus tes excuſes
Il n'eſt plus tant que tu refuſes
De m'accompagner pas à pas
Pour t'en aller dans le trépas.

LE PARTISAN.

Madame, encor un mot de grace,
Que deſirez-vous que je faſſe
Je ſuis prêt à vous obeïr
Si vous permettez de m'ouïr,
Je ſuis la perſonne publique

Neceſſaire à la République,
Il faut que je ſois en état
Pour faire ſubſiſter l'Etat;
C'eſt une affaire d'importance
Qui merite bien qu'on y penſe,
Tréve! Madame, pour un tems,
Je vous payerai tout content,
Si vous me faites cette grace
Que de differer ma diſgrace,
C'eſt une grande obligation
Que moi & toute la Nation,
Aurons toute particuliere.

LA MORT.

Maintenant tu me fais bien rire?
C'eſt trop amuſer le métier
Tu m'entretiens ainſi dès hier,
Je n'ai plus de réponſe à faire
Car j'ai beaucoup d'autres affaires,
Qui me ſont bien plus important
Et il faut que d'ici en ſortant,
Je m'en aille à grande viteſſe
Dans le Royaume de la Grece;
Partiſan quitte donc ce lieu
Va t'en au jugement de Dieu,
Rendre compte de ta recepte
Et des treſors & des caiſſettes;
Tu trouveras au jugement
Tous tes crimes aſſurément

Ecrits dans ce livre de compte
Que tu ne verras pas ſans honte :
Tes Accuſateurs y ſeront
Qui devant Dieu t'accuſeront,
Des crimes d'où ſeras coupable
Et qui te rendent haiſſable,
A Dieu & aux heureux Eſprits
Et dans cet horrible débis :
L'orphelin avec la veuve
Ne te douront aucune tréve,
Mais s'éleveront contre toi
Ce ne ſera pas ſans effroi,
Leſquels dès la premiere approche
Te feront des fâcheux reproches :
En te diſant, va malheureux !
N'eſpere rien plus que les feux,
Four punition de ta malice
Etant ton éternel ſupplice,
Que t'a ſervi l'avidité
Et que tu n'as jamais quitté,
Pour amaſſer tant de richeſſes
Vivans dans les delicateſſes,
Au préjudice des enfans
De tant de pauvres innocens,
Et d'une infinité de meres
Qui ſon reſtez dans la miſere
Contraintes de mandier leur pain
Ou de mourir de male faim.

LA MORT

A UN AVOCAT nouvellemment marié à une jeune, belle & riche femme.

LA MORT.

MONSIEUR l'Avocat je vous donne
Une nouvelle non pas bonne :
Car elle vous dit qu'il vous faut
Tout promptement & sans défaut
Quitter vôtre chere Isabelle,
Qu'à vos yeux, vous trouvez si belle,
Allez donc vîte, hatez le pas,
Si non vous ne la verrez pas,
Dans un quart d'heure encor vivante.

L'AVOCAT.

Cette nouvelle est surprenante,
Et surprenante au dernier point :
Je viens de dîner avec elle,
Et j'ai vû que mon Isabelle
A, Dieu merci, fort bien dîné,
Pour moi, je suis bien étonné,

De

De ce que vous venez de dire.

LA MORT.

Tout de bon, je le dis sans rire,
Ne faites pas le délicat,
Il vous faut (Monsieur l'Avocat)
Quitter cette charmante femme.

L'AVOCAT.

Cela me donne au vif dans l'ame;
Et je ne puis m'imaginer,
De voir ma femme bien dîner,
Et qu'il faille, qu'au bout d'une heure,
Quoi que bien gaillarde, elle meure,
Voyez-vous, cela m'etourdit.

LA MORT.

Elle a dîné, vous l'avez dit,
Avec tout cela vôtre blonde
Ira souper à l'autre monde,
Il ne se peut faire autrement.

L'AVOCAT.

Et quoi? je dois si promptement
Quitter ma charmante Isabelle?
Helas! je ne suis avec elle
Que depuis six mois & six jours.

LA MORT.

Ton Isabelle a fait son cours,
Elle a devuidé sa fusée:
Car depuis le tems qu'elle est née
Elle étoit soûmise à mes loix:

Elle doit mourir : les six mois,
Et six jours de son mariage
Ne lui donnent point d'avantage.
C'en est fait, elle doit mourir,
Tu ne la sçaurois secourir,
Il faut qu'elle perde la vie.

L'AVOCAT.

Helas ! si vous avez envie
De mettre au jour vôtre pouvoir
De grace, faites-le valoir
Dessus ces femmes insolentes,
Imperieuses, & méchantes,
Qui desesperent leurs maris,
Et qui se font des favoris, [ches:
Qui bien souvent soüillent leurs cou-
Ce sont ceux-là, qui de leurs bouches,
Vous implorant vôtre secours,
Et vous demandent tous les jours,
De leur vouloir faire la grace,
Que leurs femmes prennent leur place
Dans le nombre des trépassez,
Sans formalité de procez

Ha ! que la liste en est bien grande,
De ceux qui font cette demande :
Secourez donc ces malheureux
Qui tous les jours vous font des vœux,
Et demandent vôtre assistance
Pour les tirer de leur souffrance

Secourez donc ces affligez
Qui vous feront bien obligez;
Et ne soyez pas si cruelle
Que d'enlever mon Isabelle
Avec qui je suis si content ;
Vous êtes aveugle, pourtant
Vous n'avez pas cet avantage
Que de voir ce charmant visage
Je dis, que si vous le voyez,
Etonnée vous en seriez,
Et diriez, que mon Isabelle
Telle qu'elle est, n'est pas mortelle.
Et ce n'est pas tant seulement
Son visage, quoi que charmant,
Qui la fait voir tant agréable :
Ce qui la rend encor aimable,
Est sa grace, son entretien,
Sa belle taille, son maintien.
En ouvrant seulement la bouche,
Son discours vivement me touche,
Elle parle modestement,
Son ton de voix est si charmant ;
Qu'il me chatoüille mon oreille.
C'est une femme sans pareille,
Puis que je dis la verité,
Je vous la dis sans vanité,
Auriez-vous donc bien le courage,
Que de mettre un si beau corsage

Si promptement dans le tombeau.

LA MORT.

Ha ! Monsieur l'avocat ! tout beau,
Et tout bellement je vous prie,
Vous êtes & juge & partie,
Puis qu'il s'agit de vôtre fait,
Je dis que vous êtes suspect.
Vous êtes peut-être en arriere ;
Au regard de cette matiere,
Non, vôtre Isabelle n'a pas
Ni tant d'attraits, ni tant d'appas.
Les amoureux pour l'ordinaire
Sont abusez en cette affaire,
On remarque qu'ils ont les yeux,
Ou bien fermez, ou chassieux,
En regardant une maîtresse,
Quand l'amour violent les presse,
Et qu'ils en sont embeguinez :
Ces gens là sont tant obstinez,
Qu'ils la trouvent toûjours plus belle,
Encor qu'elle ne soit pas telle :
Mais je vous veux sans marchander,
Ce que vous dites accorder,
Que vôtre Isabelle est charmante,
Toute belle, toute riante ;
Et plus que tout cela, cent fois.
Que concluez-vous ? que je dois
La laisser vivre dans le monde ?

Ce sont des raisons à la fronde :
Et des raisons sans fondement ;
Ecoutez-moi voici comment :
Judith étoit femme très-belle,
Holoferne la trouve telle :
L'Ecriture nous avertit
Qu'elle l'étoit sans contredit,
Rachel étoit belle à merveille,
Sara n'avoit pas sa pareille ;
Esther étoit riche en beauté ;
Assuere en fut transporté :
Mais encor qu'elles fussent belles,
Je leur ai dressé des querelles ;
Avec tous leurs charmans appas,
Je leur ai fait doubler le pas,
Pour à l'autre monde se rendre.
Je le dis pour vous faire entendre
Qu'avec moi rien n'avancerez,
Et toûjours là vous en serez :
Il vous faut quitter cette idole,
Vôtre remontrance est frivole,
Le guichet elle passera,
C'en est fait : elle avallera
Comme les autres la pillule,
Et tôt, car la chandelle brûle.

L'AVOCAT.

Je suis obligé de l'aimer
Sa vertu la fait estimer,

Elle m'aime d'amour extrême,
Et je l'aime comme moi-même
Puis que j'en suis adorateur : (cœur,
En deux corps, nous n'avons qu'un
Qui la même chose respire,
Ce qu'elle veut je le desire :
Car mon vouloir n'est que le sien,
Et son desir n'est que le mien :
En l'aimant, je suis raisonnable,
C'est une femme toute aimable,

LA MORT.

Mais je m'étonne quand tu crois,
D'avoir penetré dans six mois,
Le profond de sa conscience :
Il falloit plus d'experience,
Pour la connêtre entierement,
En ce premier commencement.
Je veux qu'elle soit bien traitable,
D'une humeur douce & sociable,
Qu'elle vous fasse les yeux doux,
Mais (pauvre fat) que sçavez-vous,
Ce qu'elle cache dans son ame ?
Que sçacez-vous, si vôtre femme
Vous aime, comme vous l'aimez ?

L'AVOCAT.

De ce côté, je vous promets,
Qu'elle n'est pas dissimulée ;
Non, son ame n'est pas fardée,

Elle telle, que je vous dis:
Dans ſon cœur clairement je lis
Qu'elle eſt toute franche & naive
Hé de grace! donc, qu'elle vive;
Et ce qui vous doit obliger,
Encor de ſes jours prolonger,
Elle eſt devote comme un Ange.

LA MORT.

Tu crois me donner le change.
Tu crois d'être dans un Parquet,
Au Parlement, ou ton caquet
Débité de fort bonne grace,
Aux cœurs des Juges trouve place,
Qui t'accordent ce que tu veux.
Non, non, je ne ſuis pas comme eux,
Ton Iſabelle eſt bien devote;
Tu dis, quelle n'eſt pas bigote,
Qu'elle eſt un miroir de vertu,
Je te l'accorde, que veux-tu,
Qu'elle ſoit pourtant immortelle?
Abus! ſottiſe! bagatelle!
Elle eſt bien devote, tant mieux:
Elle doit prendre dans les Cieux
Au plûtôt une bonne place.
Vraiment vous avez bonne grace,
Je vous en croyois bien plus ſçavant,
Lors que j'entre dans un Convent,
C'eſt là, que des Religieuſes

Je rencontre qui sont pieuses,
Remplies de l'amour de Dieu :
Il n'est pourtant point de milieu.
Je ne fait pourtant point de tréve
Avec elles, je les enleve,
Et les contrains à déloger.
C'est donc en vain, que de songer
Que j'en fasse avec Isabelle.
Vois-tu bien, sa playe est mortelle,
Elle ne sçauroit en guerir ;
S'en est fait elle doit mourir,
S'en est fait il en faut découdre.

L'AVOCAT.

O Dieu ! qui pourra se resoudre ?
Mon Isabelle est aux abois !
Qui me l'eût dit, depuis six mois
Que le Curé nous mit ensemble ?
Je fremis, je palis, je tremble,
Voyant qu'il nous faut separer.
Que dois-je en ce monde esperer,
Separé de mon Isabelle ?
Ha ! que je voudrois bien pour elle
Si je pouvois subir son sort,
Je vous embrasserois, ô mort !
Avec un gracieux visage.
Ha ! que je ferois ce voyage
Pour elle, mais de fort bon cœur.
Non, non, je n'aurois point de peur,

Vous me seriez fort agréable.

LA MORT.

Je ne suis pas inexorable,
Tes regrets m'ont touché le cœur,
Je crois que tu n'es pas menteur,
Tu cheris tant ton Isabelle,
Que tu veux bien mourir pour elle,
C'est le trait d'un fidel amant,
Et c'est aimer parfaitement,
Que d'en user de la maniere,
De maris on ne trouve guere,
Qui veüillent faire comme toi,
Qui le doit sçavoir mieux que moi?
Je vois des maris bien folâtres,
Et de leurs femmes idolâtres,
Qui les aiment au dernier point;
Mais le moule de leur pourpoint,
Ils n'exposent jamais pour elles,
Quoi qu'elles soient bonnes & belles.
(C'est ce qu'on voit bien rarement)
Dispose-toi donc promptement,
Va preparer ton équipage
Si tu dois faire ce voyage,
Duquel on ne revient jamais.

L'AVOCAT.

J'aime bien Isabelle, mais

C'eſt une affaire d'importance,
Qui merite bien qu'on y penſe,
Il y faut aller bellement,
Et non pas precipitément,
Veüillez donc, s'il vous plaît, m'entendre.

LA MORT.

Pour moi, je ne ſçaurois comprendre
Ce que tu me veux dire; & quoi?
Te veux-tu bien mocquer de moi?
J'ai droit de te faire querelle.
Tu veux mourir pour Iſabelle,
Me dis-tu, je te prens au mot,
Après cela, tu fais le ſot,
Et tu dis, mais, que veux-tu dire?
Avec ton mais; peux-tu bien rire,
Et te joüer avecque moi?

L'AVOCAT.

A Dieu ne plaiſe, ſur ma foi,
Je vous honore, & vous reſpecte,
Ha non! je ne ſuis pas ſi bête,
Que de vouloir vous offenſer,
Que Dieu me garde d'y penſer.
Comme vous êtes raiſonnable,
Trouvez, s'il vous plait agréable
Que je vous diſe librement,
Et la raiſon, & le comment,
(Si de parler il m'eſt loiſible)

Pourquoi je veux, s'il m'eſt poſſible,
Ce prompt voyage differer,
Duquel vous voulez m'aſſurer,
Qu'on ne voit revenir perſonne.

LA MORT.

J'en ſuis contente, je te donne
La liberté de t'expliquer.

L'AVOCAT.

Encor un coup, de vous picquer
Je n'ai jamais eu la penſée,
Ne ſoyez donc pas offenſée,
De ce que j'ai dit ci-devant.

LA MORT.

Autant en emporte le vent,
Venons au fait, que veux-tu dire?

L'AVOCAT.

Que je reconnois vôtre empire.

LA MORT.

Tu ne ſçaurois faire autrement,
Parle, tréve de compliment.

L'AVOCAT.

Vous ſçaurez donc, que de Grenoble
Je ſuis natif, mais non pas noble,
Car mon pere étoit Procureur:
Il mourut par un grand malheur,
Vous ſçavez ſa triſte avanture.

LA MORT.

Je le ſçai bien, elle eſt dure,

Il eſt paſſé, n'en parlons plus,
Tous tes diſcours ſont ſuperflus.

L'AVOCAT.

Je recüeillis ſon heritage,
Tout ſeul ſans faire aucun partage,
Il n'avoit autre enfant que moi.
Après ſa mort j'eus de l'emploi,
Pour pourſuivre un procés à Nantes,
Pour des choſes bien importantes
Où nous étions les demandeurs:
De leur côté les deffendeurs,
N'épargnent rien pour ſe deffendre,
Et ne vouloient jamais entendre
A faire un accommodement,
Nous plaidons & bien chaudement,
Sans propoſer aucune tréve:
Dans ce tems une jeune veuve
Je voyois devant mon logis,
A l'enſeigne de Montargis,
Je le voyois ſouvent paréitre
Tout vis-à-vis de ma fenêtre:
La voiant, j'en fus amoureux,
Elle de moi, nous voilà deux
Atteints de même maladie:
Je trouve la veuve jolie,
Et cette veuve trouve en moi
Un je ne ſçai, je ne ſçai quoi,
Qui fait qu'elle me trouve aimable,

Je connus que bien agréable,
Elle me trouvoit à ses yeux :
Elle connût encore mieux,
Qu'à mon goût je la trouvois belle,
Qu'elle avoit blessé ma prunelle :
Nous voilà donc à deux de jeu,
Car chacun donne, & prend du feu,
Pendant toutes ces entrefaites,
Et nos petites amourettes,
J'appris que cette veuve étoit
Veuve d'un Marchand, qu'elle avoit
Dix mille écus en mariage,
Et que vingt ans faisoient son âge,
C'étoit pour un pauvre garçon,
Un fort agréable hameçon.
Je me resous, & prends courage
De lui parler de mariage,
Au peril d'avoir un refus :
Mais je demeure bien confus,
Dans une allegresse bien grande,
Quand elle agrea ma demande,
Ses parens se roidissent tous,
Crient, pestent, & font les fous
Pour empêcher ce mariage :
Mais elle de son parentage
Se va mocquant, elle n'avoit
Pere ni mere, elle vouloit
Se marier a sa fantaisie.

Dans ce tems, qu'on peſte, qu'on crie:
Le ſieur Curé lui paît la main
Le voulez-vous ? dit-elle, *Amen.*
Cette parole ſolemnelle
Me fit le Mari d'Iſabelle,
En dépit de tous ſes parens.
De mon procez en même tems
J'eus un Arrêt fort favorable,
Un arrêt autant ſouhaitable,
Que j'avois pû le demander,
Iſabelle ſans marchander
Retire l'argent de ſa dotte,
Et comme elle n'étoit pas ſotte,
En banque elle avoit cet argent,
Il me fallut pas le Sergent,
Afin de ſe le faire rendre;
Ni pour m'obliger à le prendre.
Me voilà le Roi des contens,
Puis que j'étois en même tems
Maître de ſon argent, & d'elle.
Ses parens me dreſſent querelle,
Et jurent par leur grand juron,
Qu'Iſabelle le veüille ou non,
Ils me feront perdre la vie:
Elle qui n'avoit pas envie,
Que ſes parens me fiſſent tort,
L'aiant appris, me dit d'abord
Que pour éviter leur colere,

Tout ce que nous avions à faire,
Etoit de quitter le Païs:
A ce mot je me réjouis,
Je suis hors de moi, je me pâme
En considerant que ma femme,
A de l'affection pour moi,
Et je suis content comme un Roi.
Sur les paroles obligeantes:
Car de me retirer à Nantes,
C'est à quoi je songeois le moins:
Nous employons donc tous nos soins,
Pour songer à nôtre retraite:
Et la chose fut bien-tôt faite;
Car dans Grenoble je me vois
Dans ma maison au bout d'un mois,
Que dura tout nôtre voyage.
Mes parens de mon mariage
Furent tous contens, & joyeux,
Et firent tous à qui mieux mieux:
Avec des grandes allegresses,
Des civilitez, des caresses,
A mon épouse, qui vraiment
Etoit un sujet tout charmant,
Pour captiver leur bien-veillance:
Tout est dans la réjoüissance,
Mes parens, mes amis contens.

LA MORT.

Je ne sçai comme tu l'entens,

Par ton discours, que veux-tu dire,
Acheve donc, car je desire
De sçavoir ce que tu pretens.

L'AVOCAT.

C'est bien ainsi que je l'entens,
Excusez-moi, Mademoiselle,
Si sur le sujet d'Isabelle,
Je me suis par trop étendu.

LA MORT.

Ne fait donc pas l'entendu,
Acheves tôt, car tu t'abuses,
Si tu penses par tes excuses,
M'obliger à te pardonner.

L'AVOCAT.

Puis qu'il vous plaît de l'ordonner,
Je vous dirai que feu mon pere
Avoit un fort mauvais affaire:
Pour en sortir dix mille francs
Il emprunte de ses parens.
J'ai payé tout mon parentage
De l'argent de mon mariage,
Ainsi châcun est satisfait:
J'ai mis le reste en interêt,
Voila que l'argent d'Isabelle
Me fait.

LA MORT.

Tu me la donne belle
Tous ces discours sont superflus.

Pardonnez-moi, car je conclus,
Que si vous avez cette envie
De me faire perdre la vie,
Puis que vous le voulez ainsi,
Je suis en extrême souci,
De l'état de mon Isabelle :
La pauvre que deviendra-t'elle ?
Si je suis au bout de mon cours,
Qui lui donnera du secours :
Dans une affliction si grande ?
Il ne faut pas qu'elle pretende
De recourir à ses parens.
Car ils lui montreront les dents,
Et diront, qu'elle n'est pas sage,
Quand en faisant son mariage
Elle a negligé leurs avis :
Que ne les aiant pas suivis,
Elle doit faire penitence,
Pour bien punir sa suffisance ;
Et comme ils sont tous dépitez,
Et contre elle tous irritez,
Ils ne se mettront pas en peine,
Si morte, malade, ou si saine,
Ou si veuve elle est aujourd'hui,
Et de demander leur appui
En cette rude destinée,
Elle seroit très-mal fondée :

Je prévois qu'ils s'en mocqueront,
Et point de conte ils n'en feront.
D'autre côté je me prens garde,
Et serieusement regarde,
Qu'asseurément tous mes parens,
Lui montreront aussi les dens:
Me voyant dans le cimetiere,
Ils la laisseront en arriere,
Et point de cas ils n'en feront:
Et pourquoi? Parce qu'ils verront
Quelle est une niaise, une sotte,
Quoi que l'argent de sa dotte,
Ils ont été tous bien payez;
Et de la sorte vous voyez,
Que cette pauvre creature
Est en fort mauvaise posture,
Si vôtre Arrêt subir je dois.

LA MORT.

Vous avez raison, je prévois,
Que cette Veuve infortunée,
Sera de tous abandonnée,
Par vôtre fort raisonnement,
Il n'en sera pas autrement,
Je vois cette pauvre étrangere,
Dans une bien grande misere,
Cela ne lui manquera pas:
Je vois qu'après vôtre trépas
Elle sera toûjours mourante,

Dans une vie languiſſante,
Si je la veux bien obliger,
Je la dois faire déloger,
Je crois que c'eſt lui faire grace
Que de la mettre à vôtre place,
Donnez-lui le dernier baiſer,
Il ne faut pas ici biaiſer,
Ou qu'elle rie, ou qu'elle pleure,
Elle partira dans une heure,
S'en eſt faits, je te le promets.

L'AVOCAT.

Vous voulez qu'elle meure, mais.

LA MORT.

Avec ton mais, que veux-tu dire?
Je t'ai dit comme je deſire,
Qu'un de vous deux gagne païs:
Aprés cela, je m'ebais,
Quand tu me viens rompre la tête
Avec ton mais la choſe eſt faite,
Fauvre homme, tu n'avance rien.

L'AVOCAT.

Encor un mot.

LA MORT.

Je le veux bien,
C'eſt une merveille bien grande,
Quand je t'accorde ta demande
C'eſt trop pour un ſimple Avocat;
Car pour le plus grand Potentat,

Je n'aurois pas la déférance,
Que j'ai pour toi : mais patience,
Parle donc, puis que je le veux.

L'AVOCAT.

Vous dites donc qu'un de nous deux,
Isabelle, ou moi devons prendre
Le chemin pour nous aller rendre
A l'autre monde.

LA MORT.

Tu dis vrai.

L'AVOCAT.

Sur cela, je vous prierai
De me vouloir faire une grace,
C'est que mon Isabelle fasse
En ce monde encor son sejour,
Afin que nous voyons au jour
L'enfant qu'elle a dedans son ventre,
Et que par le Baptême il entre
Dans la gloire du Paradis.
Après tout cela, je vous dis,
Que j'y trouve mon avantage,
Parce que de son heritage,
Recherché je ne serai pas,
Quand on apprendra son trépas;
Que si je n'ai dans ma famille
De ma femme, ni fils, ni fille,
Ses parens, quoi que dépitez,
Et contre elle bien irritez,

Voudront demander l'heritage,
Et dans un mauvais équipage,
Alors je me rencontrerois,
Les dix mille écus je n'aurois.

LA MORT.

Monsieur l'Avocat vous contez,
Comme on dit bien souvent sans l'hôte,
Vous devez porter la marote,
Nonobstant tous vos complimens,
Et tous vos faux raisonnemens.
Vous consentez que vôtre femme
A son Seigneur rende son ame;
Mais vous voulez qu'auparavant
Elle vous donne un bel enfant,
Qu'il ait le bonheur de parêtre
Dans l'Eglise devant le Prêtre,
Pour être par lui baptisé.
Vous êtes fort bien avisé,
Vôtre intention est fort bonne,
Et la liberté je vous donne,
Accommodez vous la Ramée.
Vous l'entendez, ne fait pas moi,
Vous ne me ferez pas la loi,
Car c'est à moi de vous la faire,
Il faut donc, sans autre mystere,
Vous en aller joieusement,
Sans avoir aucun penſement,
De vôtre enfant, ni d'Isabelle.

L'AVOCAT.

Excusez-moi, Mademoiselle,
De mon enfant j'ai du regret,
Je ne le dis pas en secret,
Je veux que ma femme l'entende.
Il ne faut pas que je pretende,
Qu'elle garde le celibat,
Qu'elle demeure dans l'état
Auquel maintenant je la laisse :
Car dans la fleur de sa jeunesse,
Avec tous ses charmans appas,
Non, elle ne manquera pas
D'être de plusieurs recherchée,
Et dans peu de tems mariée :
Elle est belle, mais par dessus
Riche de dix beaux mille écus
Que lui donne mon heritage,
Et tout bien compté davantage,
C'est ce que peut valoir mon bien :
Ainsi mon enfant n'aura rien :
Je prevois bien, qu'il doit apprendre
Le droit chemin, pour s'aller rendre
A l'Hôpital apparemment,
Il ne sçauroit faire autrement :
C'est un grand regret, que je laisse,
Et qui le cœur au vif me blesse:
Mon enfant n'est pas encor né
Cependant il est condamné

A avoir beaucoup de la peine,
C'eſt ce que qui me met a la géne:
Je ſuis faché lors que je vois
Que je n'ai vecu que ſix mois
Avec ma femme & qu'il me faille
Qu'a l'autre monde je m'en aille:
Pour me rendre aux loix bien ſçavant,
J'ai paſſé les nuits bien ſouvent,
Pour lire Cujas & Bartole,
Et j'ai tant fait qu'en leur école
J'ai, Dieu merci, bien profité:
Je puis dire ſans vanité,
Que je fais en ſorte & maniere,
Que je donne de la pouſſiere
Aux Avocats du Parlement:
Le monde dit hautement
Que par deſſus tous je l'emporte.
Vous voyez bien que de la ſorte,
J'étois homme pour m'avancer,
Et pour de grands biens amaſſer.
Que bien grande eſt mon infortune,
Si jamais il en fut aucune:
Vous m'obligez à déloger,
Au tems que je devois ſonger
A paſſer une douce vie:
Exempte de melancolie.
Ce ſont là de juſtes regrets,
Et de legitimes ſujets,

Pour me faire dresser des plaintes
Legitimes, & non point feintes.
Sur mon départ precipité.

LA MORT.

C'est assés dit en verité,
C'est tout de bon que je m'explique,
Quoi que triste, & melancolique
Le monde me trouve toûjours,
Il se rencontre quelques jours,
Ausquels contre mon ordinaire,
Je suis plus douce, & moins severe;
Et me plais à me divertir:
Quand j'ai voulu donc t'avertir,
Que je voulois prendre Isabelle,
Ma volonté n'étoit pas telle,
J'en voulois à toi seulement:
J'ai pris mon divertissement
En considerant ta posture:
En cette triste conjoncture,
Quand je te voyois marchander:
Et quand je te voyois plaider
Pour la deffense d'Isabelle,
Et pour soûtenir sa querelle,
Je prenois un plaisir bien grand:
Mais certes, ce qui me surprend,
Est quand je te vois si peu sage
Pour te preparer au voyage
Qu'il te faut faire, mais bien-tôt:

Ne

Ne ſçais-tu pas bien, pauvre ſot?
Que tu t'en vas comparêtre
Devant Dieu ton Juge, ton maître,
Qui ta vie examinera,
Et ſoigneuſement foüillera
Les recoins de ta conſcience,
Et prononcera la ſentence
Ou bien de vie, ou bien de mort.
Pauvre abuſé! n'as-tu pas tort?
De negliger ainſi ton ame,
Tu ne regretes que ta femme,
Que ton enfant, que tes amis,
Que tes biens, & tu n'as pas mis
Un bon ordre pour comparêtre,
Comme j'ai dit, devant ton maître.
Je rencontre dans des Convens
Des Religieux bien fervens:
J'y trouve des Religieuſes,
Qui ſont devotes & pieuſes:
Je vois des Prêtres bien dévots,
Qui ne ſont pas pourtant bigots:
Qui s'acquittent de leur office,
Et qui font guerre ouverte au vice.
Dans l'ordre laïque je vois
Des gens de bien qui tous les mois
Au Sacrement de Penitence
Vont nettoyer leur conſcience,
Et qui n'ont point d'autres deſſeins

Que de vivre comme des Saints.
Mais quand la nouvelle je porte
A des gens faits de cette sorte,
Qu'ils doivent quitter ce pas lieu
Pour comparoître devant Dieu: [sent,
Je vois qu'ils tremblent, qu'ils pâlis-
Je vois qu'ils pleurét, qu'ils gemissent,
Et qu'au monde ils ne songent plus,
Puisque ces soins sont superflus:
Ils songent comme ils pourront faire,
Pour ne rencontrer pas severe
Ce Juge, que tu crains si peu,
Ils ont fait tout ce qu'ils ont pû,
Pour le servir pendant leur vie,
Quand ils voyent qu'elle est finie,
Ils sont toûjours dans les regrets,
Et ne pensent pas être prêts,
Pour devant leur Juge paroître.
Mais lors que je te fais connoître,
Que je t'ai reduit à ce point,
Aveuglé! tu n'y penses point,
Encor un coup, je m'en étonne.

L'AVOCAT.

La raison que je vons en donne
Est que je me trouve surpris,
Puis qu'en traître vous m'avez pris
Car en éfet, qu'elle injustice!
Que mes jours déja je finisse?

Je ne ſuis que dans mes trente ans
Outre cela ; pendant le tems,
Ny medecine, ni clyſtere,
Ne m'a donné l'Apoticaire :
Je ſuis bien ſain, robuſte & fort,
Devois-je ſonger à la mort,
Etant en ſi belle poſture.

LA MORT.

Je t'ai ſurpris, quelle impoſture !
Tu ments par ta gorge à ce coup :
Tu n'es pas ſeul, j'en vois beaucoup
Qui ſe ſervent de ce langage,
Et qui me font le même outrage,
En diſant que je les ſurprens.
Ils en ont menti par leurs dens, [dre,
Dans deux mots je vous veux confon-
Je vous defie à me répondre
Aux raiſons, que je vous dirai.
Parle-moi donc ? N'eſt-il pas vrai,
Que du Latin le beau langage
On t'a montré dès ton jeune âge
Tu l'entens fort bien ; je le crois !
N'as-tu pas oüi pluſieurs fois
Lire l'Evangile à la Meſſe ?

L'AVOCAT.

Souventes-fois, je le confeſſe,
Je ne pouvois faire autrement.

LA MORT.

On t'a fait voir clairement,
Que Dieu dit en divers passages,
Que ces hommes ne sont pas sages,
Qui ne pensent pas à la mort;
Que fol est celui qui s'endort.
Il leur enseigne aux paraboles,
Des larrons, & des vierges folles,
Qu'ils me verront doubler le pas
Au tems qu'ils n'y songeront pas.
En cent endroits il les exhorte
A bien veiller, & faire en sorte,
Qu'ils soient toûjours bien éveillez,
En bon état appareillez,
Lors que je viendrai pour leur dire,
Que c'est la saison, qu'il desire
De faire son compte avec eux;
Qu'infortunez seront tous ceux,
Qu'en ce tems je pourrai surprendre.
Aux Sermons on t'a fait entendre,
Ces veritez souventesfois:
Mais avec tout cela, je vois,
Que toutes ces saintes paroles,
Ces veritez, ces paraboles,
Dites de la bouche d'un Dieu,
Sur ton esprit n'ont point de lieu,
Si ces paroles toutes saintes,
Bien veritables, & non feintes,

Sur toi n'ont eû point de pouvoir :
Helas ! ne pouvois-tu pas voir,
Par l'ordinaire experience,
Quel eſt l'effet de ma puiſſance ?
Puis que je prends aveuglement,
Sans faire aucun diſcernement,
En la Ville, comme au Village,
Hommes & femmes de tout âge :
Je prends l'enfant dans le berceau,
Et je ne mets dans le tombeau
Cet homme que dans la vieilleſſe :
J'enleve au fort de ſa jeuneſſe
Ce fanfaron, qui bien gaillard
Se va mocquant de ce vieillard,
Quand il lui voit branler la tête :
N'es-tu pas fol, n'es-tu pas bête ?
De dire que je te fais tort,
En te donnant le coup de mort.
Dans tes trente ans.

L'AVOCAT.

Je ſuis coupable,
Et vous êtes veritable
En tout ce que vous dites : Mais.

LA MORT.

C'eſt aſſez dit, je te promets,
Que je ne te veux plus entendre;
Car ton mais n'eſt plus de ſaiſon,
Tu n'as ni rime, ni raiſon,

Avec ton mais, avec tes ruſes,
Tes ſubtilitez, tes excuſes
Avec moi rien n'avanceras,
Tout maintenant tu paſſeras,
Ne me fais point de repartie.

L'AVOCAT.

Encor un mot je vous en prie.

LA MORT.

C'eſt tout dit, il s'en faut aller,
Je te défends de plus parler.

PENSE'ES SUR L'ETERNITE, ET SUR LE ME'PRIS DU MONDE.

IL faut ou que le Monde, ou que Dieu ſoit trompeur :
Dans l'eſprit different qu'il nous donne pour vivre :
Si Dieu ne peut mentir, mortels tremblez de peur :
Le monde fait perir quiconque le veut ſuivre.
Celui qui foule aux pieds le monde & ſes plaiſirs,
D'un moment de douleurs en acquiert d'immortelles :
Mais celui dont le monde a charmé les deſirs

Vend pour un doux moment des douceurs éternelles.

Elevez dans le Ciel vos cœurs & vos esprits :

Ce qu'on peut vous ôter, ne l'estimez pas vôtre,

Heureux qui pour le monde eût toûjours du mépris,

Il reprend d'une main ce qu'il donne de l'autre.

Tout ce que la nature a mis dessous les Cieux

Commence à n'être plus, quand il commence d'être,

Il se cache aussi-tôt qu'il se montre à nos yeux,

Et le même moment le voit perir & naître.

Les Neiges qu'un grand vent seme de tous côtez,

Les nuages dans l'air & les flots dessus l'onde,

Les oiseaux dans les Cieux legerement portez

Sont bien moins inconstans que la chair & le monde.

Que sert ce vain éclat qu'on adore aujourd'hui,

Et combien dureront les grandeurs de la

terre ,
Si leur puissance même est un plus foible appui ,
Que la fragilité de l'argille & du verre.
Lors que ton cœur entend la voix des voluptez :
Crois-moi , n'écoute point ces trompeuses Syrenes ,
Elles donnent aux sens qu'elles ont enchantez
Après de faux plaisirs de veritables peines
Pense à l'éternité, ce solide entretien
Echauffe les vertus, & refroidit les vices.
A qui voit le futur le present n'est plus rien ,
Et qui pense aux tourmens mépriſe les delices.
Entretiens ton esprit des deux extremitez ;
Dans les pleurs & les fleurs l'une fait sa demeure ,
L'autre possede au Ciel mille felicitez ,
Pour choisir l'une ou l'autre il ne reste qu'une heure.
Quoi se fier au monde , & l'éternité vient ,
L'un est aussi trompeur, que l'autre est infaillible ;
Nous reculons en vain l'éternité nous tient :

O que de toutes parts la longueur eſt horrible.
Eternité de vie, éternité de mort,
Châtimens éternels, éternelles délices :
Rien n'en peut diſpenſer, il faut choiſir un ſort,
Ou voler à la gloire, ou courir aux ſupplices.
Ce qui fut autrefois l'objet de tes deſirs
Sera dans les Enfers le ſujet de ta haine,
Et les mêmes douceurs qui faiſoient tes plaiſirs
Deviendront dans ce lieu la cauſe de ta peine.
Voir à l'entour de ſoi ces bourreaux attachez,
Voir de mille témoins la cruelle pourſuites
Se voir mis dans les fers par ſes propres pechez,
Et n'eſperer jamais de repos ni de fuite.
Ne redoute tu point cette éfroyable nuit
Où ſans ceſſe la mort fait de pompes funebres,
Où parmi tant d'horreurs aucun aſtre ne luit,
Et où même le feu augmente les tenebres.
Le monde a des douceurs, mais ce fragi-

le bien
Nous prepare un malheur qui jamais ne
nous laisse :
Le plaisir a son regne, & le tourment le sien,
Mais l'un dure un moment, l'autre dure
sans cesse.
En suite d'une vie où tout sembloit heu-
reux,
En commencer une autre où tout malheur
abonde,
Pourrir dans un sepulchre & brûler dans
les feux : (de.
Voilà quelle est la fin de la gloire du mon-
Tu cherches les plaisirs, & le plaisir te
perd :
Helas ! tu crois le monde, & c'est un in-
fidelle,
L'Enfer tient sous tes pas un precipice
ouvert,
Et tu cours dans le piege, où le demon
t'apelle.
L'on monte dans le Ciel par un chemin
de pleurs,
Mais que leur amertume a des douceurs
divines,
L'on décend en Enfer par un chemin de
fleurs,
Mais helas ! que ces fleurs preparent des

épines.

Efface tes pechez avec tes soûpirs,
Si tu veux éviter cette éternelle flâme,
Et refuse à ton corps ses injustes desirs:
Si tu veux que l'Enfer ne brûle point ton ame.

Pense-y bien, le Ciel ne se perd qu'une fois,
Songe à l'Eternité, le tems fuit comme l'ombre:
Si le nombre est petit de ceux dont Dieu fait choix,
Pourquoi vas-tu te perdre avec le grand nombre.

Une Aigle fend les airs avec moins d'ardeur,
Un trait s'enfuit plus tard de la main qui le tire,
La pierre court au centre avec moins de roideur
Qu'un Pecheur en Enfer au moment qu'il expire.
O moment plein de trouble & de gemissemens!
Où Dieu me jugera de mes fautes passées,
Moment qui doit finir tous mes autres momens,
Que tu confonds déja mon cœur & mes

pensées.

Ces yeux qui dans les cœurs allumoient tant d'amour
N'ont plus assez d'éclat pour dissiper les ombres,
Et bien loin d'y porter la lumiere & le jour,
Ils ne serviront plus qu'à les rendre plus sombres.
Pour toi qui porte au Ciel tes genereux desseins,
Et ne fais pourtant rien digne de cette envie,
Quoi! Pense-tu monter sur les trônes des Saints (vie.
Sans suivre pas à pas l'exemple de leur
Aurois-tu pour le monde encore des desirs?
Si tu voyois l'éclat où les bien-heureux vivent,
Ee que penserois-tu de nos plus doux plaisirs,
Si tu jettois les yeux sur les maux qui nous suivent.
Cherche, cherche dans Dieu les solides tresors,
N'écoute plus le monde & ses vaines promesses,
Et pour tenir en paix ton esprit & ton corps,

Mépriſe les plaiſirs, l'honneur & les richeſſes.
La fortune s'arrête au milieu de ſon cours,
Et dans la vigueur même elle nous eſt ravie:
Le deſtein nous enleve en la fleur de nos jours,
Et nous trouvons la mort au milieu de la vie.
La fleur qui dans un jour ſeche & s'épanoüit,
Ces boules d'air & d'eau, qu'un petit ſouffle caſſe,
Une ombre qui paroît & qui s'évanoüit,
Nous repreſente bien comme le mõde paſſe.
Helas! où ſont allez ſes vainqueurs inhumains,
Qui dans leur propre ſang ont plongé leur épée: (mains,
Où ſont preſentement tant d'illuſtres Ro-
Et que vous reſte-il de Ceſar & Pompée?
Où ſont tous les Sçavans de Grec & de Latin,
Si renommez encore dans le ſiecle où nous ſommes,
Pourroient-ils charmer leur malheureux deſtin
Par ces rares diſcours dont ils charmoient

les hommes.

Helas ! qu'eſt devenu le plus ſage des Rois,

Et ce Samſon ſi fort que vainquit une femme,

Ces gens ſous qui trembloit tout le monde autrefois,

N'ont de reſte aujourd'hui qu'un ſouvenir infame. (*vers,*

Creſus qui poſſedoit tant de treſors di-

Le vaillant Annibal, & le grand Alexandre,

Lui qui portoit un cœur plus grand que l'Univers,

Après tant de grandeurs ne ſont qu'un peu de cendres.

Miracle de l'amour, objet de tous les yeux.

Helene à quoi te ſert d'avoir été ſi belle,

Falloit-il autrefois allumer tant de feux,

Pour ſouffrir à preſent une ardeur ſi cruelle ? (*poids;*

Maſſes d'or & d'argent, doux & precieux

Agreables forêts, prez, parterres, fõtaines,

Magnifiques faveurs des Princes & des Rois,

N'adoucirez-vous point la rigueur de nos peines.

Ancêtres, gloire, honneur, force, beauté,
tresors,
Quel bien nous ferez-vous dans les feux
& les flames :
Si les dons de l'esprit, & les graces du
corps, (*ames.*
N'auront pas le pouvoir de délivrer nos
Que sert d'avoir écrits tant d'ouvrages
divers,
Que sert d'avoir monté tant de fois le
Parnasse? (*Vers,*
Helas! que sert l'éclat de la pompe des
S'il faut que dans les feux l'éternité se
passe.
O croix! qui veut l'austere, ô chair qui
veut le doux! (*saires!*
O monde! ô penitence! immortels adver-
Les plus grands ennemis sont plus d'accord
que vous,
Et les Poles du Ciel ne sont pas plus con-
traires. (*fuit,*
JESUS *cherche la croix, & le monde la*
Le monde aime les jeux, & JESUS-
CHRIST *les larmes :*
L'un se plait au silence, & l'autre dans le
bruit, (*les larmes :*
L'un n'aime que la paix, & l'autre que
Repare ton esprit; contemple avec silence

Les beautez que ces Vers enferment en leur sens :
Lis-les dans un esprit de faire penitence,
Et ils te fourniront cent plaisirs innocens.
Toi qui n'es que poussiere, où prens-tu ton orgueil ? (ble :
Ta misere en naissant n'a rien de comparа-
Et retournant tout nud dans le fond d'un cercueil,
Il te faut soûtenir un Juge inexorable.
Sans te plaindre du tems qui coule comme l'onde,
Use bien de celui que tu tiens en ta main,
Tu n'as qu'un jour à toi : car peut-être demain,
La mort te forcera d'abandonner le monde.
Mépriser les tresors, c'est un rare bonheur ;
Fouler le monde aux pieds, c'est un courage extrême :
Et pour chercher au Ciel un immortel bonheur, (même.
Refuser les honneurs, c'est la prudence
L'Enfer dure toûjours, & l'honneur un moment :
Les richesses s'en vont, l'éternité demeure:
La chair perit bien-tôt, & jamais le tourment. (heure.
*O longue cruauté ! pour des plaisirs d'une

A quoi servirez-vous, nombreux amas de biens ;
Revenus abondans, heritages fertiles ;
Etude, où j'ai donné de si longs entretien
Pourpre, sceptre, grandeurs, vous serez inutiles,
Tu porte dans le Ciel tes genereux desseins,
Et ne fais pourtant rien digne de cette envie :
Quoi ! pense-tu monter sur le trône des Saints
Sans imiter jamais l'exemple de leur vie?
Quoi! vanter sa naissance, & durer un moment :
Mourir dans un moment, & nombrer ses années :
Quoi ! compter ses tresors; on cite au jugement,
Et j'entends à des feux nos ames condamnés.
Que faire lors qu'après un trépas malheureux,
Un Arrêt de mort se fait encore entendre:
Et lors qu'environné des flames & des feux,
Le seul salut qui reste est de n'en plus attendre.
Qu'on paye cher un bien qui dure peu de jours :
Ce corps presque en naissant laisse envoler

nos ames,
Pour un plaisir d'une heure, elles brûlent toûjours ;
Et vous ne pensez pas à de si longues flames,
A peine a-t'on le sceptre on se le voit ôté.
Et l'Enfer nôtre point le tourment à nos ames :
On possede un moment la gloire & la beauté,
Et l'on souffre à jamais les demons & les flames.
Helas ! que servira d'avoir long-tems vécu :
Que sert un sang si noble, & de graces si belles
Que sert d'avoir regné sur un monde vaincu :
L'enfer n'en aura pas de flames moins cruelles.
Le monde va chercher mille soins superflus
Celui qui ne prend point, est le seul d'importance,
Sans penser à des biens, qu'un jour vous n'aurez plus :
Pensez qu'il faut brûler où faire penitence.
Toi qui cours au peché, tu cours dans les Enfers ;
Ton crime à chaque pas prononce ta sentence :
Et disposant deja ton supplice & tes fers:

Tu ne peux l'échaper que par la penitence.
Tu quitte tes vrais biens, pour en chercher de faux,
Tu te rends malheureux par ces mêmes délices,
O ! que ces biens trompeurs te preparent de maux,
Et que de ces plaisirs il naîtra de suplices.
Veux-tu trouver en Dieu de solides tresors
N'éconte plus le monde & ses vaines promesses :
Veux-tu tenir en paix ton esprit & ton corps,
Tiens au dessous de toi l'honneur & les richesses.
Insensé que fais tu d'inventer ces hauts faits ?
Ne vois-tu pas les maux que ton orgueil t'aprête,
Vois de ta vanité les funestes éfets,
Et combien de tourmens sont pendus sur ta tête :
Mortel que ton orgueil est ridicule & vain,
Les vers s'engraisseront dessus ta chair pourrie :
Vis bien dès aujourd'hui sans attendre à demain :

Qui se peut asseurer d'être demain en vie.
O longue éternité! qu'on pense rarement
Ce que nous devons être, étant ce que
nous sommes :
On feroit son salut bien plus asseurément,
Si l'on examinoit ce que feront les hom-
mes. (*Enfer :*
Helas! pour un jamais que de monde en
Il y tombe en un jour plus d'ames con-
damnées,
Qu'il ne tombe de neige en trois mois de
l'Hyver,
Et que de gouttes d'eau, pendant beaucoup
d'années.
Ah! que pour toi les Cieux ont des
tresors ouverts : (*reste :*
Si tu sauve ton ame en perdant tout le
Mais se perdre soi-même, & gagner l'U-
nivers :
O perte irreparable! O conquête funeste!
Que mes Vers, cher Lecteur, n'arrêtent
plus tes yeux :
Tes yeux ont assez lû, n'est-il pas tems
qu'ils pleurent?
Va Lecteur, & choisis ou la terre; ou les
Cieux,
Ou les biens qui s'en vont, ou les biens
qui demeurent.

FIN.

PERMISSION.

SUR la requisition de Sieur PIERRE THENED, Maître Imprimeur de cette Ville, de r'imprimer le Livre intitulé, *le Faut-Mourir*, par M. JACQUES JAQUES, en Vers Burlesques, avec les défenses acoûtumées. Fait à Lyon, ce 23. Juin 1701.

AUBERT.

PErmis d'imprimer. A Lyon, le 23. Juin 1701.

DUGAZ.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
niversité d'Ottawa
Échéance

The brary
University of Ott
Date due